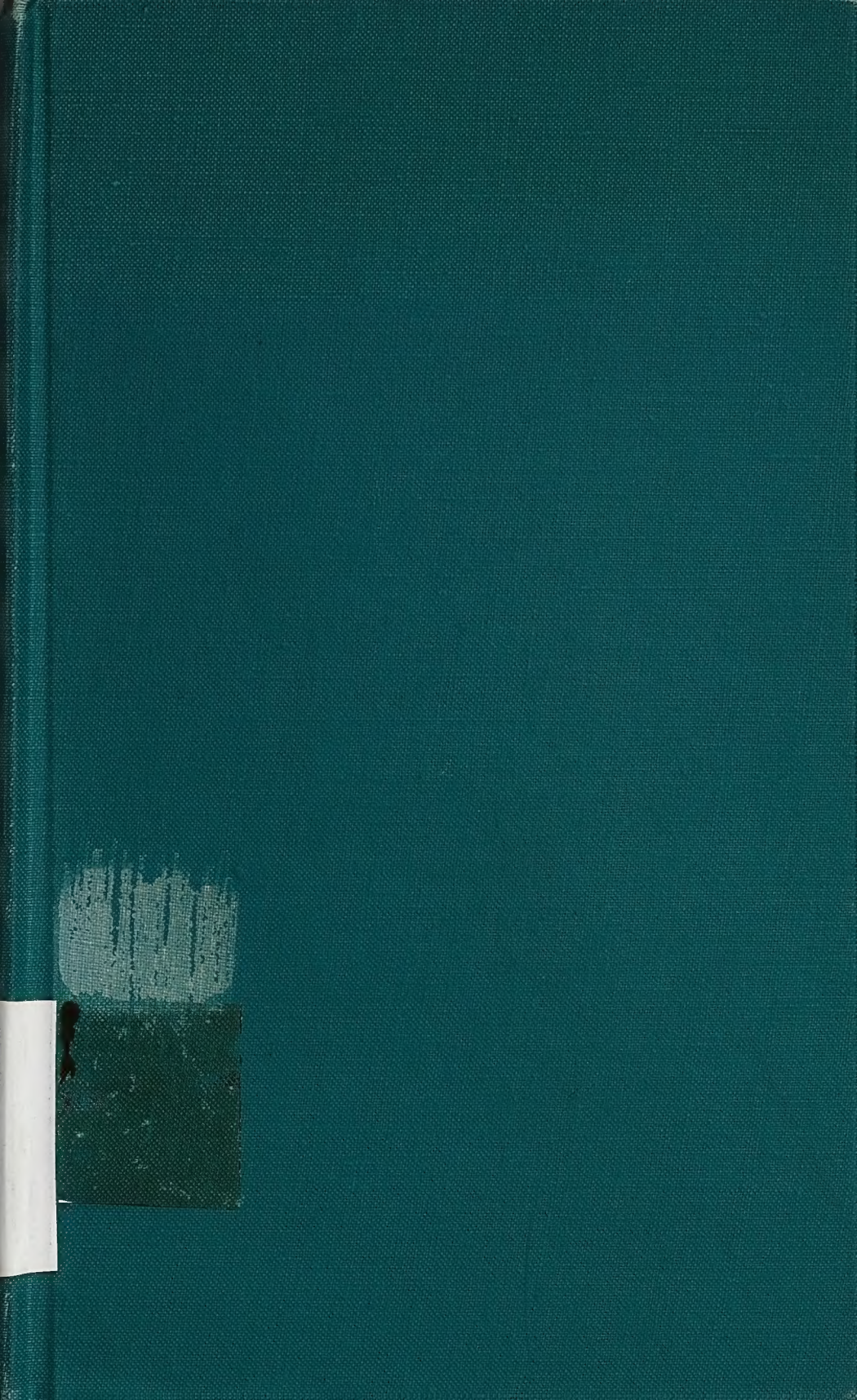

PQ 2260.G36 1926 App.
L'Aurhelia de cen
3 0081 004 077 248

Central Library
JOINT UNIVERSITY
LIBRARIES
NASHVILLE TENNESSEE

PQ 438004
2260
.G36
1926
App.

JUL-0257

RESERVE DESK

~~SPRING 1975~~

Date Due

2 DAYS

	SPRING	1977	
02 OCT '68			
Ret'd.			
08 JAN 1969			
JAN 22 1969			
Ret'd.			
OCT 23 '70			
NOV 11 1970			
JAN 17 1988			
~~RETURNED~~			
MAY 09 1987			
RETURNED			
NOV 25 1997			
FEB 04 1997			

Demco-293

BIBLIOTHÈQUE GÉRARD DE NERVAL

Appendice aux *Œuvres complètes*

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

ARISTIDE MARIE, JULES MARSAN ET ÉDOUARD CHAMPION

A la mémoire

de

Louis AUDIAT

et de

Gabriel AUDIAT

professeurs de l'Université

A

M. Paul HAZARD,

Professeur au Collège de France

BIBLIOTHÈQUE GÉRARD DE NERVAL

L'AURÉLIA

DE

GÉRARD DE NERVAL

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon numérotés de 1 à 25

Cent exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 26 à 125.

Onze cents exemplaires sur papier velin pur fil des Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 126 à 1225.

Exemplaire N° 1201

REPRODUCTION INTERDITE

PIERRE AUDIAT

L'AURÉLIA

DE

GÉRARD DE NERVAL

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VIe

1926

JOINT UNIVERSITY
LIBRARIES
NASHVILLE, TENN.

438004
PQ
2260
.G3
192
App.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — **La Composition d' « AURÉLIA ».**

Aurélia. — Autobiographie ou roman ? — Le texte d'*Aurélia.* — La composition du livre et l'état mental de Gérard. — La vérité historique et psychologique dans *Aurélia* : erreurs conscientes ou inconscientes ? — Le problème. 1

CHAPITRE II. — **Les Documents.**

La vie : Le voyage en Italie. — Jenny Colon. — Les lettres à Jenny. — Marie Pleyel.

Les livres : La littérature allemande. — L'histoire des religions. — Les livres d'occultisme 27

CHAPITRE III. — **Les états successifs d' « AURÉLIA ».**

Un roman à faire. — *Le roman tragique.* — Du *Roman tragique* à *Octavie.* — La crise de 1850. — *Octavie.* — Le sonnet *Artémis.* — *Pandora.* — Conclusions. 72

CHAPITRE PREMIER

La composition d' « Aurélia »

Aurélia. — Autobiographie ou roman ? — Le texte d'*Aurélia.* — La composition du livre et l'état mental de Gérard. — La vérité historique et psychologique dans *Aurélia* : erreurs conscientes ou inconscientes ? — Le problème.

Dans l'œuvre de Gérard de Nerval, *Aurélia* tient une place tragique ; elle apparaît comme une confession suprême et un testament littéraire. Dominé par la folie, pressentant l'approche de la nuit, Gérard de Nerval profite des dernières lueurs pour décrire aux hommes le « rêve qui s'est épanché dans sa vie ». Puis, lorsqu'il leur a raconté sa descente aux enfers, il disparaît dans l'éternité.

Telle est l'histoire d'*Aurélia*, et cette histoire a déjà un air de légende. On se méfierait de son exactitude si les dates n'étaient là pour attester la vérité. C'est le 1er janvier 1855 que paraît dans la *Revue de Paris* la première partie d'*Aurélia* ; c'est le 26 janvier 1855 que Gérard est trouvé pendu à la grille d'un soupirail, dans la rue de la Vieille Lanterne.

Dès lors, il semble superflu d'écrire la « *biographie* » d'*Aurélia.* Si ce sont des mémoires que nous avons sous

les yeux, il est clair que ces mémoires ne nous apprendront rien sur le mécanisme de l'imagination créatrice en Gérard ; il n'y a là que des souvenirs reproduits plus ou moins exactement, mais sincèrement, et les seules déformations que nous pourrions noter viendraient de défaillances de mémoire.

Mais le livre est-il bien une autobiographie ? Gérard l'affirme : « Je vais essayer, écrit-il au début d'*Aurélia*, de transcrire les impressions d'une longue maladie qui s'est passée tout entière dans les mystères de mon esprit », et personne, jusqu'à présent, n'a contesté cette affirmation.

Or, lorsqu'on étudie le livre, tel qu'il fut écrit par Gérard, lorsqu'on a déterminé la date de sa composition, lorsqu'on a relevé plusieurs erreurs qui ne peuvent pas être involontaires, on en vient à douter et de la vérité historique et de la vérité psychologique d'*Aurélia*. Des hypothèses s'offrent à l'esprit : *Aurélia* serait un pur roman, ou bien contiendrait la défense d'un homme taxé de folie, qui se débat contre cette accusation. Ou encore une œuvre qui n'appartient à aucun genre et qui n'a pas de nom.

Le texte d'Aurélia. — L'*Aurélia* qui se présente à nous actuellement n'est pas absolument l'œuvre que Gérard a écrite. Elle en diffère peu, mais elle en diffère en quelques points. La nouvelle que nous lisons aujourd'hui se compose de deux parties. En voici le très bref résumé.

La première partie comprend dix chapitres et embrasse des souvenirs s'étendant sur dix années environ.

Gérard remonte à l'année 1839, peu après la rupture avec Aurélia. Aurélia est perdue pour lui. Il traîne sa détresse dans un joyeux carnaval d'Italie et c'est en vain qu'il tente d'aimer une autre femme qu'Aurélia. Après un enthousiasme factice, il est contraint d'avouer à celle qu'il croyait aimer qu'il s'est trompé lui-même. Plus tard, il rencontre Aurélia qui semble lui pardonner. Il rentre à Paris. Un soir, il a le pressentiment de la mort d'Aurélia. Le jour suivant, en proie à sa première crise de folie, il est transporté dans une maison de santé. Suivent cinq chapitres où Gérard expose les rêves qu'il a eus pendant cette période de délire : voyage au pays des morts où reparaissent les parents jadis pleurés et les ancêtres inconnus ; — vision d'une race primitive pleine d'innocence et de bonheur ; — évocation des années d'enfance et apparition mystérieuse d'Aurélia ; — cosmogonie et récit de la lutte entre les Eloïms, les esprits primitifs maîtres du monde.

Gérard guérit et, enjambant un intervalle de dix années, il se reporte au mois de septembre 1851. Une chute et une violente contusion, la fièvre qui suit cet accident font de nouveau surgir l'image d'Aurélia et les rêves qui l'accompagnent : la terre s'entr'ouvre et il pénètre dans le monde des esprits souterrains ; il se querelle avec les ombres mystérieuses, il les offense irrémédiablement et le cri douloureux d'Aurélia, cri qui l'éveille dans la nuit, l'avertit de son impiété.

La deuxième partie ,qui comprend six chapitres, embrasse une période beaucoup plus courte : deux ans à peu près.

Gérard convaincu de son crime, désespérant de re-

trouver l'Eurydice qu'il a une seconde fois perdue, se tourne un instant vers le Dieu chrétien : des invocations passionnées et incohérentes sont placées au début de cette deuxième partie, puis le récit reprend.

Gérard, qui s'est remis à l'étude des livres de kabbale, rend un jour visite à un ami en train d'agoniser à l'hôpital. Les paroles de son ami réveillent en lui un mysticisme latent, il veut aller prier sur la tombe d'Aurélia ; un scrupule le retient et il brûle les papiers qui lui eussent permis de retrouver l'emplacement de la tombe. Le remords et les craintes se font plus vifs. Un accès de délire le saisit et il est conduit à la maison Dubois (mai 1853). Guéri après un mois de soins, il flâne ou travaille pendant deux mois, puis le délire le ressaisit et on l'interne à nouveau (août 1853). Il décrit la maison de santé et la chambre où il vit. En classant ses notes, il retrouve les lettres qu'il écrivait à Aurélia et il transcrit des fragments de dix d'entre elles. Arrêté un moment par la publication de ces lettres, le récit se poursuit et s'achève. Gérard se prend de sympathie pour un malade, un soldat d'Afrique, simple et taciturne ; il le voit, dans ses rêves, intercédant auprès d'Aurélia et de Dieu, obtenant le pardon que Gérard avait longtemps sollicité en vain. Les rêves deviennent alors joyeux ; une sorte de ravissement mystique les pénètre. Ils sont entrecoupés d'effusions de bonheur, de cris d'allégresse ; les visions se succèdent, incohérentes, mais toutes délicieuses et claires. Gérard rentre « dans les voies lumineuses de la religion », et comme gage du pardon divin voici qu'il obtient la guérison du soldat muet qui lui adresse subitement la parole. « Lui-même, débarrassé de l'illusion qui l'obsé

dait, est rendu à l'affection de sa famille et de ses amis. »

Ici se termine *Aurélia*, ou du moins le manuscrit de Gérard, car une ligne de points tendue au-dessous de la dernière phrase semble indiquer que l'auteur est mort avant d'avoir achevé son œuvre.

Telle serait à peu près l'analyse d'*Aurélia* d'après l'édition qui en fut donnée peu après la mort de Gérard par les soins de Théophile Gautier. *Aurélia* faisait partie d'un recueil de nouvelles et d'essais réunis sous le titre : *Le Rêve et la Vie* (1855). C'est cette édition qui a été constamment reproduite.

Ainsi elle a été établie sans l'auteur et, si fidèles à son esprit qu'aient voulu être les amis de Gérard, ils ont seulement interprété ses intentions.

Quelles sont donc les différences qui existent entre l'*Aurélia* de Gérard et l'*Aurélia* publiée dans *Le Rêve et la Vie* ? Il faut écarter d'abord une idée fausse qu'une phrase équivoque de Théophile Gautier a accréditée. On s'imagine volontiers que seule la première partie (parue dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1855) fut imprimée du vivant de Gérard. La deuxième partie aurait été retrouvée par Théophile Gautier dans les manuscrits que laissait Gérard et publiée, pour la première fois, dans *Le Rêve et la Vie.*

La préface que Gautier a mise en tête de *Le Rêve et la Vie* contient, en effet, ces phrases : « Nous avons retrouvé les dernières feuilles de cet étrange travail, sans exemple peut-être, dans les poches du mort. Il le portait avec lui, comptant achever la phrase interrompue. Mais la main a laissé tomber le crayon et le rêve a tué la vie (1). » N'est-

(1) Gérard de Nerval, *Le Rêve et la Vie* (1855), p. 17.

ce pas indiquer que les derniers feuillets d'*Aurélia* étaient inédits à la mort de Gérard et que ces feuillets ne sont pas la véritable fin de l'ouvrage ?

Les paroles de Gautier ne doivent pas être entendues de la sorte, car au moment où Gérard se suicidait, la deuxième partie d'*Aurélia* était déjà entre les mains du directeur de la *Revue de Paris* et Gautier ne pouvait l'ignorer puisqu'avec Maxime du Camp et Laurent Pichat il était alors un des trois rédacteurs en chef de la *Revue.*

Aucun doute ne peut subsister sur ce point, si l'on observe que cette deuxième partie fut publiée dans la *Revue de Paris* le 15 février 1855, c'est-à-dire vingt et un jours après la mort de Gérard. Au reste, la deuxième partie d'*Aurélia* était précédée de cette note de la Direction : « Nous publions le dernier travail de Gérard de Nerval tel qu'il nous l'a laissé, en respectant, comme c'était notre devoir, les lacunes qu'il avait habitude de faire disparaître sur les épreuves. »

Par conséquent, cette deuxième partie est bien la dernière. *Aurélia* n'est pas une œuvre inachevée, mais une œuvre qui n'a pas été mise au point ; il manque, notamment, les raccords qui devaient relier les uns aux autres quelques feuillets, écrits, suivant la coutume de Gérard, au hasard de l'inspiration. Notons encore que la ligne de points qui succède aux derniers mots d'*Aurélia* n'existe pas dans la *Revue de Paris.* La phrase finale est bien une phrase de conclusion :

« Toutefois, je me sens heureux des convictions que j'ai acquises et je compare cette série d'épreuves que j'ai traversées à ce qui, pour les anciens, représentait l'idée d'une descente aux Enfers. » Pourquoi attendre d'autres

développements, pourquoi prêter à Gérard l'intention d'écrire une troisième partie ?

Il n'est même pas sûr que la division en deux parties soit de Gérard. En effet, le début d'*Aurélia* (1er janvier 1855), ne porte point en sous-titre : *Première partie.* Est-ce la rédaction de la *Revue de Paris* qui a pris l'initiative d'intituler la deuxième livraison : *Deuxième partie* ? Cela est possible, mais Gérard est capable — il est coutumier du fait — d'avoir en cours de publication, modifié la présentation de son ouvrage.

Le changement le plus important que les éditeurs d'*Aurélia* ont fait subir à l'*Aurélia* de Gérard, concerne les lettres insérées dans la deuxième partie. Ici encore il faut préciser. Il est hors de doute qu'à l'emplacement où se trouvent dix lettres ou fragments de lettres, Gérard ait voulu publier certaines des lettres qu'il avait écrites jadis à Aurélia. En effet, dans l'édition de la *Revue de Paris* (février 1855), elles sont annoncées par cette phrase significative : « O bonheur, ô tristesse mortelle ! ces caractères jaunis, ces brouillons effacés, ces lettres à demi-froissées, c'est le trésor de mon seul amour. Relisons... Bien des lettres manquent, bien d'autres sont déchirées ; voici ce que je retrouve. » Suit une ligne de points indiquant l'existence d'une lacune qui n'avait pas été comblée par Gérard, et le récit se poursuit sans autre indication.

Dans l'édition de 1855, les éditeurs ont supprimé le *Voici ce que je retrouve*, et en sa place ont inséré la note suivante :

(Les éditeurs de Gérard de Nerval ont été assez heureux pour retrouver dans ses papiers des fragments de

ces lettres. L'éditeur les publie tels qu'ils lui ont été remis sans prétendre les coordonner, les lier entre eux, leur donner la suite et l'enchaînement dont le pauvre rêveur a emporté avec lui le secret).

Ainsi, il est bien vrai que Gérard voulait publier des lettres écrites à Aurélia et il n'est pas moins vrai qu'on ignore quelles lettres il eût livrées au public et dans quel ordre il les eût présentées.

Allégé de cet épisode, *Aurélia* garde une unité presque parfaite. Trois crises de folie, ou, comme il le dit, trois maladies de l'esprit, font expier à Gérard ses fautes envers Aurélia et s'achèvent, après bien des épreuves, par la paix et la guérison. Voilà, semble-t-il, le mouvement et la morale du récit.

La composition d'Aurélia. — Quand fut composée *Aurélia* ? dans quelles conditions ? Grâce à la correspondance de Gérard nous le savons exactement. Gérard est interné à Passy dans la maison du docteur Emile Blanche. Il y est entré le 27 août 1853 et n'en sortira que le 27 mai 1854. Pendant neuf mois, il va vivre, cloîtré. Soigné en ami par le docteur Blanche qui le voit fréquemment et lui tient souvent compagnie, il reçoit aussi de nombreuses visites de sa famille et de ses amis. Mais neuf mois d'isolement sont rudes à supporter pour un homme tel que Gérard, dont l'activité cérébrale est intense. En outre, Gérard a une double préoccupation : gagner quelque argent afin de pouvoir s'acquitter envers le docteur Blanche ; ne pas se faire oublier des milieux littéraires. Il sait que le monde des lettres est celui où les morts vont le plus vite. Il se rappelle qu'en 1841 Jules

Janin lui a consacré une notice trop élogieuse pour ne pas être un peu nécrologique ; il sait combien il a eu de peine, Lazare sortant du tombeau, à reprendre pied dans les revues et les journaux parisiens. Aussi ne veut-il pas disparaître de la scène. Il ne faut pas que son nom cesse d'être vu au frontispice des revues et à la vitrine des libraires.

Or, le délire aigu qui le possédait lorsqu'il est entré à la clinique a disparu assez vite. De longues périodes de rémission s'intercalent entre des crises d'agitation anxieuse ou de dépression mélancolique. Gérard ne peut rester oisif Dès qu'il va mieux, il se met à écrire.

Il a beaucoup écrit de septembre 1853 à mai 1854, et il a rêvé à plusieurs œuvres qu'il n'a pas eu le temps d'exécuter. Il semble bien que le premier ouvrage qu'il ait composé à Passy, pendant l'automne 1853, soit la curieuse nouvelle intitulée *Pandora.*

Aussitôt *Pandora* achevée, Gérard commence *Aurélia.* Il écrit, en effet, à son père, le 2 décembre 1853 :

« C'est en hiver que nous devons préparer nos livres. J'entreprends d'écrire et de constater toutes les impressions que m'a laissées ma maladie. Ce ne sera pas une étude inutile pour l'observation et pour la science. Jamais je ne me suis reconnu plus de facilité d'analyse et de description. J'espère que tu en jugeras ainsi toi-même (1). »

En réalité, le 2 décembre, *Aurélia* est commencée depuis quelque temps, car ce même jour, Gérard adresse au docteur Blanche un touchant billet où il lui demande un peu plus de liberté en même temps qu'il lui envoie la deuxième

(1) Cité par Aristide Marie, *Gérard de Nerval*, p. 285.

feuille d'*Aurélia*. « Mes pensées ont toujours été pures. Laissez-moi donc la liberté de les exprimer. Je vous envoie des pages qui doivent être ajoutées à celles que je vous ai remises hier.

« Je continuerai cette série de rêves, si vous voulez bien, ou je me mettrai à faire une pièce, ce qui serait plus gai et rapporterait davantage... (1) »

Le docteur Blanche, en précurseur de la psychanalyse, a sans doute estimé que Gérard pouvait tuer ses rêves en les épinglant sur des feuilles blanches. Toujours est-il que Gérard travaille à *Aurélia* au cours du mois de décembre. Le 10 décembre, il écrit à Houssaye : « Mon livre avance et, avec quelques retouches, cela sera bien (2). » Ce contentement de soi-même ne dure pas. Il se plaint à Georges Bell : « Ce que j'écris en ce moment tourne trop dans un cercle restreint. Je me nourris de ma propre substance et ne me renouvelle pas. De plus, j'ai de l'inquiétude quant au placement de la copie (3). »

Néanmoins, *Aurélia* est composée presque en entier le 27 mai 1854, lorsque Gérard sort de la maison du docteur Blanche. En effet, il commence aussitôt un voyage en Allemagne, emportant avec lui son manuscrit qu'il retouche. Le 31 mai, il est à Baden-Baden et mande à son père : « J'écris un ouvrage pour la *Revue de Paris* qui sera, je crois, remarquable. Ensuite, j'ai un roman tout fait dans ma tête et écrit par fragments, une pièce aussi ;

(1) A. Marie, *liv. cit.*, p. 284.

(2) *Ibid.*, p. 289.

(3) J. Marsan, *Correspondance de G. de Nerval*, p. 217.

tout cela est dans l'avenir, sans doute, mais la bonne volonté et le courage sont tout (1). »

Le 25 juin, dans une lettre très détaillée qu'il adresse au docteur Blanche, il parle de modifications qu'il apporte à *Aurélia*. « Le livre de du Camp avance ; j'ai dû beaucoup refaire de ce qui avait été écrit à Passy sous les observations de qui vous savez ; c'est pourquoi j'en avais fait faire une copie afin de ne pas perdre les rognures que je saurai utiliser (2). »

Si l'on réfléchit qu'il y a moins d'un mois que Gérard a quitté Passy et qu'en vingt-cinq jours il a accompli une longue randonnée, s'arrêtant à Châlons, à Strasbourg, à Bade, à Bruchsal, à Stuttgart, à Ulm, à Ausbourg, à Munich, à Donauwerth, à Nuremberg et à Bamberg, on soupçonne que les retouches apportées à *Aurélia* ont dû consister surtout en suppressions et que l'œuvre composée à Passy n'a pu être profondément transformée.

Le mois de juillet ramène chez Gérard un état de dépression mélancolique qui aboutira à une crise de manie aiguë. Soigné de nouveau à Passy, en août 1854, il s'enfuit de la maison du docteur Blanche, erre à l'aventure pendant deux semaines, revient à Passy, mais pour solliciter aussitôt auprès de la *Société des Auteurs* sa mise en liberté.

Une lettre écrite le 23 septembre 1854, de Passy, par Gérard à Godefroy, agent de la Société des auteurs, permet de préciser à quel moment *Aurélia* a été donnée en

(1) A. Marie, *liv. cit.*, p. 299.
(2) *Ibid.*, p. 310.

manuscrit à la *Revue de Paris*. Gérard dit, en effet, à Godefroy :

« Vous avez eu la complaisance de vous charger d'écrire en Angleterre et en Espagne pour m'y assurer la propriété du nouveau livre intitulé *Aurélia*, etc., dont je vous ai montré le premier cahier. Je regrette de vous avoir un peu pressé à cet égard, mais les deux premières feuilles étaient sous presse et je ne croyais pas avoir à m'occuper encore de ma santé. Deux jours après notre entrevue, j'avais fait partir à Leipsick le premier article composé pour la *Revue de Paris* et j'allais vous adresser quatre épreuves pareilles, lorsque M. Blanche, mon médecin, a jugé que la fatigue du voyage, jointe aux démarches multiples que j'avais faites à mon retour m'avait fatigué (ce qui était, en effet) et m'a conseillé quelque repos (1). »

Or, c'est vers le 21 juillet que Gérard rentre à Paris et c'est le 6 août qu'il est amené chez le docteur Blanche. On peut donc penser que l'entrevue avec Godefroy se place vers le début d'août et la remise du manuscrit d'*Aurélia* à la *Revue de Paris* aussitôt après son arrivée à Paris.

Que plus tard il ait mis au point son manuscrit, lorsqu'il eut à en corriger les épreuves, et que cette mise au point faite pour la première partie, parue le 1er janvier 1855, n'ait pu être opérée pour la seconde, cela ressort clairement et des habitudes de travail de Gérard et de la note que la rédaction a mise en tête de la deuxième partie ; mais qu'*Aurélia* ait été composée presque entièrement de décembre 1853 à mai 1854 dans la maison du docteur Blanche, cela aussi est une certitude.

(1) J. Marsan, *Correspondance de Nerval*, p. 248.

Dater ainsi le manuscrit, c'est d'ailleurs retrouver ce que Gérard dit expressément dans *Aurélia*. Deux indications sont à retenir. Au chapitre VI de la deuxième partie, Gérard qui avait raconté son histoire et ses rêves au passé, se met à décrire la chambre qu'il occupe à Passy et, tout naturellement, il emploie le présent : « La chambre est à l'extrémité d'un corridor habité d'un côté par les fous et de l'autre par les domestiques de la maison... etc. » Et à la fin de la deuxième partie, dans des pages qui semblent jetées au hasard, il écrit : « Je me trouvais en esprit à Saârdam que j'ai visitée l'*année dernière*. » Or, son voyage en Hollande et à Saârdam se place en mai 1852 ; c'est donc bien en 1853 que Gérard écrit les derniers feuillets d'*Aurélia*.

De telles précisions ne sont pas indifférentes. Pour que nous vivions la pensée de Gérard inventant *Aurélia*, il faut que nous nous représentions Gérard à Passy, installé dans sa chambre ornée de meubles anciens, de bibelots orientaux, de peintures modernes et pourvu de deux cents livres qui lui sont chers. Une fenêtre donne sur une cour où pointent un noyer touffu et deux mûriers de Chine. La cour sert de promenoir et Gérard, dan sles intervalles d'un délire qu'il sent rôder autour de lui, entend les pas et les cris des malades.

La vérité historique et psychologique dans AURÉLIA. — Un doute alors se glisse dans les esprits les moins soupçonneux. Une autobiographie faite dans de semblables conditions peut-elle être aussi exacte que le croit l'au-

teur ? Quoi ! Gérard nous rapporte des événements et des rêves dont certains ont eu lieu douze ans avant le moment où il parle et il n'y aurait dans son récit aucune déformation ! La chose serait rare, même chez un homme parfaitement sain ; chez un malade elle devient quasi incroyable. Nous voilà en défiance et moins enclins à accepter le récit de Gérard. A la vérité, on y peut relever des erreurs et d'autant plus nettes que le récit se rapporte à des événements plus éloignés de l'époque où Gérard compose *Aurélia*. Dès le chapitre I de la première partie, il y a une erreur qui saute aux yeux. Gérard raconte comment il se jette dans « des enivrements vulgaires » après avoir perdu Aurélia et il ajoute : « L'étourdissement d'un joyeux carnaval d'Italie chassa toutes mes idées mélancoliques. » Or, Gérard n'a jamais fait qu'un voyage en Italie, un voyage très court, en 1834, et un séjour de quelques heures à Naples, à son retour d'Orient, en décembre 1843. Le joyeux carnaval d'*Italie* s'est passé à *Vienne* pendant l'hiver 1839-1840.

Donc Gérard, dès les premières lignes d'*Aurélia*, fausse la vérité. Il la fausse sciemment d'ailleurs et la raison de ce mensonge littéraire n'est point difficile à découvrir. Gérard fait allusion, quelques lignes plus loin, à une femme de grande renommée qu'il croit aimer et qu'il s'aperçoit ne pouvoir aimer à cause du souvenir toujours présent d'Aurélia. Cet incident douloureux, Gérard n'a cessé de le raconter et d'en dissimuler les circonstances exactes. Cette fois encore il ne peut se résoudre à dire la vérité, et par un scrupule fort honorable, il craint de mettre en cause une personne vivante. Louons ce scrupule, mais reconnaissons que c'est bien mal commencer

une confession (si *Aurélia* est une confession) que de débuter par un mensonge, fût-il littéraire. S'il y a dans ce cas erreur volontaire, voici d'autres erreurs qui, semble-t-il, ne le sont point.

Gérard vient de rapporter fort minutieusement tous les détails de sa première crise de folie en 1841. Grâce au feuilleton que Jules Janin consacra à Nerval dans le *Journal des Débats* du 1er mars 1841, nous pouvons contrôler la plupart des détails et constater qu'ils sont exacts. Sans doute Gérard omet de dire que le jour où se déclara la crise était le mardi gras, 23 février, et « que l'aspect des gens qui n'avaient ni leur habit ni leur visage de chaque jour le frappa d'épouvante (1) », mais nous retrouvons dans *Aurélia* la plupart des faits relatés par Janin : la soirée un peu folle passée chez des amis, la promenade à travers Paris, la marche vers l'Orient, le délire qui pousse Gérard à se dépouiller de ses vêtements, l'arrestation par la garde, la nuit au poste et la délivrance le lendemain (2). Seulement, aussitôt après, Gérard commet

(1) Jules Janin, Feuilleton du *Journal des Débats*, 1er mars 1841.

(2) Notons d'ailleurs qu'en 1853 Gérard a relu depuis fort peu de temps l'article de Jules Janin puisqu'il l'a reproduit en grande partie dans la préface qu'il a mise en tête de *Lorely* (1852). Certaines similitudes entre le récit de Janin et le récit de Gérard dans *Aurélia* donnent même à penser qu'en 1853 Gérard suit plutôt la notice de Janin que ses propres souvenirs.

Voici comment Jules Janin raconte la marche folle de Gérard vers l'Orient : « Le soir venu, il s'en fut dîner avec ses amis et ceux-ci ne remarquèrent rien d'étrange, sinon que leur convive était plus gai et plus grand parleur que de coutume. Du reste sa gaîté était toujours affable

une erreur assez forte. Il raconte qu'il fut transféré dans une maison de santé et décrit cette maison de santé comme étant la maison du docteur Esprit Blanche, à Montmartre.

et bonne ; il ne s'occupait qu'à combler ses amis de bienfaits imaginaires.

Le repas fini, il partit en disant qu'il allait se diriger tout droit vers l'Orient, à l'endroit d'où vient le jour, et ce mot fut pris pour une de ses boutades accoutumées. C'était en effet son habitude de partir de temps à autre, tout droit devant lui sans même s'inquiéter de « quel côté venait le vent ». Puis l'arrestation :

« Gérard allait seul en chantant on ne sait quelle poésie mystérieuse. L'aspect de ces gens qui n'avaient ni leur habit, ni leur visage de chaque jour, le frappa d'épouvante et il ne comprenait plus rien à ce qui se passait autour de lui. Alors pour être comme les autres, il jeta son chapeau à un pauvre qui lui tendait le sien. Après le chapeau, ce fut l'habit.

Il était presque à demi nu, lorsqu'on lui cria : Qui vive ? Comme il ne répondait pas, allant toujours tout droit devant lui, vers cet Orient inconnu qui attire à soi les hommes d'élite depuis tantôt 2.000 ans, la garde le saisit non pas au collet mais à la gorge en disant toujours : « Où vas-tu ? » Lui alors se sentant arrêté et pour la première fois de sa vie trouvant un obstacle à sa rêverie du soir, il voulut se défendre. Il se défendit comme un héros ; on s'empara de lui comme un malfaiteur. »

Et voici comment Gérard présente les faits dans *Aurélia* : « Le soir, lorsque l'heure fatale semblait s'approcher, je dissertais avec deux amis à la table d'un cercle, sur la peinture et sur la musique, définissant à mon point de vue la génération des couleurs et le sens des nombres. L'un d'eux, nommé Paul, voulut me reconduire chez moi, mais je lui dis que je ne rentrais pas.

— Où vas-tu ? me dit-il.

— Vers l'Orient.

Et pendant qu'il m'accompagnait, je me mis à chercher dans le

Or, cela est inexact. Gérard fut d'abord soigné — de fin février au 10 mars 1841 — dans une maison de la rue de Picpus. Il en sortit à peu près guéri et c'est seulement après une rechute, que le 21 mars il entra chez le docteur Blanche.

Remarquons qu'il ne s'agit pas d'une erreur involontaire. Gérard n'a nullement confondu les deux internements de 1841. On en a la preuve par un fragment du manuscrit d'*Aurélia* qu'a publié M. Aristide Marie. Gérard avait primitivement raconté les faits exactement

ciel une étoile que je croyais connaître, comme si elle avait quelque influence sur ma destinée. »

Et plus loin :

« Je chantais en marchant un hymne mystérieux dont je croyais me souvenir comme l'ayant entendu dans quelque autre existence et qui me remplissait d'une joie ineffable. En même temps, je quittais mes habits terrestres, et je les dispersais autour de moi. La route semblait s'élever toujours et l'étoile s'agrandir. Puis je restai les bras étendus, attendant le moment où l'âme allait se séparer du corps, attirée magnétiquement dans les rayons de l'étoile. Alors, je sentis un frisson : le regret de la terre et de ceux que j'y aimais me saisit au cœur et je suppliai si ardemment en moi-même l'Esprit qui m'attirait à lui, qu'il me sembla que je redescendais parmi les hommes. Une ronde de nuit m'entourait, j'avais alors l'idée que j'étais devenu très grand et que, tout inondé de forces électriques, j'allais renverser tout ce qui m'approchait. Il y avait quelque chose de comique dans le soin que je prenais de ménager les forces et la vie des soldats qui m'avaient recueilli. »

On observe que l'enchaînement des deux récits est le même. Toutefois Gérard ne fait pas allusion à la lutte qu'il engagea contre les soldats de la ronde.

comme ils s'étaient passés : « La voiture se remit en marche, écrivait-il, et nous nous trouvâmes à Picpus chez Mme de Sainte-Colombe ; là je fus remis aux soins d'un jeune médecin nommé Creuze (1). » En relisant, il barra cette phrase, laissant croire au lecteur qu'en 1841 il n'avait été interné qu'une fois.

Bien plus, il passe complètement sous silence une crise d'excitation maniaque qu'il eut au cours de l'été ou de l'automne 1851 et qui le fit enfermer quelque temps à la maison de santé du docteur Dubois. Cette crise fut probablement très courte et Gérard l'a si bien dissimulée qu'elle a passé inaperçue auprès de la plupart des contemporains et de tous les historiens de Gérard. Deux de ses amis en eurent connaissance : Méry et Bell. Neuf ans après la mort de Nerval, Méry raconte dans l'*Univers illustré* l'histoire de leur collaboration théâtrale. Après avoir écrit ensemble une sorte de féerie intitulée *De Paris à Pékin*, qui fut montée à l'Odéon en 1849, jouée en répétition générale, mais interdite par le gouvernement parce que de telles pièces étaient du ressort de l'Opéra et non de l'Odéon, sur l'invitation de Bocage, le directeur de l'Odéon, Gérard et Méry travaillèrent à la pièce hindoue *Le Chariot d'enfant*, qui fut représentée le 13 mai 1850. Elle n'eut que dix-sept représentations et Gérard, qui espérait un succès, fut profondément découragé. Méry ne le vit plus pendant longtemps.

Or, voici ce qu'ajoute Méry :

« Gérard de Nerval ne reparut plus chez moi. J'étais fort inquiet, car il m'était impossible d'aller m'enquérir

(1) A. Marie, *livre cité*, p. 168-169.

de ses nouvelles, son domicile m'étant inconnu. Avait-il un domicile ?

« Un jour, Georges Bell vint m'annoncer que mon pauvre collaborateur est à la maison de santé du docteur Dubois, faubourg Saint-Denis, et qu'il est gravement malade.

« Nous partîmes tout de suite et nous trouvâmes Gérard en proie à une fièvre chaude et couché dans une chambre où se trouvaient plusieurs malades. C'était un spectacle navrant dont je supprime les détails. Georges Bell et moi nous enveloppons Gérard de couvertures de laine et nous le portons dans le pavillon du jardin où je choisis une chambre confortable et exposée au soleil.

« Tous les soins lui furent prodigués et rien ne lui manquait de ce qui pouvait hâter la guérison. Un jour, je lui portai une bonne nouvelle qui produisit l'effet d'un remède souverain : Marc Fournier allait ouvrir le théâtre de la Porte Saint-Martin et il nous demandait le drame d'inauguration.

« L'artiste malade oublia tout. Il se leva radieux et me dit : « J'ai un sujet superbe et un admirable rôle pour Mélingue, vous verrez (1). »

Il est impossible que Méry ait confondu le séjour de Gérard chez le docteur Dubois en avril-mai 1853 avec celui auquel il fait allusion : *L'Imagier de Harlem* fut représenté à la Porte Saint-Martin le 27 décembre 1851. D'ailleurs, Méry affirme plus loin qu'il n'eut aucune nouvelle de Gérard de 1852 à janvier 1855.

Donc Gérard a été malade et enfermé en 1851 et il

(1) L'*Univers illustré*, août 1864, N° 368.

n'en souffle mot (1) ; des faits matériels relatés dans *Aurélia* (il y en a très peu), Gérard ne confesse guère que ceux qui sont de notoriété publique. Les autres, il les confond ou les dissimule à bon escient (2).

Si les faits matériels sont inexactement relatés, que faut-il penser de la vérité des délires et des rêves que Gérard décrit dans *Aurélia* à douze ans de distance ?

On demeure sceptique en face des pages où Gérard raconte les délires de 1841. L'évocation de Mortefontaine, du grand-oncle aux couleurs pâles et à la figure souriante, l'admirable récit d'une forme féminine qui se métamorphose et se confond avec la nature environnante, tout cela n'est-il pas inventé par Gérard ? Un fait

(1) Je ne serais pas surpris qu'il eût masqué cette crise en mettant sa disparition momentanée du monde littéraire sur le compte d'un banal accident. Il écrit en effet à Houssaye le 25 septembre 1851 : « Mon cher Houssaye, j'ai du malheur ; je viens de faire une chute très forte ; j'ai la poitrine fortement percutée et gonflée et un genou bien endommagé. Croyez que ce n'est nullement une raison pour ne pas être prêt pour la Revue. (*Quintus Aucler*, qui parut dans la *Revue de Paris* en 1851). J'avais fait la moitié de l'article, je vais me mettre à la traduction que j'avais interrompue pour cela ». (A. Marie, *liv. cité* p. 250). La chute était réelle mais peut-être avait-elle eu pour cause un état mental que Gérard craint d'avouer à Houssaye.

Dans *Aurélia* Gérard maintient la même version ; il laisse bien soupçonner que l'accident eut pour conséquences un désordre mental, mais il raye de son histoire l'internement chez le Dr Dubois : « Des circonstances fatales, écrit-il, préparèrent longtemps après une rechute qui renoua la série interrompue de ces étranges rêveries (*Aurélia*, Ire partie, ch. IX).

(2) Voici la liste des internements de Gérard, de février 1841 à

est inquiétant : c'est que les rares témoignages que nous ayons sur la crise de 1841, non seulement n'indiquent pas des délires de cette sorte, mais en indiquent d'autres fort différents. Voici ce qu'il écrit lui-même le 9 décembre 1841, à Mme Alexandre Dumas au sujet de sa maladie ; il se défend, d'ailleurs, d'avoir été, à proprement parler, malade. « Au fond, j'ai fait un rêve amusant et je le regrette..... Avoue, avoue ! me criait-on comme on faisait jadis aux sorciers et aux hérétiques et, pour en finir, je suis convenu de me laisser classer dans une affection définie par les docteurs et appelée indifféremment Théomanie ou Démonomanie dans le dictionnaire médical. A l'aide des définitions incluses dans ces deux articles, la science a le droit d'escamoter ou de réduire au silence tous les prophètes et voyants prédits par l'Apocalypse dont je me flattais d'être l'un ! Mais je me résigne à mon sort et si je manque à ma prédestination, j'accu-

mai 1851. En *souligne* ceux qu'il passe sous silence dans *Aurélia* :

Fin février-8 *mars* 1841	*Clinique de la rue Picpus*, N° 6. (Excitation maniaque).
21 mars-21 novembre 1841.	Clinique du Dr Esprit Blanche. (Excitation maniaque).
Avril 1849.	*Clinique du Dr Aussandou.* (Érysipèle. Troubles mentaux ?)
Automne (?) 1851.	*Clinique du Dr Dubois.* (Excitation maniaque).
Avril-mai 1853.	Clinique du Dr Dubois. (Cyclothymie).
Août 1853-mai 1854.	Clinique du Dr Emile Blanche. (Cyclothymie).

serai le docteur Blanche d'avoir subtilisé l'esprit divin (1). »

Ce rêve « très amusant », cette attitude d'inspiré, de prophète que Gérard indique, ressemblent assez peu à la mélancolie douloureuse, à la nostalgie du passé et au désespoir d'avoir perdu Aurélia. La nature de sa folie à cette époque est confirmée par une note manuscrite que A. Weill a mise en marge d'une lettre de Gérard, datée du 5 mars 1841 : Gérard le priait de venir le voir rue Picpus.

« Gérard de Nerval m'ayant prié d'aller le voir, j'y allai. On me fit entrer dans une pièce grillée au milieu de la cour qu'on ferma derrière moi. Gérard me reçut cordialement en me disant qu'il avait une fièvre extatique, qu'on l'avait envoyé dans cette maison pour le calmer. Au bout de quelque temps, après avoir regardé les ongles de ma main, il me dit : tu sais que je connais la science occulte des mains ; je vois que tu descends comme moi de bien haut, mais pour en être sûr il faut que je voie tes pieds. Déchausse-toi, ôte tes bas et je te dirai d'où tu descends. Ne voulant pas le contrarier, connaissant son mal, je me prêtai de bonne grâce à son caprice. J'ôtai mes bottes et mes chaussettes ; il inspecta religieusement les ongles et les doigts de mon pied ; cela fait au vu de la femme, la concierge, qui suivait avec attention nos manèges. Je vais te montrer les miens. Moi, je descends de Napoléon, je suis fils de Joseph, frère de l'Empereur, qui a reçu ma mère à Dantzig ; toi, tu descends d'Isaïe, tu en as tous les signes. Je ne répondis pas.

(1) J. Marsan, *Correspondance de Nerval*, p. 115-116.

J'avais hâte de m'en aller ou plutôt j'acceptai les prophéties de mon malheureux ami sous bénéfice d'inventaire (1). »

Or, des idées de grandeur qui semblent être *les plus fréquentes* parmi ses idées délirantes, Gérard, n'a jamais rien dit. Il n'en parle nulle part dans *Aurélia*, qu'il s'agisse des crises de 1841, de 1851 ou de 1853. Gérard a la phobie du ridicule. Dès qu'il revient à l'état normal, il confesse volontiers les idées mélancoliques qui l'ont agité' mais il dément les idées de grandeur (2). Gérard admet qu'il a rêvé ; il n'avoue pas qu'il ait déliré.

(1) J. Marsan, *livre cité*, p. 306.

(2) Quand il ne peut les démentir il cherche à les expliquer et à les faire passer pour plaisanteries.

Un jour — le 27 novembre 1853 — il écrit au Dr Blanche une lettre délirante :

« J'ai déposé la clef d'Osiris sur l'autel de la sagesse. Je me sens délivré d'une grande responsabilité et n'étant pas Cinna, c'est-à-dire un traître je ne me sens nullement embarrassé du rôle d'Ovide. Si mes sentiments m'exilent chez les Sarmates je n'y vois pas d'inconvénient ». Cinq jours après, calme, il atténue ainsi l'effet de ses paroles : « Vous savez que je n'ai jamais songé à vous quitter, quoique j'en aie eu les moyens. Un jour je vous ai écrit en plaisanterie que je me comparais à Ovide. C'était bien peu puisque la veille, je m'étais cru un demi-dieu. Mais il n'était pas vrai que j'eusse eu même les torts d'Ovide envers Octave ». (A. Marie, liv. cité, p. 284).

Fait plus significatif peut-être. Alexandre Dumas a écrit un article sur Nerval dans le *Mousquetaire* du 10 décembre 1853. Gérard reproduit cet article dans la préface des *Filles du feu*, dédiée à Dumas, mais il a soin de faire sauter deux ou trois phrases qui le plaçaient à son avis en mauvaise posture. Il supprime la phrase : « Alors, notre pauvre

Le problème. — Peut-être même détaille-t-il aussi complaisamment ses rêves pour dissimuler sa folie. *Aurélia* pourrait être considérée comme une protestation de Gérard contre les interprétations qu'on a données de son état. Il opère lui-même la mise au point en analysant ce que des amis trop pitoyables appellent « sa folie » et il prétend établir que ce n'est pas de la folie à proprement parler. *Aurélia* prend un sens nouveau si on rapproche l'œuvre de la préface que Gérard écrivit en 1854 pour les *Filles du Feu* ; la fin de cette préface est significative.

Il a déjà « expliqué » à Dumas que le désordre de son esprit tenait à ce qu'il s'identifie avec les personnages que

Gérard, pour les hommes de science, est un malade et il a besoin de traitement, tandis que pour nous il est tout simplement plus conteur, plus rêveur, plus spirituel, plus gai ou plus triste que jamais ». Gérard préfère la thèse de Dumas qui fait de lui un poète dont l'imagination a chassé la raison. Aussi reproduit-il la série des rêves que lui prête Dumas :

« Tantôt il est sultan de Crimée, comte d'Abyssinie, duc d'Egypte, baron de Smyrne... », mais voici un témoignage trop compromettant : « et il m'écrit à moi, qu'il croit son suzerain, pour me demander la permission de déclarer la guerre à l'empereur Nicolas », — et c'est pourquoi Gérard coupe net la phrase après baron : de Smyrne.

Veut-on une autre preuve du soin que prend Gérard de cacher les crises de manie qu'il a traversées ? Je tiens du Dr Maurice de Fleury, qui le tenait lui-même du Dr Blanche, que Gérard étant interné à Passy se cacha un jour derrière un arbre pour le guetter et lança contre lui une lourde pierre qui heureusement ne l'atteignit pas. Gérard n'a fait nulle part allusion à cet incident.

crée son imagination ; il participe à leurs aventures, il partage leurs sentiments, il subit leur destinée. En terminant, il revient sur cette explication. Si l'imagination a chassé la raison, c'est qu'il s'était attendri outre mesure sur le sort d'un de ses héros : « Une fois persuadé que j'écrivais ma propre histoire, je me suis mis à traduire tous mes rêves, toutes mes émotions, je me suis attendri à cet amour pour une étoile fugitive qui m'abandonnait seul dans la nuit de ma destinée ; j'ai pleuré, j'ai frémi des vaines apparitions de mon sommeil. Puis un rayon divin a lui dans mon enfer : entouré de monstres contre lesquels je luttais obscurément, j'ai saisi le fil d'Ariane, et dès lors toutes mes visions sont devenues célestes. Quelque jour, j'écrirai l'histoire de cette « descente aux Enfers » et vous verrez qu'elle n'a pas été entièrement dépourvue de raisonnement si elle a toujours manqué de raison. »

Ces phrases si légères sont pleines de sens. Avec quelle habileté Gérard transpose la vérité ! Ce n'est plus son histoire qui est devenue le roman ; c'est le roman qui est devenu son histoire. En avocat qui plaide contre la folie, il insinue que la lucidité et la logique — les deux bornes qui délimitent les domaines incertains de la santé et de la maladie — sont toujours demeurées indemnes en lui et que, s'il a été déraisonnable, c'est à la manière des amoureux et des poètes. Il annonce enfin cette *Aurélia* que précisément il est en train d'écrire. Il va conter sa descente aux Enfers et, de même que ses sonnets ne sont guère plus obscurs que la métaphysique d'Hégel ou les *Mémorables* de Swedenborg, son œuvre ne paraîtra pas plus folle sans doute que la *Divine Comédie.*

Toute cette préface est peut-être la plus délicate et la plus subtile des apologies. On l'a maintes fois admirée pour ce style délié qui semble ne point toucher terre. On devrait l'admirer aussi comme le merveilleux plaidoyer d'un homme qui juge son existence brisée si l'on croit, dans Paris, qu'il a été vraiment fou, fou furieux qu'on maintient par la force.

Devant ce cas poignant on est pris, à plus d'un demi-siècle d'intervalle, d'une émotion douloureuse. Gérard s'accroche désespérément à un sol qui s'effrite et sourit pour masquer sa déchéance. Or, nous savons qu'en dépit de son stoïcisme, il va bientôt disparaître. On admire, mais le doute qui s'était élevé sur le caractère d'*Aurélia* reparaît plus fort. Sommes-nous en présence de confidences, de mémoires romanesques, d'un plaidoyer dissimulé ? La sincérité de Gérard est hors de doute, mais dans quelle mesure interprète-t-il les souvenirs du passé ? Est-ce que la crise actuelle ne colore pas les crises antérieures ? Est-ce que le souci de cacher certains détails ne le conduit pas à leur en substituer d'autres ? Est-ce qu'il ne cherche pas, presque inconsciemment, à présenter sa maladie de façon touchante ? N'y a-t-il pas dans *Aurélia* des confusions psychologiques, comme il y a des confusions matérielles ? Enfin, l'idée du livre : raconter les crises de délire qui ont traversé son existence, cette idée en apparence si simple, d'où vient-elle, à quoi tend-elle ?

CHAPITRE II

Les Documents.

La vie : Le voyage en Italie. — Jenny Colon. — Les lettres à Jenny. — Marie Pleyel.
Les livres. — La littérature allemande. — L'histoire des religions. — Les livres d'occultisme.

A l'origine de presque toutes les œuvres de Gérard de Nerval, on trouve des événements dont il a été le témoin, le héros ou la victime. Gérard, comme beaucoup d'écrivains d'ailleurs, n'a pas une imagination véritablement créatrice. S'il invente difficilement, en revanche il se souvient aisément, et ses souvenirs évoqués, il les revit avec émotion, mais il s'en faut que cette émotion soit la même qu'autrefois !

Aurélia n'échappe point à cette sorte de règle. Il est donc nécessaire, si l'on veut comprendre la genèse de l'œuvre, de remonter aux faits primitifs, de les saisir dans leur réalité historique, d'élaguer tous les commentaires que Gérard a brodés, bref, de rassembler des documents

authentiques. Après cette enquête, il sera facile de voir comment Gérard les a utilisés littérairement, comment il les a transformés, déformés et comment *Aurélia* n'est que le dernier état d'une œuvre qui a revêtu successivement plusieurs formes.

Ces documents ne sont ni de même importance, ni de même nature : les uns sont des souvenirs se référant à des événements particuliers, les autres sont des attitudes d'esprit ou des modes spéciaux de la sensibilité. Pour employer des mots que Gérard se plaisait à opposer, les uns appartiennent à la vie, les autres au rêve.

Ceux-là même sont de valeur très différente : tel événement qui tient une place importante dans la biographie de Gérard n'a aucun retentissement dans son imagination et l'on verra qu'un incident, en apparence insignifiant, laisse à Gérard un souvenir si vif qu'il deviendra le centre d'une nouvelle.

La vie. — Les faits qu'il convient de retenir pour la « biographie » d'*Aurélia* sont, dans leur ordre chronologique : le voyage de Gérard en Italie (1834), la liaison de Gérard et de Jenny Colon (1837-1838), la rencontre de Gérard et de Marie Pleyel à Vienne (1839-1840).

Le voyage en Italie. — Nous savons très peu de choses sur le premier voyage en Italie ; cinq lettres de Gérard à ses amis et à son père sont les seuls renseignements que nous possédions ; encore est-il qu'une seule, celle qu'il

adresse à Renduel, de Marseille, le 6 novembre 1834, contient des détails un peu abondants (1).

Gérard a vingt-six ans ; son grand-père, Laurent Boucher, est mort au début de l'année, lui laissant pour part d'héritage trente mille francs environ. Avec ces trente mille francs qu'il n'a pas encore touchés, mais qu'il escompte, Gérard réalise un de ses projets : voir l'Italie et le midi de la France par surcroît. Il part de Paris vers le milieu de septembre. Il s'arrête à Avignon, à Vaucluse, à Aix-en-Provence, à Antibes ; le 2 octobre, il a passé la frontière et se trouve à Nice. En effet, à cette date et de cette ville, il écrit à son ami, le statuaire Jean Dusseigneur, pour le prier de lui envoyer à Naples une somme de cinq cents francs qu'il trouverait à son arrivée dans cette ville. C'est la troisième fois que Gérard fait cette demande à son ami ; il ne s'est muni que de peu d'argent et craint fort d'en manquer : « Je te donne bien des peines, mais mets-toi à ma place et combien tu risquerais à te trouver sans argent à l'étranger et combien tu serais heureux et reconnaissant qu'on te rendît pareil service. » (2)

Retenons aussi qu'à Aix il a rencontré un *Anglais* et a fait route avec lui jusqu'à Nice. « J'ai fait route depuis Aix avec un Anglais qui m'a beaucoup parlé de ton

(1) Gérard de Nerval, *Correspondance*, publiée par Jules Marsan ; p. 38-48. Il n'est pas dans mon intention de refaire après M. Aristide Marie, la biographie de G. de Nerval. On voudra bien se reporter à son livre si riche de renseignements. Je me contente de relever les faits qui éclairent la genèse d'*Aurélia* et de produire quelques documents qui complètent la documentation de M. Aristide Marie.

(2) A. Marie, p. 369.

groupe qu'il a vu à Paris, y étant allé pour voir l'exposition ; il m'a paru l'admirer beaucoup. C'était un homme de beaucoup d'esprit qui m'a été utile pour passer la frontière où l'on me faisait des difficultés (1). »

Donc, le 2 octobre il est à Nice, et le 4 novembre il sera de retour à Marseille. Par conséquent, c'est un voyage extrêmement rapide qu'il accomplit à travers la péninsule. Voici comment on peut reconstituer son itinéraire. De Nice il se rend par poste à Gênes, où il s'arrête et, de là, il gagne Livourne. Son séjour est très bref : Gérard semble avoir surtout visité les libraires de ces deux villes, car il s'indigne de la contrefaçon belge de livres français qui « infecte toute l'Italie ». (Il parle, il est vrai, à un éditeur.) De Livourne, il se rend à Florence où il affirme avoir passé vers le 15 octobre (2).

Il ne nous donne aucun détail sur son séjour à Florence qui dut être également bref ; il fait seulement allusion à l'impatience des libraires florentins qui attendent *Volupté*. Il se rend ensuite à Rome. A Rome, qu'il parcourt rapidement, il visite la Chapelle Sixtine et constate avec déplaisir que le *Jugement dernier* est offusqué par un échafaudage. Nous le retrouvons à Civita-Vecchia, où il admire la tenue pittoresque d'une troupe de bandits qu'on a capturés à Terracine. Le voici à Naples vers le 18 octobre, et bien qu'il ne le dise point, on peut penser

(1) Lettre de G. de N. à Jean Dusseigneur, publiée par A. Marie, *livre cité*, p. 369.

(2) Il ne faut pas hésiter à faire remonter vers le 11 octobre le passage de Gérard à Florence ; sinon la chronologie de son voyage devient inadmissible. En empruntant à l'*Itinerario d'Italia*, de Giuseppe Val-

qu'il s'est rendu de Civita-Vecchia à Naples à bord d'un des bateaux à vapeur qui faisaient la traversée de Gênes ou de Livourne à Naples avec escale à Civita-Vecchia. D'ailleurs, pourquoi un touriste fût-il allé à Civita-Vecchia sinon pour s'embarquer ? Seul, un ami de Stendhal eût osé un crochet dans un voyage dont Naples était le but, mais Gérard ne connaissait point Henry Beyle. A Naples il demeura, nous dit-il, dix jours. Une

LARDI (Milano, 1832) les renseignements concernant la durée des étapes à travers l'Italie, on obtient en effet l'horaire suivant :

Nice	2-3 octobre.
1° De Nice à Gênes (par la côte) 35 heures et séjour à Gênes	4-5-6 octobre.
2° De Gênes à Lucca	7-8.
De Lucca à Livourne, 28 heures. Séjour à Livourne	9 octobre.
3° De Livourne à Florence, 10 heures. Séjour à Florence	10-11-12.
4° De Florence à Rome, 37 heures. (par Spoletto). Séjour à Rome.	13-14-15-15 octobre.
5° De Rome à Civita Vecchia, 8 heures. Arrêt à Civita Vecchia	17 octobre.
6° Traversée de Civita Vecchia à Naples. 24 heures.	18 octobre.
7° Séjour à Naples, 10 jours.	19-28 octobre.
8° Traversée de Naples à Marseille, 5 jours	29-2 novembre.

Qu'on admette que Gérard soit encore à Florence le 15 octobre et il devient matériellement impossible qu'il s'embarque à Naples le 29 octobre, après avoir fait un séjour de dix jours à Naples.

grosse déception l'attendant. Aucune lettre chargée à la poste ; aucune lettre de crédit chez les banquiers de la ville. Il en est réduit à économiser sur le peu d'argent qui lui reste et à vivre de macaroni et de fruits. Il visite Naples et ses musées où il admire particulièrement la Judith de Caravage. Quoiqu'il n'en fasse pas mention, on peut tenir pour certain qu'il va à Herculanum et à Pompéi ; en tout cas, il brûle ses bottes sur la cendre encore chaude du Vésuve. Vers le 29 octobre, il s'embarque à Naples pour Marseille ; la traversée dure cinq jours, rendue pénible par une tempête. Il débarque le 3 ou le 4 novembre à Marseille avec cinq sols en poche et « rentre dans sa patrie avec autant de plaisir qu'il avait eu en la quittant ».

En résumé, son voyage en Italie a duré vingt-six jours. Sur ces vingt-six jours il en a passé au moins six en voiture ou sur le bateau (encore doit-on supposer qu'il a fait route jour et nuit). Restent vingt jours, dont dix ont été consacrés à la visite de Gênes, Livourne, Florence, Rome, et dix à celle de Naples. Il revient plutôt désenchanté qu'enthousiaste et, faute d'argent, il a vraisemblablement mené une vie fort sage à Naples.

Mais ce voyage peu fertile en incidents se termine par une mince aventure. Gérard s'en empare avec l'avidité d'un jeune homme, heureux d'avoir à raconter un fait piquant à ses amis.

Toujours sans argent, Gérard est bravement descendu dans l'un des plus beaux hôtels de la ville, l'hôtel des Princes, et pour faire impression sur le maître d'hôtel, il a demandé une chambre luxueuse. Il dîne bien pour compenser les vingt-six jours de jeûne. Or, à table d'hôte, il

lui arrive une aventure qu'il raconte avec bonne humeur : « A table, il y avait une jolie dame avec un vieux militaire qui avait un grain de folie et qu'elle conduisait à Nice pour l'hiver. Un homme très bien, son mari ! Au milieu du dîner, il lui prend une fantaisie de demander du champagne : c'est une folie très douce. La dame se récrie que les médecins l'ont défendu ; il en demande deux bouteilles. On n'ose pas refuser, car disait la dame, il aurait tout brisé, mais pour qu'il en bût le moins possible, elle a fait demander des verres pour tout le monde et elle nous en versait tant qu'elle pouvait pour qu'il en restât moins à son mari. C'était adroit. Le lendemain, nous venons à parler du Lacrima Cristi mousseux et du vin d'Orvieto qui pique : voilà le monsieur qui redemande du champagne. Si cela pouvait devenir une idée fixe ! Mais nous étions très peu de monde parce que tout le monde du bateau à vapeur était parti. Il y avait des dames qui n'en voulaient qu'une goutte, des gens âgés craignant de s'échauffer, de sorte que la dame qui, je crois, m'a soupçonné d'avoir trop appuyé sur les vins mousseux d'Italie (mais elle a tort), la dame m'en versait tant qu'elle pouvait. C'est très féminin, cette manière de reproche. C'est bien. Voici le mal. Le monsieur se vexait ; il est sorti de table. C'est naturel. Le fou n'aurait pas voulu qu'on partageât sa sensation, l'homme qu'on bût son vin, le mari que sa femme prît tant de soin d'un jeune homme. Oui, d'un jeune homme. Je n'ai pas l'air d'un Antony, je le sais, mais aux yeux d'un mari et d'un fou, je puis paraître encore redoutable (1). »

(1) *Correspondance de G. de Nerval ; à Renduel*, Ed. Marsan, p. 43-44.

Une jeune femme qui témoigne quelque penchant pour Gérard, un mari infirme et jaloux qui en prend de l'humeur, voilà un mince incident. Gérard pourtant s'en souviendra. (1)

Les lettres à Jenny. — Le second document que Gérard fera entrer dans *Aurélia* est d'une tout autre importance. Celui-là Gérard n'a nul besoin de le sauver de l'oubli. Il

(1) Notons que Gérard ne reviendra qu'une seule fois en Italie. En allant en Orient, au mois de janvier 1843, il apercevra bien du bateau qui l'emporte vers Alexandrie « le Vésuve chargé de neige », mais il ne s'arrêtera à Naples qu'au retour, une douzaine de jours entre le 20 novembre et le 5 décembre 1843. Tous les renseignements que nous avons sur ce deuxième séjour sont contenus dans une lettre à son père que Gérard envoie de Gênes, le 9 décembre 1843. En voici les passages essentiels.

« Je viens de passer une douzaine de jours à Naples, où le temps était très variable et en général assez froid. J'ai pu cependant faire le voyage de Pompeïa et celui d'Herculanum par de magnifiques journées. On m'avait recommandé au marquis Gargallo, directeur de la Bibliothèque royale, qui a obtenu de me faire voir le musée réservé, chose très difficile. Il y a de beaux morceaux de sculpture. Pompeïa est aussi très intéressant. Ce voyage était coûteux, à mon premier passage à Naples ; mais à présent, un chemin de fer conduit à Torre Annonciata, d'où l'on y va en une demi-heure. C'est une ville très complète et bien plus intéressante qu'Herculanum. Il ne manque à peu près que les toits aux maisons et aux temples pour être comme ils furent avant l'ensevelissement. Il y avait un Anglais qu'on portait sur un brancard ; il avait voulu voir Pompeïa avant de mourir... »

(Lettre publiée par A. Marie, *ouvr. cité*, p. 202).

s'attache à lui, au contraire, et ne le lâche point. Gérard ne saurait abolir le souvenir de ses amours avec Jenny Colon et les lettres qu'il lui écrivait demeurent.

Rappelons brièvement l'histoire de cette brève liaison. Vers 1835, Gérard, qui a vingt-sept ans, s'éprend d'une actrice des Variétés, Jenny Colon. Jenny est blonde avec les yeux noirs et Gérard a toujours eu de l'inclination pour cette beauté à contrastes. Après un stage d'adoration muette — un an environ — Gérard qui s'est lancé dans une entreprise de librairie, qui a fondé une revue de théâtre : *Le Monde dramatique*, est présenté à Jenny. Il écrit pour elle le livret d'un opéra-comique : *Piquillo*, auquel Dumas collabore et que Dumas signe seul, et il fait donner le rôle principal à Jenny. La pièce est jouée en novembre 1837 avec un médiocre succès. Peu de temps après une brouille survient entre Gérard et Jenny Colon. Le 11 avril 1838, Jenny épouse un flûtiste de l'Opéra-Comique. Voilà comment on peut résumer cette histoire. Nous ne savons guère davantage. Les biographes de Gérard se sont demandé si Gérard avait été au mieux ou au dernier bien avec Jenny Colon, et quel motif avait entraîné la rupture ; après avoir pesé tous les témoignages ils ont renoncé à conclure.

Les seuls documents authentiques que nous ayons sont précisément les lettres que Gérard écrivit à la capricieuse artiste et qui sont connues sous le nom de lettres à Aurélia (1). Bien que Gérard n'ait pas indiqué l'ordre dans

(1) On s'est posé la question de savoir si ces lettres n'étaient point de simples exercices littéraires et si elles avaient été réellement envoyées à Jenny Colon. Un fait, jusqu'à présent passé inaperçu, permet de

lequel elles doivent être lues et que la présentation qui en

situer cette correspondance aux alentours de novembre 1837, c'est-à-dire au moment de la plus grande intimité entre le poète et l'actrice. Au verso d'une lettre à Aurélia (lettre XIV de la publication Sardou, lettre VIII des lettres à Aurélia : elle commence par : « Souvenez-vous, oublieuse personne »), Gérard a rédigé un projet de lettre : c'est une recommandation en faveur de Jenny, adressée à un personnage nommé Duchâtre ou Duchatel.:

« Je fais appel, écrit Gérard, à votre obligeance pour une petite négociation dont j'espère que vous voudrez bien vous charger. Vous savez que j'ai fait avec Dumas le poème d'un opéra en trois actes dont le succès a été fort modéré, car nous sommes arrêtés après vingt-cinq représentations *.

Nous avons dû beaucoup au talent de notre Prima Donna, Mlle Colon qui est devenue aujourd'hui une de nos meilleures cantatrices et la meilleure sans doute après Mme Damoreau. Maintenant vous... »

Le projet de lettre est inachevé, mais les premières lignes suffisent à prouver qu'il est de fin novembre ou du commencement de décembre 1837. Si l'on admet que la lettre à Jenny et la requête de Gérard sont contemporaines, il faut conclure que l'ensemble des lettres à Aurélia qui se succèdent rapidement, précède ou suit de peu le mois de novembre 1837. Quant à la question de savoir si Jenny a jamais reçu les lettres de Gérard, bornons-nous à indiquer que l'existence assez fréquente d'un premier brouillon et d'une copie au net sur papier à lettre, incline à penser que Gérard ne destinait point ses billets à son tiroir. Il se peut aussi que certaines lettres aient été envoyées, que d'autres aient été retenues et que précisément celles-ci aient été conservées par Gérard.

* [*Piquillo* fut interrompu par suite d'une indisposition de l'acteur Chollet. La première représentation avait eu lieu le 31 octobre. Repris le 28 novembre, il fut arrêté très vite puisqu'au début de décembre on joue le *Domino Noir*, livret de Scribe, musique d'Auber].

est faite et dans *Aurélia* et dans la publication Sardou, soient discutables, les lettres à Aurélia permettent de reconstituer approximativement le roman de Gérard et de Jenny. Roman banal d'ailleurs : « Toutes les histoires d'amour ne sont-elles pas pareilles ? » dit Gérard lui-même. L'amoureux qui s'est enfin déclaré est accueilli avec indifférence. Il est confondu dans la foule des soupirants ordinaires et se targue vainement de son surnumérariat silencieux. On l'écoute enfin d'une oreille plus complaisante, on répond à ses lettres passionnées par de petits billets raisonnables, on l'admet dans l'intimité. La belle ne comprend pas grand'chose à cet amant à la fois timide et exalté. Elle s'en effraie et l'écarte doucement. L'amoureux s'inquiète, craignant de perdre les avantages conquis et peint tragiquement son désespoir et sa passion. On compose avec lui, on le calme par d'habiles discours, on lui montre l'impossibilité de rompre des liaisons de vieille date, on le persuade qu'il est le plus aimé et on retarde l'instant de lui prouver cet amour. On cède par tendresse peut-être, peut-être par faiblesse, peut-être par lassitude, on cède enfin, mais la joie de l'amant est si tumultueuse qu'une seconde fois Jenny s'effraie. En coquette et en femme prudente elle redoute une passion aussi fougueuse. A Gérard, elle veut faire comprendre que son amour ne peut être exclusif, mais lui s'irrite à présent ; il n'accepte plus ce qui lui semblait naguère acceptable. Sans doute dans un mouvement de passion lui propose-t-il de l'épouser. On feint de voir dans cette proposition une manœuvre ou une ironie. L'amoureux est blessé par tant de sagesse et reproche son inconstance à la prévoyante Jenny. Il la menace de

se tuer, il implore au moins son amitié. Mais les lettres demeurent sans réponse.....

Tel quel le roman est complet ; l'incertitude de la fin, le mystère qui enveloppe certains épisodes ajoutent même à son charme.

Or, voici qu'un épilogue s'ajoute au roman terminé, un épilogue qui donne une étrangeté particulière à l'aventure. Cela se passe à Vienne pendant l'hiver 1839-1840. Gérard. bien accueilli dans les salons viennois, est présenté un jour à une artiste, Marie Pleyel, dont la beauté et le talent sont déjà célèbres en Europe. Elle vient donner trois concerts à Vienne (1) et la renommée de Liszt n'éclipse pas la jeune gloire de la virtuose. Recommandé auprès d'elle par Jules Janin, Gérard la rencontre le 22 décembre 1839 à un dîner que donne l'ambassadeur de France à Vienne, M. de Saint-Aulaire, et Marie Pleyel lui témoigne spontanément quelque sympathie. Il la revoit le lendemain et un roman s'ébauche. Gérard, sans attendre, lui écrit pour lui dire son admiration et lui laisser entendre son amour. Marie Pleyel sourit d'une déclaration aussi brusque. Elle le fait venir, l'interroge et élève quelques doutes sur la sincérité et la profondeur de cet amour. Que se passe-t-il ? Nous ne le savons pas exactement (2). Gérard, pressé de questions par Marie Pleyel, obéit probablement à une brusque impulsion. Emporté par une saute d'humeur qui se complique

(1) Fin décembre 1839, début de janvier 1840.

(2) Nous ne le savons que par une allusion dans *Aurélia*, et il faut s'interdire d'avoir recours à *Aurélia* pour en établir la vérité historique.

peut-être de l'idée d'attendrir la belle artiste en lui contant son infortune, Gérard reconnaît soudain qu'il n'est pas sincère. D'ailleurs, peut-il aimer encore depuis qu'il a été blessé au cœur par la capricieuse Jenny ? Et Marie Pleyel, compatissante, console Gérard, lui pardonne et son mensonge et sa sincérité.

Cet incident, plus banal, je pense, qu'il ne croyait, a étonné Gérard. Il lui parut curieux : il trouva du mystère dans cette impossibilité d'aimer une autre femme que Jenny. Mais si Gérard en fut frappé, rien ne prouve qu'il en fut affecté et tout laisse supposer le contraire. L'hiver s'achève gaîment à Vienne ; Gérard revient à Paris et s'occupe fort activement à des travaux littéraires, puis à l'automne de 1840, il part en Belgique.

Après avoir traversé Lille, Courtrai, Bruxelles et Malines, il est à Anvers le 22 octobre, puis il revient à Bruxelles, pousse une pointe jusqu'à Liège et, vers la fin de novembre, retourne à Bruxelles où il demeure jusqu'au 31 décembre. Il rencontre Marie Pleyel qui a été appelée à Bruxelles auprès de sa mère souffrante. Le 23 décembre 1840, il écrit à son père :

« Je ne sais si je t'ai écrit déjà que j'avais rencontré à Bruxelles Mme Pleyel, qui faisait les délices de nos belles soirées à l'ambassade et qui est née dans ce pays-ci. Son père, M. Mocke, romancier célèbre et directeur du musée de Gand, est un fort aimable homme et très instruit sur tous les détails dont j'ai besoin. J'ai fait aussi chez Mme Pleyel, la connaissance de M. Lebeau, médecin, frère du ministre des Affaires étrangères (1). »

(1) A. Marie, *livre cité*, p. 164.

En même temps qu'il revoit Marie Pleyel dont il ne prévoyait pas la présence à Bruxelles, Gérard retrouve Jenny Colon qui chante au théâtre de la Monnaie. Même, comme on doit jouer *Piquillo*, Gérard prolonge son séjour pour assister aux répétitions, puis aux représentations qui commencent vers le 20 décembre. Le rôle de dépit amoureux n'est pas son fait. Il ne boude nullement Jenny, il la voit, il la traite en camarade. Il lui en veut si peu qu'il cherche à s'employer en sa faveur.

Il écrit à son ami Hippolyte Lucas : « Je suis en ce moment à Bruxelles fort agréablement et au milieu des sociétés les plus charmantes. On vient de représenter *Piquillo* et je n'ai pas besoin de vous dire que j'en ai profité pour revoir une charmante dame que vous connaissez. Je vous écrirai dans quelques jours et je vous demanderai quelque autre service pour elle, je vous préviens (1). »

Ce service, dans la pensée de Gérard, était celui auquel une artiste est le plus sensible : un article de presse. De fait, quelques jours plus tard, Gérard écrivait, le 24 décembre, à un correspondant inconnu :

Bruxelles, ce 24 (décembre 1840.)

Mon cher Monsieur,

« Pouvez-vous me placer quelque part la réclame ci-incluse ? Vous m'obligeriez beaucoup ainsi que plusieurs aimables personnes. Théophile vous enverra ces jours-ci une lettre de moi pour l'*Artiste*. Dites donc à Janin d'écrire un mot à Mme Pleyel qui est bien fâchée de ce

(1) J. Marsan, *livre cité*, p. 109.

qu'il est fâché. Qu'il lui écrive au jour de l'an. Elle sera bien contente.

Votre bien dévoué.

« Gérard (1). »

La note passa peu de temps après dans la *Gazette des Théâtres* (2). Elle était fort élogieuse pour Jenny Colon, trop élogieuse même puisque ses camarades en prirent ombrage. Un Bruxellois, Edouard Romberg, qui correspond avec Gérard, lui écrit, en effet, au début de 1841 :

« Savez-vous une chose ? C'est que tout le théâtre est en fureur contre vous à qui on attribue un article de la *Gazette des Théâtres* où il n'est parlé que de Mme Colon et de Mme Treillet ; on vous accuse de monopoliser l'éloge.

(1) Inédite. Collection Spoelberch de Lovenjoul.

(2) Edouard Romberg fait vraisemblablement allusion à cet entrefilet paru dans la *Revue et Gazette musicale de Paris*, du 10 janvier 1841.

« Bruxelles, 17 décembre. — *Piquillo*, musique de Monpou, vient d'obtenir un succès honorable auquel Mme Jenny-Leplus a concouru puissamment. Pendant ce temps, l'Opéra-Comique de Paris était en pourparlers avec le mari de cette charmante cantatrice et l'on annonce que ce dernier est revenu en Belgique porteur d'un projet de traité entre M. Crosnier et la jolie pensionnaire dont l'absence se fait sentir de plus en plus ». (No 3, p. 24).

Visiblement il y a un couplet en l'honneur de Jenny et une manœuvre pour provoquer son engagement à l'Opéra-Comique. Reste l'expression « succès honorable » qui n'est pas trop élogieuse pour *Piquillo*, mais si Gérard est l'auteur de l'entrefilet, cette modestie est dans ses habitudes. Reste surtout qu'on ne parle pas ici de Mme Treillet. Il est vrai qu'il en est parlé élogieusement dans des entrefilets précédents.

Je vous défends avec beaucoup de poumons, mais je ne sais de quelle source peut venir le bruit que vous êtes l'auteur de cette réclame innocente et persécutée. Mlle Lovie me boude beaucoup à cause de vous qui n'avez pas fait aller le plus léger carillon en son honneur. On parle de tirer au sort entre les artistes pour aller vous poignarder à l'instar des sociétés secrètes (1). »

On le voit : moins de deux mois avant sa première crise de folie (février 1841), Gérard ne paraît nullement désespéré par l'abandon de Jenny. On peut évidemment alléguer qu'il se donne l'élégance d'être fidèle à l'infidèle, mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Quant à Marie Pleyel, Gérard la revit sans doute à Paris ; elle y demeura presque sans interruption de 1845 à 1848, date à laquelle elle se sépara de son mari et fut nommée professeur au Conservatoire de Bruxelles. Or, de 1845 à 1848, Gérard ne s'absente guère, lui aussi, de Paris. Il est vraisemblable qu'il assista aux deux concerts que Marie Pleyel donna le 1er et le 15 avril 1845 et qui furent pour l'artiste un triomphe. Théophile Gautier en rend compte dans *La Presse* du 7 avril et du 21 avril. Très élogieux pour l'exécution de tout le programme, Gautier est particulièrement séduit par la *Tarentelle* de Rossini. « Les imaginations les plus paresseuses, écrit-il, ont pu voir, pendant toute la durée du morceau, Naples s'élever blanche entre le double azur du ciel et de la mer et les tabliers rayés d'écarlate et d'or se relever par le coin aux mains des brunes filles de Nisida. »

Si Gérard était présent, quels tendres souvenirs, quelles

(1) Inédite. Coll. Spœlberch de Lovenjoul.

violentes images ne dut-elle pas évoquer en lui, cette danse napolitaine jouée à Paris par l'amie qui avait bercé son chagrin à Vienne ? (1)

Pourtant il ne semble pas qu'il ait usé de la circonstance pour rendre hommage au talent de Marie Pleyel. Cela lui eût été facile puisqu'il tenait à ce moment la rubrique dramatique à *L'Artiste*. *L'Artiste* rend bien compte du premier concert de Mme Pleyel dans son numéro du 6 avril, mais l'entrefilet est anonyme. Quant à Gérard, dans sa chronique du 13 avril, il parle de *Virginie* aux Français et des *Pharaons* à l'Odéon, non de Marie Pleyel aux Italiens (2). En somme, il est peu probable

(1) Le programme du premier concert comprenait : *Fantaisie sur la Norma*, andante de *Don Sébastien*. Quatuor de *Don Pasqual*, *Tarentelle* de Rossini ; celui du deuxième : une composition musicale de Mme Pleyel, le *Rouet de Marguerite*, une fantaisie sur *Guillaume Tell* par Daehler et de nouveau la *Tarentelle* de Rossini.

(2) Même il faut écarter une suggestion ingénieuse de M. Aristide Marie. Elle a pour origine la présence dans la Collection Spœlberch de Lovenjoul d'un manuscrit de Gérard intitulé : *Madame Camille Pleyel. Silhouette d'artiste par Saphir*. M. Aristide Marie commente ainsi cette découverte :

« A défaut de la lettre où il lui avouait ses ardeurs, il nous a laissé un autre témoin de son rapide enthousiasme, une louange si enflammée qu'il émet lui-même cette crainte que certains « lecteurs ne puissent voir un amant dans l'admirateur ». C'est une notice restée manuscrite et que sans doute il n'a pas osé publier, encore qu'il s'y soit voilé d'un nouveau pseudonyme. Dans ce morceau de premier jet qu'il intitule *Madame Camille Pleyel*, silhouette d'artiste par Saphir, il loue tour à tour, sans plus de mesure, le talent de l'artiste et la beauté de la femme. « Elle ne se borne point — dit-il en parlant de la virtuose —

que Gérard ait fait partie du cercle intime de Marie Pleyel à Paris. Gérard, timide et discret, n'a pas osé sans doute se mêler à la foule d'admirateurs plus audacieux que lui. Il s'est contenté de la suivre de son regard bleu et d'évoquer secrètement les soirées de Vienne et de Bruxelles.

Tels sont ce qu'on peut nommer les documents vivants d'*Aurélia*, mais on saisirait mal le mécanisme par lequel ils vont être transformés en œuvres littéraires si l'on faisait abstraction des *livres*.

à la technique de l'art, mais elle y mêle aussi quelque chose de doux, d'intime, de tendre. C'est le vol de la fantaisie et le murmure de la sensation... Les Grâces, ces étranges et capricieuses déesses aiment à voltiger autour des traits aimables de cette artiste, à environner de charme sa physionomie toute romantique et espagnole... » Voyez enfin l'image somptueuse que fait jaillir son extase : « Deux yeux qui sont comme un crépuscule d'un soir de printemps dans l'Alhambra, un visage éclatant comme le pâle reflet de la lune, une voix qui semble l'accent passionné d'un andante et un sourire qu'on dirait le rêve d'une poésie d'amour » (1).

En réalité, cette déclaration voilée, ces transports d'admiration n'appartiennent pas à Gérard. Le morceau tout entier est de la main de Saphir et Saphir n'est point le pseudonyme de Gérard, mais le nom d'un écrivain et d'un journaliste hongrois qui en 1840, dirigeait à Vienne deux revues : *Le Theaterszeitung* et l'*Humorist*. L'article a été publié par Saphir lors des concerts que donna Marie Pleyel à Vienne, en 1840. Il parut dans l'*Humorist* du 4 janvier 1840. J'ai la copie de l'article en allemand entre les mains. D'ailleurs, il est aisé de juger que le manuscrit de Gérard n'est qu'une traduction : on lit en effet la mention *mot à mot* en tête de ce manuscrit.

(1) A. Marie, *livre cité*, p' 150.

Les livres. — A en croire la plupart de ses biographes et Gérard lui-même, le mysticisme qui ira se développant progressivement au cours de sa vie, aurait existé en lui dès l'enfance ; bien plus, il serait en quelque sorte héréditaire. Les « semences mystiques » auraient été déposées en son esprit au moment où, petit enfant, il vivait près de son oncle Boucher, à Mortefontaine. La proximité d'Ermenonville, encore tout imprégné de Cagliostro, Saint-Germain et Mesmer, aurait contribué à susciter en Gérard le goût du mystère et la foi en l'invisible.

Dans la courte préface qu'il écrivit en 1852 pour les *Illuminés*, Gérard fait allusion à la bibliothèque de son oncle : Antoine Boucher ; il la décrit comme une bibliothèque considérable, où étaient accumulés des livres qu'on vendait sous le manteau, pendant le XVIIIe siècle.

« Ayant fureté dans sa maison, ajoute-t-il, jusqu'à découvrir la masse énorme de livres entassés et oubliés au grenier, la plupart attaqués par les rats, pourris et mouillés par les eaux pluviales passant dans les intervalles des tuiles, j'ai, tout jeune, absorbé beaucoup de cette nourriture indigeste, ou malsaine pour l'âme, et, plus tard même, mon jugement a eu à se défendre contre ces impressions primitives (1). »

Il faut en rabattre. Il serait bien étonnant d'ailleurs qu'un petit épicier de Mortefontaine eût réuni une bibliothèque aussi nombreuse, et les inventaires qu'a découverts M. Aristide Marie, administrent la preuve que Gérard a embelli l'histoire. Un inventaire dressé en 1820,

(1) G. DE NERVAL, *Les Illuminés*, p. 5 et 6.

après le décès d'Antoine Boucher, parle, en fait de bibliothèque, « d'un porte-livres et de quelques volumes situés dans un cabinet, à gauche de l'alcôve ». L'inventaire est complet et s'il eût existé d'autres livres, sans aucun doute il en eût été fait mention.

La vérité apparaît, plus prosaïque. Gérard n'a connu l'occultisme qu'assez tard, d'abord indirectement à travers la littérature allemande, puis directement par quelques livres anciens ou modernes, en très petit nombre, semble-t-il. L'occultisme, vers 1830, redevenait à la mode : cette mode, il l'a plutôt suivie que lancée. L'occultisme revêtait diverses formes, scientifique ou pseudo-scientifique avec le magnétisme, sociale avec les sociétés secrètes ou la franc-maçonnerie, historique avec les recherches des érudits français et allemands sur les religions orientales et leur survivance dans le monde moderne ; Gérard s'est intéressé à tous ces aspects de l'occultisme. De ses diverses expériences il a rapporté un certain nombre de souvenirs qu'il a utilisés dans *Aurélia*. Presque toujours, sous couleur de raconter ses rêves ou ses délires, il transpose des récits empruntés à différents auteurs, et ces récits — trait caractéristique — il les a déjà utilisés dans des œuvres antérieures.

Les sources des rêves décrits dans *Aurélia* sont très nombreuses en effet : Gœthe, Hoffmann, traditions maçonniques, Herbelot, Creuzer, Silvestre de Saci, livre d'Enoch, Francesco Colonna, abbé de Villars, Gérard puise au hasard dans les souvenirs de ces lectures, mais il s'en faut qu'il respecte la vraisemblance et nous verrons qu'il mêle à ses délires de 1831 les réminiscences de lectures faites beaucoup plus tard. Sans prétendre aucune-

ment retracer l'histoire de ces lectures, voyons avec quelque détail ce qu'*Aurélia* doit à la littérature allemande, au magnétisme, à la franc-maçonnerie, à l'occultisme.

La littérature allemande. — Lorsque Gérard, vers sa seizième année, s'est confirmé dans sa vocation littéraire, il a, vraisemblablement, cherché comment il pourrait parvenir à la notoriété. Se créer une spécialité, étudier une littérature étrangère, traduire les auteurs dont on parlait beaucoup, mais qu'on connaissait peu, lui a paru sans doute le moyen le plus rapide pour se faire un nom. Si tel était son calcul, le calcul n'était pas mauvais. Il apprit donc l'allemand auprès de son père, et dès qu'il l'eut appris, il fit des traductions qu'il porta au *Mercure de France.* Le *Mercure,* surtout pendant que Paul Lacroix le dirigea — de 1831 à 1832 — accueillait volontiers les traductions d'écrivains étrangers, qu'ils fussent allemands, anglais, russes ou même chinois. Gérard qui, au *Mercure*, partageait avec Himly le soin de traduire les poètes et les prosateurs allemands, se cantonna longtemps dans son rôle. Il fut traducteur et rien de plus. Il traduisit des poésies de Gœthe, de Schiller, de Körner, de Jean Paul, de Klopstock, de Rückert, cherchant ce qui pouvait flatter le goût d'un public épris de fantastique ou de macabre.

La traduction de *Faust,* que Gérard publia en 1828, n'eut de retentissement que beaucoup plus tard, lorsque les appréciations flatteuses de Gœthe, relatées par Ecker-

mann dans ses *Entretiens*, furent connues, mais *Faust*, que lut alors Gérard, eut sur lui une influence considérable : il n'est peut-être pas un de ses ouvrages où l'on ne retrouve un écho de Gœthe.

Avec *Faust*, Gérard pénétra dans le monde de l'occultisme, que selon toute vraisemblance, il ignorait jusque-là. L'évocation des esprits célestes, la conjuration des esprits infernaux, les recettes d'alchimie, le pentagramme inviolable, la fantasmagorie de la *Cuisine de sorcier*, les déclarations des sectes — réalistes et supernaturalistes — dans la *Nuit de Walpurgis*, l'initièrent à des doctrines que Gœthe, si l'on en croit *Dichtung und Wahreit*, avait lui-même apprises auprès de Mlle de Klettemberg dans Van Helmont et Paracelse. Bien que les commentaires de Gérard dénotent par leur sobriété même (1) que notre traducteur n'approfondit pas cette science obscure, on peut croire qu'il eut au moins la curiosité de s'en enquérir. Toujours est-il qu'en juillet 1840, lorsqu'à la suite du premier *Faust*, il publie une analyse du second *Faust* et la traduction intégrale d'*Hélène*, il paraît beaucoup plus familier avec la philosophie mystique de Gœthe. Dans la préface, il parle sur le ton d'un connaisseur « du réalisme » du poète ; il cite négligemment Leibniz et Swedenborg, il ne dissimule pas l'impression qu'ont faite sur lui leurs systèmes. A propos des ombres que *Faust* évoque en présence de l'Empereur, il note : « Le système des monades de Leibniz se mêle ici aux phénomènes des

(1) Les notes « explicatives » sont brèves et monotones : « terme de sorcellerie ».

visions magnétiques de Swedenborg. S'il est vrai, comme la religion nous l'enseigne, qu'une partie immortelle survive de l'être humain décomposé, se conserve indépendante et distincte, et ne va pas se fondre au sein de l'âme universelle, il doit exister dans l'immensité des régions ou des planètes où ces âmes conservent une forme perceptible au regard des autres âmes et celles même qui ne se dégagent des liens terrestres que pour un instant par le rêve, par le magnétisme ou par la contemplation ascétique ».

La survivance des âmes, la réalité de leur existence, la possibilité d'entrer en communication avec elles, voilà une idée que nous retrouverons dans toute l'œuvre de Gérard et qui forme le centre même d'*Aurélia*.

Mais à Gœthe et particulièrement au second *Faust*, Gérard fait des emprunts plus directs. L'affirmation que le passé n'existe pas, qu'il est solidaire de l'avenir, semble un écho de Méphistophélès. « Passé ! un mot inepte ! Pourquoi passé ? Ce qui est passé et le pur néant, n'est-ce pas la même chose ? Que nous veut donc cette éternelle création, si tout ce qui a été créé va s'engloutir dans le néant ? » La moralité d'*Aurélia*, l'espoir de Gérard dans le rachat de sa faute par l'intercession de la morte et par l'accomplissement des épreuves, ne s'inspire-t-elle pas de la moralité de Faust : l'épilogue où Marguerite et les trois pénitentes accueillent Faust, évadé de la mort par la force de l'esprit. Il est superflu de faire remarquer les ressemblances qui existent entre Marguerite et Aurélia, entre Hélène et Aurélia, entre Faust et Gérard lui-même, mais la ville heureuse, décrite au chapitre v de la 1re partie d'*Aurélia* a peut-être pour modèle la cité parfaite que

Faust édifie et gouverne jusqu'au moment où le Souci le rend aveugle.

Si Gérard a pris à Gœthe les principales idées philosophiques d'*Aurélia*, il s'est souvenu d'Hoffmann pour un certain nombre de détails. Gérard a lu Hoffmann de très bonne heure. Il s'est inspiré de lui pour des œuvres originales avant même de publier des traductions. Deux contes qu'il donne au *Mercure*, l'un dans le premier trimestre de 1830 : le *Barbier de Gœttingue*, le second dans le deuxième trimestre de la même année : *La Métempsycose* (1), ressemblent, à s'y méprendre, à des contes d'Hoffmann. En outre, dans *La Métempsycose*, Gérard étale une érudition de fraîche date, cite Kant qu'il appelle « ce grand métaphysicien », fait des allusions fréquentes à l'alchimie et à la kabbale, nomme Thalès, Confucius, Zoroastre, Tycho-Brahé, Bacon, Paracelse. En octobre 1831, il traduit pour le *Mercure* les chapitres I et III des *Aventures de la Nuit de la Saint-Sylvestre*, qu'il donne pour un conte inédit d'Hoffmann. Le chapitre I : *La bien aimée*, offre des similitudes avec certains passages d'*Aurélia*. Le poète, invité chez le conseiller de justice, pour fêter la Saint-Sylvestre, rencontre la bien aimée Julia ; grisé par le punch et la musique, il s'assied près de Julia, croyant se retrouver aux plus beaux jours d'amour et de bonheur. L'entretien prend un tour passionné. Le poète jure qu'il ne quittera plus la bien-aimée. « Sans toi, sans ton amour, tout est froid, tout est mort.

(1) Ces deux contes sont signés *Un Pythagoricien moderne*. Paul Lacroix a publié le *Barbier de Gœttingue* sous la signature de Gérard de Nerval dans le recueil intitulé *Les Topazes* (p. 31-37).

Mais n'es-tu donc plus revenue afin de m'appartenir pour toujours ? » A ce moment, entre en se dandinant une longue silhouette aux jambes d'araignée : c'est le mari de Julia qui l'emmène.

Et le poète s'écrie, comme Gérard pleurant Aurélia. « Perdue à jamais ! »

Ce n'est point le seul trait qu'*Aurélia* doive à Hoffmann. Gérard, qui avait sur presque tous ses contemporains l'avantage de pouvoir lire dans le texte allemand les œuvres d'Hoffmann (elles ne furent jamais traduites en entier), a connu, semble-t-il, des contes généralement ignorés en France. Ainsi, dans la *Fiancée du Roi* (Contes des frères Serapion), le cabaliste Dapfühl lime l'anneau de fiançailles que porte sa fille Annette afin de la délivrer du gnome qui s'y trouve enfermé :

« Papa, vous me limez le doigt, cria Annette. Et un sang noir et épais s'échappa de dessous l'anneau. » N'y a-t-il pas un ressouvenir de ce conte dans *Aurélia* lorsque Gérard s'accuse d'avoir provoqué la mort de Jenny en faisant couper un anneau trop large pour son doigt ?

Dans le conte intitulé *Pot d'or*, Hoffmann, mêlant le fantastique au symbole, raconte l'histoire d'Anselme qui épousa Serpentine, la fille du Salamandre. Enfermé dans sa prison de verre, Anselme aperçoit une forêt enchantée, pleine de couleurs merveilleuses et de formes évanescentes. Gérard peut-être s'en souviendra, lorsqu'il racontera le rêve où Aurélia apparaît dans un jardin de féerie, puis disparaît, confondue avec une rose trémière.

Et le conseil mélancolique qu'Hoffmann écrit à la fin du « Point d'orgue » : c'est un tort de faire sa femme ou sa maîtresse de la cantatrice qui a éveillé notre esprit ; « il vaut mieux, pour le poète, qu'elle disparaisse à jamais, qu'elle demeure un être idéal, qu'il chantera jusqu'à la mort », Gérard ne l'a-t-il pas suivi fidèlement ?

On relèverait d'autres emprunts directs à la littérature allemande (1) : à la fin du livre, notamment, dans la partie intitulée *Mémorables*, il y a des allusions aux légendes des Niebelungen et l'évocation d'une chevauchée nocturne qui rappelle la *Lenore* de Bürger que traduisit Gérard en décembre 1829 pour les lecteurs du *Mercure*.

En étudiant les auteurs allemands, Gérard se sentit poussé, comme beaucoup d'entre eux, vers l'occultisme. Il est difficile de distinguer a quelle époque il à commencé à s'intéresser au magnétisme, à l'ésotérisme, à l'occultisme. La lecture de Gœthe et d'Hoffmann le lança probablement dans toutes les directions, puis ce fut au hasard des circonstances, selon la chronique, le roman ou le drame en cours, qu'il approfondit, un peu, des connaissances qui demeurèrent d'ailleurs superficielles.

Le magnétisme. — Vers 1830, le magnétisme était redevenu fort à la mode. Après les vives controverses

(2) Mlle Julia Cartier dans sa thèse « L'influence de la littérature allemande sur Gérard de Nerval », a indiqué plusieurs sources : Schiller, Bürger, Körner, Uhland, Klopstok, Schubart. Il faudrait ajouter Wieland.

que les théories et les cures de Mesmer avaient soulevées à la fin du XVIIIe siècle, le silence, en France, s'était fait, presque complet, durant vingt-cinq ans, de 1789 à 1815. A partir de 1815 on avait vu reparaître les discussions sur le magnétisme. Une commission de l'Académie de Médecine avait été nommée, en 1826, pour examiner la réalité des cures opérées par le magnétisme. Des revues spéciales s'étaient fondées : les *Annales de magnétisme animal*, en 1816 ; l'*Hermès*, en 1826 ; le *Propagateur du magnétisme animal*, en 1827. Des savants comme Laplace, Cuvier, Arago, prenaient au sérieux la découverte. Si l'abbé de Faria, après avoir été longtemps en grande vogue avait disparu, discrédité, d'autres magnétiseurs faisaient des adeptes et groupaient des disciples. Le baron Potet de Sennevoy donnait à Paris des séances de magnétisme où il était élégant d'être vu. Le *Journal du comte Apponyi* (1) nous apprend que l'on parlait fréquemment de magnétisme à l'ambassade d'Autriche ; le comte Apponyi lui-même assiste à des expériences et ne cache pas qu'il incline fortement à croire au magnétisme. La littérature s'était emparée d'un sujet aussi romanesque : *Le Magnétiseur* de Frédéric Soulié, paru en 1834, eut un grand succès. Alexandre Dumas qui, ainsi que l'écrit Gérard, s'essayait parfois à magnétiser (2), raconta l'his-

(1) Cf. en particulier, t. II, p. 427 sq., t. III, p. 343.

(2) Gérard écrit d'Anvers à Stadler «. Le D(umas) est bien logé avec le Parf (ait) et sa fille. Il magnétise une boulangère hystérique et lui fait faire des contorsions surprenantes dont elle n'a plus le souvenir au réveil. Je la plains s'il ne la finit pas, mais on a lieu de croire qu'il la finit dans le particulier ». (*Correspondance de G. de Nerval*, Ed. MARSAN, p. 175).

toire de *L'abbé de Faria*. Balzac, partisan fervent du magnétisme, décrit une scène dramatique de vision à distance dans *Ursule Mirouet*. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Gérard ait suivi une mode aussi répandue parmi les gens de lettres. Comme tout le monde, il assiste à quelques expériences (1) et s'il demeure sceptique, comme ses grands confrères en littérature il médite d'écrire une œuvre sur le magnétisme. En 1840, alors qu'il est à Vienne, il écrit au compositeur Henri de Saint-George : « Je ne sais si vous vous serez occupé de notre sujet si négligé, si traîné du magnétiseur ; mais il faut bien qu'il ait la vie dure puisque nous y revenons toujours. » (2)

Cette pièce, dont l'idée était empruntée à Hoffmann, Gérard n'en rédigea jamais que le scénario, mais vers la même époque, il donne à *La Presse* une chronique historique : *Biographie singulière de Raoul Spifame*, seigneur des Granges (3), où il apparaît préoccupé de magnétisme et inclinant à interpréter en raison de cette découverte des faits historiques demeurés inexpliqués.

(1) En novembre 1840, étant à Liège, il écrit à son père : « On s'occupe beaucoup de magnétisme dans ce pays. J'ai assisté à une séance où une dame magnétisée donnait des consultations ; il paraît que les femmes ne veulent plus d'autres médecins ; elles y ont une foi imperturbable. D'ailleurs, je n'ai rien vu de surprenant » (*Ibid.*, p. 106-107).

(2) *Ibid.*, p. 85.

(3) *La biographie de Raoul Spifame* parut dans *la Presse* des 17-18 septembre 1839 sous la signature Aloysius. Elle fut réimprimée dans *les Illuminés* sous le titre : *Le Roi de Bicêtre. XVIe siècle. Raoul Spifame*, sans autres modifications que l'adjonction de sous-titres.

Gérard ne se contenta point de raconter l'histoire de ce Raoul Spifame, qui, interdit comme avocat au Parlement, se retire à Melun où il compose, en manière de vengeance, de faux édits d'Henri II ; il invente tout un roman dont aucune trace n'existe dans les documents qu'il a pu consulter (1). Il prête notamment à Raoul Spifame une forme de folie caractéristique — idées délirantes de grandeur avec altération de la personnalité — folie qui fut très probablement étrangère au véritable Raoul Spifame (2), et pour donner une apparence d'authenticité à son invention, il discute très sérieusement l'origine de cette folie. « On a toujours pensé depuis, écrit-il, en recueillant les détails de cette existence singulière, que l'infortuné était victime d'une de ces fascinations magnétiques dont la science se rend mieux compte aujourd'hui. Tout semblable d'apparence au roi, reflet de cet autre lui-même et confondu par cette similitude dont chacun fut émerveillé. Spifame, en plongeant son regard dans celui du prince, y puisa tout à coup la conscience d'une seconde personnalité ; c'est pourquoi, après s'être assi-

(1) Gérard cite avec beaucoup d'exactitude la source de sa chronique : *Mémoires de la Société des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXIII. On trouve en effet au t. XXIII (p. 270-277) des Mémoires de l'Académie des Inscriptions (année 1756), une étude sur le recueil des pseudo-édits de Henri II, intitulé *Dicæarchia Henrici regis progymnastici*, dû à Raoul Spifame.

(2) Chose curieuse ! Gérard esquisse ainsi le tableau de désordres mentaux qui vont l'atteindre dix-huit mois plus tard. Cette forme de folie est, si l'on peut dire, chère à Gérard. Il se plaît à la décrire. Avant de la peindre dans *Aurélia*, il l'attribuera aussi à Hakim, le fondateur de la religion druse (Voir *infra*).

milé par le regard il s'identifia au roi dans la pensée et se figura désormais être celui qui, le seizième jour de juin 1549, était entré dans la ville de Paris par la porte Saint-Denis, parée de très belles et de très riches tapisseries, avec un tel bruit et tonnerre d'artillerie, que toutes maisons en tremblèrent. »

L'histoire des sociétés secrètes. Les traditions maçonniques. — En même temps qu'il s'intéressait au magnétisme, Gérard, avec plus de curiosité encore, étudiait l'ésotérisme et l'histoire des sociétés secrètes. A l'en croire (1), il aurait été lui-même franc-maçon et le fait n'est pas impossible. A l'exemple de Gœthe, Gérard a

(1) Nous avons sur ce point deux témoignages formels émanant de lui-même, mais ils sont, l'un et l'autre, sujets à caution. Dans le *Voyage en Orient*, racontant ses amours imaginaires pour la blonde fille d'un cheik druse, il expose comment il a tenté — vainement — de triompher des scrupules religieux du père : il a essayé de lui persuader que les Druses sont les francs-maçons de l'Orient et qu'étant lui-même franc-maçon il est de la même religion que lui. « Tu sais, — écrit-il à l'ami qu'il informe de son aventure — que je suis moi-même *un des enfants de la veuve*, un *louveteau* (fils de maître), que j'ai été nourri dans l'horreur du meurtre d'Adoniram et dans l'admiration du Saint Temple dont les colonnes ont été des cèdres du mont Liban. Sérieusement la maçonnerie est bien dégénérée parmi nous. Tu vois pourtant qu'elle peut servir en voyage (t. II, p. 143) » et plus loin : « Tu vois maintenant ce qui a dû arriver. J'ai produit mes titres, ayant heureusement dans les papiers un de ces beaux diplômes pleins de signes cabalistiques familiers aux Orientaux (*Ibid.*, p. 144) ». Je ne crois

bien pu faire partie d'une loge, mais il a fort bien pu aussi se contenter d'étudier du dehors la franc-maçonnerie. En tout cas il est certain qu'il s'est documenté très soigneusement sur les rites des sociétés secrètes allemandes, rites qui, on le sait, ressemblent fort à ceux de la franc-maçonnerie. Ce serait donc, au plus tard vers 1838, au moment où il composa, en collaboration avec A. Dumas le drame de *Léo Burckart*, que Gérard ayant à reconstituer une scène d'initiation au château de Würtzbourg (1),

guère à l'existence d'un diplôme franc-maçonnique et cet étalage de termes spéciaux est bien suspect.

Quant à la seconde déclaration de Gérard, elle a lieu en octobre 1854, lorsque, interné à la maison du Dr Blanche contre son gré, il s'efforce par tous les moyens d'en sortir. Il écrit au docteur une lettre assez folle où il lui expose ses griefs. Il la termine en faisant allusion aux puissances qu'il peut mettre en jeu contre lui. « J'ai peut-être plus de protections à faire mouvoir que vous n'en rencontrerez contre moi. Je ne sais si vous avez *trois ans* ou *cinq ans*, mais j'en ai plus de sept et j'ai des métaux cachés dans Paris. Si vous avez pour vous même le G.·. O.·. je vous dirai que je m'appelle le *frère terrible*. Je serai même la *sœur terrible* au besoin. Appartenant en secret à *l'ordre* de *Nopses* qui est d'Allemagne, mon rang me permet de jouer cartes sur table. Dites-le à vos chefs, car je ne suppose pas qu'on ait confié les grands secrets à un simple qui devrait me trouver *très Respectable*. Mais je suis assuré que vous êtes plus que cela. Si vous avez le droit de prononcer le mot de (cela veut dire *Mac-Benac* et je l'écris à l'orientale), si vous dites Jachim, je dis Boaz ; si vous dites Boaz, je dis Jehova ou même Machenac. Mais je vois bien que nous ne faisons que rire (G. de Nerval, *Corrrespondance*, Marsan, p. 251).

(1) La scène IV de l'acte IV de *Léo Burckart* où le président interroge le récipiendaire, semble une reconstitution assez exacte. Cf. sur cette question : Le Forestier, *les Illuminés de Bavière et la Franc-*

aurait connu les formules d'initiation et les traditions communes aux sociétés secrètes allemandes, aux francs-maçons de rite bavarois, écossais ou français.

Parmi les légendes rituelles, une paraît avoir frappé l'imagination de Gérard : celle du meurtre d'Adoniram. On se rappelle sa donnée. L'architecte Adoniram (ou Hiram) aurait été envoyé à Salomon par le roi de Tyr pour édifier le temple de Jérusalem. Adoniram aurait organisé ses équipes d'ouvriers suivant une hiérarchie secrète, chaque catégorie d'ouvriers, apprentis, compagnons, maîtres, ayant un mot d'ordre spécial qui lui permettait de recevoir le salaire qui lui était dû. Trois compagnons voulurent arracher à Hiram le mot de passe des maîtres ; ils se postèrent dans le temple et assassinèrent Hiram qui refusait de leur livrer le maître mot. Le corps d'Hiram fut transporté par les assassins dans la campagne de Jérusalem et enfoui sous l'arbuste appelé cassia. Quelque temps après, des compagnons trouvèrent le corps d'Hiram et le premier qui le déterra s'écria : « Mac-Benac », puis tous les disciples d'Hiram jurèrent de châtier les meurtriers de leur maître et c'est la vengeance de ce meurtre que poursuivent les francs-maçons. Cette légende, qui expliquait ou autorisait bon nombre de rites maçonniques, a souvent inspiré Gérard. Si dans *Aurélia*, il n'y fait pas directement allusion, il la racontera avec mille fioritures dans le conte intitulé : *Histoire de la Reine du Matin et de Soliman*, prince des Génies (1). De son contact

Maçonnerie et la préface de *Les plus secrets mystères de la franc-maçonnerie dévoilés* (1774), libelle réédité par Le Forestier.

(1) *Voyage en Orient*, t. II, p. 232-252.

avec la franc-maçonnerie il rapporte, en outre, une tendance à croire dans la vertu des nombres, une tendresse particulière pour l'Orient et le mysticisme humanitaire répandu dans *Aurélia* comme dans le reste de son œuvre.

Les religions orientales. — On peut croire aussi que, s'étant adonné à des études d'ésotérisme, il a remonté le cours de l'histoire et recherché l'origine de ces cultes secrets dans les religions anciennes de l'Orient. Lui-même indique parfois que tel fut l'ordre de ses lectures, mais il est plus raisonnable d'admettre que l'orientalisme l'a surtout préoccupé, soit lorsqu'il préparait son voyage en Orient, soit lorsqu'il en rédigeait la relation, c'est-à-dire au cours de l'année 1842, et de 1844 à 1849.

Qu'a-t-il lu exactement ? Là encore, Gérard cite des livres qu'il n'a même pas feuilletés. Sans faire étalage d'érudition, il aime à citer des ouvrages savants dont il ne connaît guère que les titres. Il nomme d'un air entendu *Apulée*, le *Talmud*, le *Coran*, le livre d'*Henoch*, les historiens arabes : El Macin, Makrisi, Novaïri ; La Peyrère (qu'il appelle Lapeyriére) et son *Histoire des Préadamites*, l'abbé Terrasson, auteur de *Séthos*, les érudits modernes, Herbelot, Creuzer, Silvestre de Sacy, mais il semble bien qu'il n'a connu les auteurs arabes qu'à travers Silvestre de Sacy, que s'il a lu les *Religions de l'Antiquité* de Creuzer, il s'en est fort peu servi, qu'il n'a consulté la *Bibliothèque orientale* d'Herbelot que très

rarement, que du *Talmud* ou du *Coran* il ne connaît que quelques passages.

Quoi qu'il en soit, son érudition a sa source dans peu de livres : *Apulée*, le *livre d'Henoch*, *Séthos*, la *Religion des Druzes* de Silvestre de Sacy.

Gérard a lu très soigneusement *Apulée*, en particulier le livre XI des *Métamorphoses* où sont décrites, en termes à peine voilés, les cérémonies de l'initiation au culte d'Isis. Lorsqu'en 1845, il publie dans *La Phalange* Isis ou l'Iseum, souvenir de Pompéi, son commentaire historique est emprunté presqu'entièrement à *Apulée*. Il est vraisemblable pourtant que Gérard a lu *Sethos*, roman archéologique qui, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, eut un succès presque égal à celui du *Jeune Anacharsis* : il paraît s'être inspiré des détails romanesques que l'abbé Terrasson brodait sur l'histoire. Et le mythe d'Isis, les ressemblances qu'on peut noter entre le culte égyptien et le culte de la Vierge, l'identité de la Vierge et d'Isis, le symbole d'Isis dont le masque présente à l'initié les traits de la femme qu'il aime, deviennent vite un thème favori dont Gérard nous fait entendre les dernières notes dans *Aurélia*.

Gérard a lu encore le *Livre d'Henoch*, dont le manuscrit avait été découvert en 1769, en Abyssinie, par James Bruce, traduit en anglais par F. Laurence dès 1821, traduit et commenté, en 1833, par l'Allemand A. C. Hoffmann et étudié à diverses reprises par Silvestre de Sacy. A cette apocalypse prédiluvienne Gérard a fait plus d'un emprunt : la lutte des anges et des géants se rattachait aux traditions hébraïques sur les races préadamites, Eloïms, Afrites, Dives et Péris. Gérard n'a point manqué

de s'en inspirer dans le *Voyage en Orient* et dans *Aurélia* (1). Surtout il a été sensible à une vision d'Henoch, qui flattait son goût du fantastique. Conduit par un envoyé du Seigneur, Hénoch explore les régions inaccessibles de la terre et du ciel. Après s'être approché de la demeure flamboyante où réside le Très Haut, il lui est donné de contempler les montagnes qui sont le réservoir des astres et du tonnerre, la source des eaux et des vents. Puis, au fond d'un cratère, il aperçoit le gouffre où bouillonne la matière informe en ruisseaux et colonnes de feu. On reconnaît ici l'origine des rêves d'*Aurélia* (2) où Gérard, descendu au centre de la terre, voit ruisseler comme du métal en fusion des torrents multicolores composés d'âmes vivantes à l'état moléculaire, puis aperçoit des ouvriers modelant des êtres qui s'animent à mesure que le feu primitif se mêle à l'argile dont ils sont pétris (3).

Gérard, enfin, a certainement lu *La Religion des Druzes* que Silvestre de Sacy avait publié en 1838. Puisant à pleines mains dans les documents de l'érudit, il fait, grâce à lui, bonne figure d'orientaliste. C'est à Sacy qu'il doit l'histoire du Kalife Hakim ; il la contera, à sa

(1) Ire partie, ch. VII et VIII.

(2) *Aurélia*, Ire partie, ch. IV.

(3) Gérard utilisera avant *Aurélia*, cette vision d'Henoch. Dans le *Voyage en Orient*, lorsqu'il conte l'Histoire de la Reine du Matin, il nous montre Adoniram conduit par son ancêtre Tubal-Kain, descendant au centre de la terre, dans le palais d'Henoch où vivent les descendants de Kain ; il voit les ouvriers de Tubal-Kain fondant les métaux et façonnant des animaux monstrueux (t. II, p. 389 sqq).

manière (1), dans le *Voyage en Orient* ; c'est à lui, beaucoup plus qu'au cheik Eschérazy, qu'il doit sa connaissance de la religion et des traditions druses.

L'occultisme. — En s'entourant de documents qui lui permettaient d'illustrer son voyage en Egypte, en Syrie et à Constantinople, en attribuant à des conteurs du Caire ou de Péra les légendes qu'il recueillait dans les livres savants, Gérard était ramené de nouveau à l'occultisme qu'il avait jadis entrevu par Gœthe et Hoffmann. De l'orientalisme à l'occultisme les liens sont nombreux. Soliman, c'est-à-dire Salomon, dont il racontait les amours avec Balkis, la reine de Saba, passe selon le Coran et le Talmud pour le prince des génies et le fondateur de la kabbale. Les Dives, les Djinns, les Afrites, les Péris dont parle si souvent Gérard, d'après le *Coran* et Silvestre de Sacy, sont proches parents des Gnômes, Sylphes, Ondins et Salamandres dont les écrivains allemands lui avaient révélé la mystérieuse existence. Il paraît probable que, dès son retour d'Orient, Gérard reprit ses lectures d'occultisme. Mais là, plus qu'ailleurs, il ne faut pas croire trop vite ce qu'il nous dit. Elle serait longue la liste des livres qu'il aurait lus si nous prenions ses déclarations au sérieux. Presque tous les occultistes modernes y figurent : les Néoplatoniciens de Florence, Marcile Ficin, Pic de la Mirandole, Meursius, Nicola de

(3) Il ajoute notamment l'épisode de la folie (Hakim croyant voir son double), les fumeries de haschich, et le personnage de Yousouf.

Cusa, Giordano Bruno, Francesco Colonna ; les humanistes de la Renaissance : Jérôme Cardan, Roger Bacon, Paracelse ; au XVIIe et au XVIIIe siècles : Bekker, Villars, Argens, Brehier d'Ablaincourt, Cazotte, dom Pernetty, Delille de la Salle, d'Espremenil, Saint-Martin, Cagliostro, Swedenborg, et encore : Haller, Bonnet, Leibniz, Mesmer, Weishaupht, Jacob Bœhme ; plus près de lui Bergasse, Clootz, Quintus Aucler, Fabre d'Olivet, Dupont de Nemours, Lavater. Il cite au hasard et côte à côte philosophes, théologiens, médecins, historiens, conteurs, ceux pour qui l'occultisme est la science supérieure et ceux qui l'estiment une duperie, auteurs qui en dissertent gravement, auteurs qui s'en moquent, et ce désordre, cette confusion sont des indices sûrs (1) que Gérard jongle avec des noms.

(1) Il y en a d'autres. Il cite plusieurs fois le *Monde enchanté* de Bekker, notamment dans la préface qu'il met en tête du *Diable amoureux*. Il écrit « L'héroïne du *Diable amoureux* n'est autre qu'un de ces lutins bizarres que l'on peut voir décrits à l'article *Incube* ou *Succube* dans le *Monde enchanté* de Bekker » (*Le Diable amoureux*, Ed. GANIVET, 1845, p. XIX). Les termes qu'emploie Gérard laissent entendre que le livre de Bekker est une sorte de dictionnaire. Il n'en est rien et les controverses de Bekker sur divers points d'occultisme ne ressemblent nullement au *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Pernetty que Gérard confond peut-être avec le livre de Bekker.

De même, Gérard en 1851, écrit une chronique sur *Quintus Aucler* et son livre : *La Thréicie*. Il ajoute « Plusieurs philosophes à cette époque, suivirent Quintus Aucler dans sa rénovation des idées de l'école d'Alexandrie. C'est vers la même époque que Dupont de Nemours publia sa *Philosophie de l'Univers*, fondée sur les mêmes éléments d'adoration envers les intelligences planétaires ». (*Les Illuminés*,

Nous accorderons qu'il connaît le *Songe de Poliphile* par Francesco Colonna, le *Comte de Gabalis* par l'abbé de Villars, l'œuvre, d'ailleurs assez brève, de Cazotte, la *Thréïcie* d'Aucler, qu'il a puisé quelques renseignements dans les *Lettres cabalistiques* du marquis d'Argens, dans le *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Pernetty ; pour les autres, il reste incertain qu'il les ait même entr'ouverts. Or, si l'on excepte le *Comte de Gabalis*, ouvrage fort répandu au XVIIIe et au XIXe siècles, on remarque que les lectures de Gérard ont un but pratique. Gérard lit en vue de la chronique ou de l'article qu'il va écrire ; il recherche le document plutôt qu'il ne vise à une culture ; mystique, peut-être, mais journaliste, sûrement.

S'il se reporte au *Songe de Poliphile*, dont une traduction avait été donnée en 1804, ce n'est point par curiosité de dilettante, mais par habitude de chroniqueur. Dès son retour d'Orient, il commence à rédiger ses souvenirs de voyage. Le 11 août 1844, il donne à l'*Artiste* la relation de sa traversée de la Méditerranée à l'aller et de son escale à Cérigo.

L'article est intitulé : *Voyage à Cythère*. Il est vraisemblable que pour corser son article, Gérard a jugé bon de recueillir les traditions sur le culte de Vénus en cette île. Or, Francesco Colonna, dans son poème, avait déjà décrit

p. 353). Gérard déforme complètement le système de Dupont de Nemours qui n'est point un illuminé, mais un métaphysicien fort raisonnable. Son système dualiste (intelligence et matière co-relatifs et co-éternels), son moralisme, son optimisme, tout imprégnés de la philosophie du XVIIIe siècle, pèchent plutôt par excès de logique que par excès de mysticisme.

les cérémonies antiques ; comme le dit très simplement Gérard, il avait puisé aux bonnes sources grecques et latines ; lui aurait pu faire de même, mais il a préféré le citer. Du *Songe de Poliphile* Gérard n'a pas seulement retenu les détails archéologiques et l'histoire même de Francesco Colonna et de la princesse Lucretia Polia de Trévise, — qui brûlèrent, l'un pour l'autre, d'un amour platonique, séparés par les grilles d'un couvent, — il a retenu encore le mysticisme amoureux et la forme de *rêves* donnée au récit d'un amour malheureux. Comme dans *Aurélia*, mais avec le fantastique en moins, l'amant est emporté en songe vers celle qu'il aime. Il erre dans une forêt, puis, dans un temple antique, il rencontre une nymphe et croit reconnaître en elle Polia, et la note plaintive qu'on entendra dans *Sylvie* et dans *Aurélia* est déjà dans l'œuvre de Colonna. « Polia, ma chère Polia, me serais-tu rendue enfin, ou verrai-je encore se dissiper comme une ombre légère tes appas, mon bonheur et ma vie pour me retrouver seul avec mes regrets et mes amours ? » Le doute se fait, plus angoissant, dans l'âme du poète et l'idée, chère à Gérard, apparaît que poursuivre la même femme sous divers traits, ce n'est pas être inconstant, mais fidèle : « C'est Polia, disais-je, c'est elle que tu vois, mais si l'on a pu te tromper, si c'est une autre belle qui a pris pour te séduire ses traits et sa stature, tu cèdes à ton malheur, tu deviens inconstant et parjure. Pardonne, ô Polia, et vois qu'en te cherchant toujours, c'est encore toi que j'aime, alors même que je puis te sembler infidèle (1). » Francesco rencontre Polia au

(1) F. Colonna, *Le Songe de Poliphile*, traduction Legrand, 1804 2 vol., t. I, p. 152.

temple de Vénus, fait avec elle le pélerinage de Cythère, raconte aux nymphes l'histoire de leurs amours et il croit avoir retrouvé pour toujours celle qu'il aime, quand le songe s'arrête. « Ainsi, je vis ma Polia s'évanouir à l'instant où je croyais la serrer dans mes bras : un nuage léger, une odeur parfumée de l'encens d'Arabie fut tout ce que je vis, tout ce que je sentis en m'éveillant et je crus aussi entendre sa voix qui me disait en s'éloignant : « Adieu, mon ami, adieu, Poliphile, adieu... » Ainsi s'évanouira Aurélia, à jamais perdue.

Si Gérard lut l'abbé de Villars et Cazotte, ce fut aussi, semble-t-il, à l'occasion d'un travail de librairie. L'éditeur Ganivet préparait une réimpression du *Diable amoureux* qui devait paraître en vingt-cinq ou trente livraisons, à raison d'une ou deux par semaine. Le dessinateur Edouard de Beaumont avait exécuté deux cents illustrations, fort jolies, destinées à l'édition. Ganivet demanda une préface à Gérard. Celui-ci, fort consciencieusement, lut l'œuvre de Cazotte et fit quelques lectures complémentaires, notamment celle du *Comte de Gabalis*.

Le *Comte de Gabalis* renferme en quelques pages l'essentiel de l'occultisme qui fut à la mode au XVIIIe siècle, Gérard y renoua connaissance avec le monde invisible des esprits ; il redevint familier avec les sylphes et les salamandres ; il apprit aussi, d'après l'abbé de Villars, les noms d'auteurs qu'il convient de citer quand on fait l'histoire de l'occultisme. Cazotte lui enseigna le reste.

La préface de Gérard n'est qu'une somme des connaissances récemment acquises, mais pour l'histoire d'*Aurélia*,

(1) *Ibid.*, t. II, p. 169.

il faut retenir deux faits. Parmi les ouvrages de Cazotte, il existe un roman en prose intitulé *Ollivier*, dont un épisode fit une vive impression sur Gérard. Enguerrand, l'un des héros, reçoit les confidences d'une femme de Palestine qui lui dit avoir été attirée dans un palais enchanté et avoir été torturée par une roue armée de fer qui lui sciait le corps tout en lui laissant la vie.

« Je n'ouvris les yeux qu'au bout de quelque temps et je vis que ma tête était rangée sur les gradins, à côté et vis-à-vis de huit cents autres têtes des deux sexes, de tout âge et de tout coloris. Elles avaient conservé l'action des yeux et de la langue et surtout un mouvement dans les mâchoires qui les faisait bâiller presque continuellement (1). »

Gérard, dans la préface du *Diable amoureux*, note ce passage pour montrer que Cazotte a eu comme une vision prophétique de la Révolution ; il s'en souviendra, car dans la deuxième partie d'*Aurélia* il conte un de ses rêves : il se croit enfermé dans un kiosque oriental et des images bizarres lui apparaissent. « Je crus alors me trouver au milieu d'un vaste charnier où l'histoire universelle était écrite en traits de sang. Le corps d'une femme gigantesque était peint en face de moi ; seulement ses diverses parties étaient tranchées comme par le sabre ; d'autres femmes de race diverse et dont les corps dominaient de plus en plus, présentaient sur les autres murs un fouillis sanglant de membres et de têtes, depuis les impératrices et les reines jusqu'aux plus humbles paysannes. »

(1) Cazotte, *Ollivier*, p. 141.

Ce rêve, n'en doutons pas, a une origine littéraire : c'est l'épisode d'*Ollivier*, à peine modifié.

Le *Diable amoureux* lui-même n'est pas complètement étranger à *Aurélia*. Sans doute on ne saurait distinguer avec certitude ce qui, dans l'œuvre de Gérard, vient de Cazotte, de Gœthe ou d'un autre, pour la raison qu'il existe entre Gœthe et Cazotte des ressemblances qui proviennent d'influences directes et de sources communes. Là encore, le *Diable amoureux* paraît avoir ravivé des idées que Gœthe avait déposées : ainsi l'idée que le hasard n'est qu'un vain mot, que tout, dans l'univers est l'effet de combinaisons nécessaires qui peuvent s'exprimer par des nombres (1), sera reprise dans *Aurélia*, notamment à la fin du chapitre IV de la première partie.

Le thème principal d'*Aurélia* : que la vie et le rêve sont de même nature et que la vie n'est sans doute qu'un rêve, se trouve formulée dans le *Diable amoureux* (2). Enfin, la conclusion ou la moralité d'*Aurélia* : le pardon après l'expiation, la régénération qui suit le repentir est aussi la conclusion du *Diable amoureux*. Le savant théologien, le docteur Don Quebacuernos, rassure Alvare, revenu au château de sa mère, Dona Mencia : « Votre ennemi s'est retiré, lui dit-il, cela n'est pas équivoque. Il vous a séduit, c'est vrai, mais il n'a pu parvenir à vous corrompre ; vos intentions, vos remords vous ont pré-

(1) *Le Diable amoureux*, ch. VII.

(2) Alvare, après avoir écouté Biondetta, médite : « Tout ceci me paraissait un songe, me disais-je, mais la vie humaine est-elle autre chose ? Je rêve plus extraordinairement qu'un autre, voilà tout ». (*Ibid.*, ch. X).

servé à l'aide des secours extraordinaires que vous avez reçus ; ainsi son prétendu triomphe et votre défaite n'ont été pour vous et pour lui qu'une illusion dont le repentir achèvera de vous laver. » Ainsi, Gérard sera consolé et aura la certitude du pardon après avoir vécu dans le monde d'illusions et traversé la série d'épreuves qui sont contées dans *Aurélia.*

Il ne paraît pas qu'entre 1845 et 1850, Gérard ait poursuivi avec beaucoup de zèle ses lectures d'occultisme ; c'est, nous l'avons vu, l'orientalisme qui l'occupe pendant cette période. Vers 1850, il lit Rétif de la Bretonne sur lequel il publie une série de cinq articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le titre : *Les Confidences de Nicolas* (15 août-15 septembre 1850), mais le bon Rétif ne saurait être rangé parmi les hermétistes et s'il y a une influence de l'œuvre de Rétif sur *Sylvie* (1), il n'y en a d'autre sur *Aurélia* que celle qui vient par *Sylvie.*

Ses dernières lectures d'occultisme, Gérard les fait,

(1) Cette influence est frappante. Gérard, analysant les *Drames de la Vie*, rapporte l'histoire de la rencontre que fait Rétif, alors âgé de 70 ans, avec sa petite amie d'enfance, Jeannette Rousseau : « Il se promène, écrit Gérard, en rêvant amèrement aux jours perdus de son printemps. Il pense à Jeannette Rousseau, la seule des femmes qu'il a aimées, à laquelle il n'a jamais osé dire un mot. C'était là le bonheur, peut-être ! Epouser Jeannette, passer sa vie à Courgis, en brave laboureur, n'avoir point d'aventure et n'avoir point fait de romans, telle pouvait être ma vie, telle avait été celle de mon père. Mais qu'a pu devenir Jeannette Rousseau ? qui a-t-elle épousé ? Est-elle vivante encore ? » (*Les Illuminés*, p. 192). C'est le thème, le ton, les mots de *Sylvie*, que Gérard médite à ce moment d'écrire.

semble-t-il, pendant l'automne 1851, quand il écrit pour la *Revue de Paris* une étude sur *Quintus Aucler*, illuminé de l'époque révolutionnaire. Quintus Aucler a laissé un ouvrage : la *Thréïcie*, où il expose sa doctrine, sorte de néo-paganisme, inspiré de la philosophie alexandrine. La vertu des nombres y joue un grand rôle et Gérard s'attarde avec complaisance sur le mystère de certains chiffres, en particulier du chiffre 9 ; mais depuis longtemps, nous l'avons vu, il connaissait la mystique pythagoricienne.

Après 1852, on peut penser que Gérard, d'ailleurs malade, ne lit plus que très peu et qu'il vit sur le souvenir de ses lectures.

Souvenirs étranges, hétéroclites, où des bribes venues de tous côtés s'agglomèrent et s'amalgament de façon à former une trame presque unie. Plutôt curieux qu'érudit, Gérard a poussé des pointes en toutes directions. Entraîné d'abord vers la littérature allemande, qui l'initie au mysticisme, il s'intéresse ensuite au magnétisme ; puis, comme historien, peut-être comme adepte, il connaît le fonctionnement des sociétés secrètes ; voyageur consciencieux, il prépare son voyage en Orient, entouré de livres savants, puis au hasard du document rencontré ou de l'article à faire, il entre en conversation avec quelques illuminés — pas beaucoup — ne manquant point, à l'occasion, de déployer une érudition empruntée.

Gérard n'est donc pas le mystique fervent, le savant occultiste qu'on nous a présenté quelquefois. Si, dans *Aurélia*, il n'existe point de page, de phrase peut-être, où l'on ne puisse relever un souvenir littéraire, cela ne veut pas dire que les livres y jouent le rôle principal. La force qui suscite *Aurélia*, qui la crée, est une poussée intérieure,

une impulsion presque morbide. Qu'attirées par cette force, les réminiscences littéraires, comme des poussières soulevées par un tourbillon, se précipitent vers elle, cela n'est pas douteux, mais si l'on ne tient compte de l'impulsion qui la fait vivre, *Aurélia* n'apparaît plus que comme une mosaïque laborieuse. Moins encore qu'ailleurs, on ne peut ici séparer le psychologique de l'historique. *Aurélia* a passé par des états successifs : de l'un à l'autre qu'y a-t-il, en quoi consiste le progrès ? quelle évolution, quel drame marque chaque étape ? voilà ce qui doit être examiné maintenant.

CHAPITRE III

Les états successifs d' « Aurélia ».

Un roman à faire. — *Le roman tragique.* — Du *Roman tragique* à *Octavie.* — La crise de 1850. — *Octavie.* — Le sonnet *Artémis.* — *Pandora.* — Conclusions.

S'il n'était pas artificiel de diviser les écrivains en deux classes : ceux qui utilisent au maximum leurs œuvres et ceux qui les gardent en leurs tiroirs, on rangerait Gérard de Nerval parmi les premiers.

A la fois par nécessité et par goût, Gérard n'écrit guère qu'en vue de la publication, et de la publication immédiate. Il s'est défendu — mollement — d'être paresseux, et, certes, on est plutôt surpris de la richesse que de la pauvreté de son œuvre, mais il est sûr aussi qu'il ne travaillait que par périodes, et qu'il était souvent à court de copie. Aussi s'entendait-il à tirer plusieurs moutures d'un même sac. Il ne laissait rien perdre, même les « *rognures* », comme il le disait lui-même. Sauf ses feuilletons dramatiques qui l'ennuyaient et dont il faisait peu de cas, il n'a rien publié dans un journal ou dans une revue qu'il n'ait réuni en volume (1).

(1) Dans le brillant article qu'Arvède Barine a jadis consacré à Gérard on lit ceci : « Gérard de Nerval avait une certaine peine à

Mais avant qu'éclate la crise morbide de février 1841, Gérard a observé un silence presque absolu sur sa vie sentimentale (1). Il n'apparaît même pas que cette vie

perdre les articles des journaux écrits dans une salle de rédaction sous l'œil du directeur et du metteur en pages. On croit cependant qu'il a réussi à en faire disparaître un nombre considérable moyennant des ruses qui rappellent les parents du Petit Poucet menant perdre leurs enfants dans les bois. Il les mettait dans des feuilles inconnues sous des signatures quelconques et se frottait les mains à l'idée que personne n'irait jamais les y déterrer. Ce qui est arrivé, en effet. L'ogre les a mangés, autrement dit l'oubli. Devant ce jeu de cache-cache perpétuel, on se demande pourquoi cet homme écrivait ». (Arvède Barine, *Névrosés*, p. 318).

Il conviendrait de dire exactement le contraire. Gérard, avec une insouciance qui étonne un peu, ne se gêne nullement pour reproduire deux et trois fois le même article. Par exemple les impressions du voyage à Francfort sont publiées *trois fois* avant d'être recueillies dans *Lorely* : en 1838, dans *Le Messager*, sous le titre : *Du Rhin au Mein* ; en juillet 1840, dans *la Presse* sous le titre : *Allemagne du Nord, Paris à Francfort*; en mai et juillet 1846 dans l'*Artiste*, sous le titre : *Sensations d'un voyageur enthousiaste*. L'itinéraire de *Paris à Vienne* est utilisé deux fois : en 1840 dans *la Presse*, et en mars 1846, dans l'*Artiste*, avant d'être rattaché aux *Amours de Vienne*, et de paraître en tête du *Voyage en Orient*, en 1851.

(1) Je dis *presque* absolu, car dans les *Deux Rendez-vous*, intermède dramatique publié en feuilleton dans la *Presse* du 15-16-17 août 1839, il y a certainement des allusions à Jenny Colon et l'on doit noter que, dès cette époque, Gérard associe des images d'Italie au souvenir de cet amour. La scène se passe à Naples sur le quai Santa-Lucia. Fabio, gentilhomme et poète, espère que *Mercédès*, prima dona à San Carlo, agrèera ses hommages et acceptera de venir à un rendez-vous. De fait, une dame, le visage voilé par une mantille, passe auprès de lui

sentimentale ait été aussi malheureuse qu'on le dira plus tard.

En janvier 1841, nous l'avons vu, il est en excellents

et lui donne rendez-vous pour quatre heures, près de la Villa Reale, Tout à sa joie, Fabio reçoit, sans les avoir provoquées, les confidences d'un libertin, le seigneur Marcelli, qui se vante d'avoir obtenu un rendez-vous de Mercédès pour quatre heures, devant les bains de Neptune. Fabio refuse d'abord de croire à la nouvelle, mais, à l'heure et à l'endroit indiqués, il aperçoit Marcelli et Mercédès ensemble. Il s'indigne, il reproche à Mercédès sa trahison, et c'est Gérard peut-être qui fait entendre à Jenny ce qu'il n'a jamais osé lui dire :

Fabio : « Rassurez-vous, Madame. J'ai honte d'avoir fait cet éclat, d'avoir cédé à un premier mouvement de surprise. Vous m'accusez, d'imposture et votre belle bouche ne peut mentir ! Vous l'avez dit, je suis fou, j'ai rêvé. Ici même, il y a une heure, quelque chose comme votre fantôme passait, m'adressant quelques douces paroles et promettant de revenir. Il y avait de la magie sans doute, et cependant tous les détails restent présents à ma pensée. J'étais là, je venais de voir le soleil se coucher derrière le Pausilippe, en jetant sur Ischia le bord de son manteau rougeâtre, la mer noircissait dans le golfe et les voiles blanches se hâtaient vers la terre comme des colombes attardées ». — Le valet qui avait servi d'intermédiaire survient et explique alors qu'ayant déjà promis un rendez-vous de Mercédès à Marcelli, il a déguisé une bouquetière qui ressemblait à Mercédès et l'a envoyée à Fabio. Marcelli plaisante son rival, et Fabio, triste, s'en va errer près de la Villa Reale et rencontre la bouquetière qu'il croit avoir servi à le duper. Il lui fait des reproches et la petite s'excuse. Alors Fabio : « Tu me rappelles sans doute quelques-uns de ses traits et ton cœur vaut mieux que le sien peut-être ; mais qui peut remplacer dans l'âme d'un amant la belle image qu'il s'est plu à parer tous les jours d'un nouveau prestige ? Celle-là n'existe plus en réalité sur la terre, elle est gravée seulement au fond du cœur fidèle et nul portrait ne

termes avec Jenny et avec Marie Pleyel. Quant à faire de la mort de Jenny l'événement qui a déclenché sa folie, c'est une erreur depuis longtemps dissipée. Jenny meurt à Paris le 5 juin 1842, c'est-à-dire six mois après que Gérard est sorti de la maison de santé du docteur Blanche.

La disparition de Jenny fut-elle pour Gérard un chagrin ou un deuil ? En fut-il affligé ou désespéré ? Il est bien impossible de le savoir et la seule affirmation qu'on puisse apporter, c'est qu'il n'a rien laissé voir de ses sentiments dans ses écrits. Et pourtant n'avait-il pas une occasion admirable d'exprimer la nostalgie du passé, le regret de l'adolescence et de l'amie perdues qu'il traduira si dolemment plus tard, lorsque, un mois après la mort de Jenny, il publie la première version des *Chansons et Légendes du Valois.*

Faute de confronter le texte primitif (1) avec l'édition que Gérard en donnera en 1854 dans les *Filles du Feu*,

pourra jamais rendre son impérissable beauté. Mais la bouquetière se met à chanter et Fabio reconnaît Mercédès. Marcelli la rejoint et Mercédès soupe avec eux deux, hésitant entre l'un et l'autre, craignant que Fabio n'aime en elle que l'actrice et que Marcelli s'aime avant tout le monde...

Cette fausse substitution, cette erreur qui n'est pas une erreur, la femme aimée, infidèle par jeu, et redoutant l'amour sincère, les plaintes tendres de Fabio, son culte pour l'image idéale qu'il s'est formée, tout cela n'est-il pas une esquisse discrète que fait Gérard de sa propre aventure ? Mercédès n'est-elle pas l'habile Jenny ? Mais, notons-le, le dénouement ici est à peu près heureux, et Mercédès-Jenny éprouve ses soupirants, plutôt qu'elle ne les berne. Elle n'est qu'habile, à peine coquette, et point cruelle.

(1) Les vieilles ballades françaises. *La Sylphide*, 9 juillet 1842.

on fait volontiers remonter l'amour triste de Gérard pour le Valois à l'année 1842. Or, l'examen de l'article publié à cette date dans *La Sylphide* incline, au contraire, à penser qu'en 1842, ni le mal du pays, ni l'attendrissement sur les souvenirs de la jeunesse n'ont encore paru dans l'âme du poète.

D'abord le titre n'est nullement *Chansons et légendes du Valois*, mais *Les Vieilles ballades françaises*, et Gérard ne donne point les chansons qu'il rapporte pour des réminiscences de son enfance. Les allusions au Valois qui reviennent sans cesse en 1854 n'apparaissent qu'une seule fois ; encore est-il que le Valois y est désigné sous le nom de Beauvoisis.

Bien entendu, ni la chanson de Biron, ni le conte de la *Reine des poissons* qui appartiennent en propre au Valois, ne font partie du texte de 1842. Enfin, le début qui semble le prélude de *Sylvie*, l'évocation de la maison de l'oncle et des chants qui l'emplissaient n'existent point. A la place de ces phrases langoureuses : « Chaque fois que ma pensée me reporte aux souvenirs de cette province du Valois, je me rappelle avec ravissement les chants et les récits qui ont bercé mon enfance. La maison de mon oncle était toute pleine de voix mélodieuses et celles des servantes qui nous avaient suivies à Paris chantaient tout le jour les ballades joyeuses de leur jeunesse dont malheureusement je ne puis citer les airs. J'en ai donné ailleurs quelques fragments. Aujourd'hui je ne puis arriver à les compléter, car tout cela est profondément oublié ; le secret en est demeuré dans la tombe des aïeules. » nous trouvons ces phrases initiales, sèches comme l'introduction d'une dissertation historique :

« Avant d'écrire, chaque peuple a chanté ; toute poésie s'inspire à ces sources naïves et l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre citent chacune avec orgueil leur romancero national. »

Mais si la mort de Jenny ne provoque point un épanchement de tristesse dans l'imagination de Gérard, elle confère un droit à l'écrivain : celui d'*utiliser* les lettres qu'il adressait jadis à la morte. Le mot « utiliser » peut sembler dur à l'égard du délicat Gérard qui fut toute sa vie la discrétion et le scrupule mêmes. Qu'on veuille bien ne pas prêter à ce mot un sens péjoratif ; qu'on y voie seulement le terme technique qualifiant l'acte par lequel un auteur emploie à des fins littéraires des écrits qui, originairement, avaient un but différent.

Si l'on voulait à tout prix excuser ou expliquer un geste qui n'a besoin ni d'explication ni d'excuse, on dirait qu'au sortir de la crise de 1841 Gérard souffre d'une sorte de stérilité. Son imagination est pauvre, le travail lui est vraisemblablement difficile, puisqu'au cours de toute l'année 1842 il ne publiera que trois articles. Rien d'étonnant à ce qu'il compose une nouvelle dont il a à la fois le schéma et les matériaux. Cette nouvelle est le *Roman à faire* paru dans *La Sylphide* du 24 décembre 1842.

Cette publication se conciliait, d'ailleurs, avec une parfaite discrétion puisque Gérard ne signe pas son écrit (1).

Un roman à faire ne contenait point une esquisse de

(1) L'initiale *M* qu'on trouve à la table des matières de *la Sylphide*, accompagnant le titre, n'est même pas une initiale. C'est la lettre commune à tous les articles anonymes de *la Sylphide*.

roman, pas même une ébauche de nouvelle. Gérard se contentait d'encadrer six des lettres à Jenny par une affabulation romanesque. Il racontait que ces lettres avaient été écrites, vers 1803, par le chevalier Dubourget (1), officier de marine dans les armées italiennes à une comtesse italienne, la comtesse Pall***. Ce chevalier Dubourget, savant en même temps que militaire, aurait publié, en 1803, « un traité de sciences physiques sous la forme légère des entretiens de Fontenelle » et l'aurait dédié à la belle comtesse. Puis la comtesse Pall*** serait morte, les lettres auraient été retournées, on ne sait comment, au chevalier Dubourget et le chevalier lui-même aurait péri, en 1808, pendant la traversée de Saint-

(1) Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'histoire du chevalier Dubourget n'est pas inventée de toutes pièces. A. P. Justin Duburgua a véritablement existé. Il était originaire d'Aiguillon près d'Agen, où il naquit en 1777 et comme la famille des Labrunie (ascendance paternelle de Gérard) est agenoise, il se peut qu'il y eut entre les deux familles des liens de parenté. Une généalogie dressée par Gérard, où le nom des Duburgua figure à côté de celui des Labrunie, nous incline en faveur de cette hypothèse. Mais Duburgua n'était ni chevalier ni officier de marine. Appelé par la conscription en Italie, il servit dans le corps de Santé militaire, comme pharmacien, et son ouvrage « à la Fontenelle » : le *Newtonianisme de l'Amitié* ou *Lettres philosophiques sur la Lumière et la Couleur*, publié l'an XI (1803) à Paris, est dédié à ses chefs hiérarchiques, les médecins et les chirurgiens de l'armée d'Italie. Il est vrai que Duburgua ajoute qu'il a écrit son ouvrage à la demande de la comtesse Roxane Somaglia. C'est évidemment à ce livre et à son auteur que Gérard fait allusion. Ajoutons que Justin Duburgua mourut à Saint-Domingue, en 1803, comme pharmacien-chef.

Domingue. Dans une malle on aurait retrouvé les lettres et l'éditeur anonyme de cette correspondance serait un parent éloigné du chevalier.

Ces lettres sont au nombre de six et le roman qui s'y devine n'a rien que d'assez banal. Elles résument assez bien le commencement de l'intrigue entre Gérard et Jenny Colon. Elles nous montrent un amoureux d'abord timide, qui argue de sa longue constance pour réclamer mieux qu'une aimable indifférence, puis un amoureux très humble qui s'excuse d'avoir risqué de compromettre, par sa fougue mal contenue, celle qu'il aime, puis un amoureux docile et fervent acceptant les conditions qu'on a imposées à son amour, ensuite un amoureux indulgent qui cherche des excuses à la froideur qui lui fut montrée, enfin un amoureux sévère, reconnaissant envers celle qu'il aime et mécontent envers lui-même.

Gérard ne va pas plus loin dans ses confidences. Il interrompt sa publication et se retranche derrière la fiction qu'il a imaginée. « Rien n'indiquait un dénouement très positif à une intrigue assez ordinaire. »

Pourtant, parmi les six lettres qu'il publiait, il y en avait une, la troisième, qui, pour Gérard, avait une valeur particulière. C'était celle où il faisait le récit d'une aventure qui lui était arrivée à Naples en 1834. Cette lettre, il l'avait réellement écrite pour Jenny, en 1837, et il la livrait aux lecteurs de *La Sylphide* en la modifiant un peu. Deux brouillons de la lettre originale existent dans la Collection *Spœlberch de Lovenjoul* et l'on peut comparer cet original avec la première version qu'en donne Gérard dans *Un Roman à faire.*

Donc un jour d'automne 1837, Gérard, mélancolique

et amoureux, écrit à son « étoile » la lettre suivante (1) :

« Me voilà encore à vous écrire, puisque je ne puis faire autre chose que de penser à vous et de m'occuper de vous, de vous si occupée [de tant d'autres] (2), si distraite, si affairée, non pas indifférente peut-être (j'ai lieu de le croire aujourd'hui), mais bien cruellement raisonnable et raisonnant si bien ! O femme, femme, l'artiste sera donc toujours en vous plus forte que l'amante, mais je vous aime aussi comme artiste ; il y a dans votre talent même une partie de la magie qui m'a séduit. Marchez donc d'un pas ferme vers cette gloire que j'oublie et s'il faut une voix pour vous crier : courage ; s'il faut un pas pour vous soutenir ; s'il faut un corps où votre pied s'appuie pour vous monter plus haut, vous savez que tout mon bonheur est de vivre et de mourir pour vous !

« *Mourir, grand Dieu ! Mais où donc cette image s'est-elle déjà offerte à moi ? Ah ! je vous l'ai déjà dit.* C'était à Naples, il y a trois ans. J'avais fait rencontre à la Villa Reale d'une Vénitienne qui vous ressemblait, une très bonne femme dont l'état était de faire des broderies d'or pour les églises. Nous étions allés voir *Buondelmonte* à San Carlo et puis nous avions soupé très gaîment au Café d'Europe. Tous ces détails me reviennent parce que tout en me frappant beaucoup à cause du grand rapport de figure qu'avait cette femme avec vous, j'eus toutes les peines du monde à la décider à me laisser l'accompagner,

(1) *Collection Spoelberch de Lovenoul.* La lettre, dans sa rédaction originale, est inédite. En italique, les phrases et les mots qui seront reproduits dans la troisième lettre du *Roman à faire.*

(2) Entre crochets, les mots raturés par Gérard.

parce que, me disait-elle, elle avait un amant dans les officiers suisses du roi. Ils sont rentrés depuis neuf heures, me disait-elle, mais demain ils peuvent sortir de la caserne au point du jour et le mien viendra chez moi tout à son lever assurément, il faudra donc vous éveiller bien avant le soleil, le pourrez-vous ? D'abord, lui dis-je, il y a un moyen fort [simple] naturel, c'est de ne pas dormir du tout. Cette pensée la décida à me garder, mais voilà qu'à une certaine heure, nous nous endormîmes malgré nous. Vous allez croire que l'aventure se complique après cela. Pas du tout ; elle est de la dernière simplicité. Les aventures sont ce qu'on les fait et celle-là m'était trop indifférent pour que je cherchasse à la pousser au drame, surtout avec un suisse (*six mots de lecture difficile*). Je m'éveillai en sursaut au bruit des premières cloches. En un clin d'œil, je me trouvai habillé, conduit dehors et me voilà sur le pavé de la rue, encore assez endormi pour ne pas trop comprendre ce qui venait de m'arriver. Je pris par les petites rues derrière Chiasa et je me mis à gravir le Pausilippe au-dessus de la grotte.

Arrivé tout en haut, je me promenais en regardant la mer déjà bleue, la ville où l'on n'entendait encore que les bruits du matin et les îles de la baie, où le soleil commençait à dorer le haut des villes. Je n'étais pas attristé le moins du monde, je marchais à grands pas, je me roulais dans l'herbe humide, mais dans mon cœur il y avait l'idée de la mort.

O Dieux ! je ne sais quelle profonde tristesse habitait mon âme, mais ce n'était autre chose que la pensée cruelle que JE NE SERAIS JAMAIS AIMÉ. *J'avais vu comme le fantôme du bonheur, j'avais usé de tous des dons de Dieu,*

j'étais sous le plus beau ciel du monde, en présence de la nature la plus parfaite, du spectacle le plus immense qu'il soit donné aux hommes de voir, mais à quatre cents lieues de la seule femme qui existât pour moi et qui ignorait ALORS *jusqu'à mon existence.*

N'être pas aimé et n'avoir pas l'espoir de l'être jamais. Cette femme étrangère qui m'avait présenté votre vaine image et qui servait pour moi au caprice d'un soir, mais qui avait ses amours à elle, ses intérêts, cette femme m'avait offert tout le plaisir qui peut exister en dehors des émotions de l'amour. Mais l'amour manquant, tout cela n'était rien.

« *C'est alors que je fus tenté d'aller demander compte à Dieu de ma singulière existence. Il n'y avait qu'un pas à faire : à l'endroit où j'étais, la montagne était coupée comme une falaise, la mer grondait au bas, bleue et pure ; ce n'était plus qu'un moment à souffrir. Oh ! l'étourdissement de cette pensée fut terrible. Deux fois je me suis élancé et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre que j'embrassai. Non, mon Dieu ! vous ne m'avez pas créé pour une éternelle souffrance. Je ne veux pas vous outrager par ma mort, mais donnez-moi surtout la résolution qui fait que les uns arrivent au trône, les autres à la gloire, les autres à l'amour !* »

Examinons avec attention cette lettre. C'est bien celle qui sera insérée dans *Un Roman à faire*, mais avec de notables différences.

D'abord le début n'est pas le même. Dans *Un Roman à faire* la lettre commence par ces mots : « Je suis dans une inquiétude extrême. » L'auteur exprime ses craintes : il n'a pu voir son amie qu'entourée de visiteurs ; par ré-

serve, il a manifesté une sorte de froideur dont peut-être elle a été froissée. Il sait d'ailleurs qu'il y a des liens qu'une femme ne peut briser. Qu'elle lui expose franchement sa situation afin qu'ils avisent d'un commun accord, mais qu'elle soit sincère, « car, je vous l'ai dit, ma vie ne tient à rien qu'à votre volonté, et vous savez bien que ma plus grande envie ne peut être que de mourir pour vous ». Et Gérard continue : *Mourir, grand Dieu* ! Dans la lettre à Jenny de 1837, c'est bien les mêmes mots : « mourir pour vous » qui précèdent l'exclamation : *Mourir, grand Dieu* ! mais ils achèvent une tirade où Gérard se déclare prêt à tout sacrifier et à sa sacrifier lui-même pour accroître la gloire de celle qu'il aime.

Le récit de la nuit napolitaine est plus simple et plus léger de ton, en 1837, que dans la lettre du *Roman à faire*. En 1837, il ne s'agit que d'une aventure galante assez ordinaire. L'ouvrière est une bonne fille. Gérard n'a de mélancolie que le lendemain et s'il quitte brusquement la maison de sa belle, ce n'est point par sentimentalité, mais parce que l'officier des gardes suisses peut surgir d'un instant à l'autre. Dans le *Roman à faire*, ces raisons pratiques sont à peine indiquées.

En outre, la physionomie de l'ouvrière napolitaine a été profondément modifiée. Pour la première fois, nous voyons apparaître, mêlé à des souvenirs de faits réels, un mysticisme qui les déformera de plus en plus. Gérard invente un décor étrange à son aventure :

« La chambre où j'étais entré avait quelque chose de mystique par le hasard ou par le choix singulier des objets qu'elle renfermait. Une madone noire, couverte d'oripeaux, et dont mon hôtesse était chargée de rajeunir

l'antique parure, figurait sur une commode, près d'un lit aux rideaux de serge verte ; une figure de sainte Rosalie, couronnée de roses violettes, semblait plus loin protéger le berceau d'un enfant endormi ; les murs, blanchis à la chaux, étaient décorés de vieux tableaux des quatre éléments, représentant des divinités mythologiques. Ajoutez à cela un beau désordre d'étoffes brillantes, de fleurs artificielles, de vases étrusques, des miroirs entourés de clinquant qui reflétaient vivement la lueur de l'unique lampe de cuivre, et sur une table un *Traité de la divination et des songes* qui me fit penser que ma compagne était un peu sorcière, ou bohémienne pour le moins. »

Et pour accroître encore le mystère, Gérard imagine un épisode : l'ouvrière se met à parler avec sa mère une langue inconnue, « syllabes sonores, gutturales, gazouillements pleins de charme, une langue primitive peut-être : de l'hébreu, du syriaque, sans doute (1) » ; puis elle se pare d'habits de fête, de colliers, de couronnes et vient s'asseoir silencieusement à la table de Gérard. Gérard, un peu grisé par les vins du Vésuve, croit subir un enchantement : « Cette femme, aux manières étranges, royalement parée, fière et capricieuse, m'apparaissait comme une de ces magiciennes de Thessalie à qui l'on donnait son âme

(1) Ceci est probablement un souvenir de Vienne. En effet dans *les Amours de Vienne*, récit romanesque publié dans *la Revue de Paris* du 1er mars 1841, Gérard nous dit qu'une de ses amies de rencontre, la Whabby, s'entretenait avec un de ses amants en un langage étrange et doux que Gérard ne reconnut pas d'abord, qui était le parler de Bohême. Peut-être Gérard a-t-il transféré cette particularité de la Viennoise à la Napolitaine.

pour un rêve. » Nous sommes loin du texte de 1837 ! Enfin, si le récit de l'impulsion au suicide est à peu près semblable dans l'un et l'autre, il y a une variante significative. Dans la lettre d'*Un Roman à faire*, Gérard écrit : « O Dieu, je ne sais quelle profonde tristesse habitait mon âme, mais ce n'était autre chose que la pensée cruelle que je n'étais pas aimé. »

Or, en 1837, écrire cela à Jenny eût été chose délicate. Gérard, en effet, peut bien alléguer que, dès 1834, il était amoureux de l'actrice, mais il ne saurait lui dire qu'il souffrait à la pensée qu'il *n'était pas aimé*, pour la bonne raison qu'il ne s'était pas encore déclaré. Il avait donc écrit ceci, qui, du moins, est vraisemblable : « mais ce n'était autre chose que la pensée que je ne *serais jamais* aimé (1). »

Ainsi entre la mort de Jenny et la publication d'*Un Roman à faire*, Gérard semble avoir eu pour la première fois l'idée que son histoire pourrait devenir matière d'un roman littéraire et que ce roman, où seraient insérés les billets à Jenny, aurait le caractère d'un roman par lettres. Nous allons voir que son imagination a travaillé dans ce sens puisque le deuxième état d'*Aurélia* et la seconde version mythique de sa liaison avec Jenny est le *Roman tragique*, nouvelle publiée dans l'*Artiste* du 10 mars 1844.

(1) Remarquons qu'une hypothèse de M. A. Marie se trouve infirmée de ce fait. M. A. Marie suppose, en effet, que l'impulsion au suicide date de l'hiver 1839-1840, alors que Gérard séjournait à Vienne. Gérard aurait transposé le fait et l'aurait reporté à 1834. La lettre à Jenny prouve que Gérard avait déjà eu, au moins en imagination, ce mouvement de désespoir dès 1837.

Le Roman tragique. — Il s'écoule un an et quatre mois entre les deux versions, mais il faut tenir compte de ceci : que Gérard a passé l'année 1843 en Orient et qu'il s'est employé à recueillir les notes avec lesquelles il écrira plus tard le *Voyage en Orient.*

Le souvenir de Jenny, si l'on en juge d'après son récit, ne l'a guère tourmenté cette année-là. Pourtant la morte n'a point disparu de sa pensée. Souvent il rêve à elle. La tonalité de ses rêveries n'est pas encore franchement douloureuse, mais elle se teinte de mélancolie et de mysticisme. Un fragment du carnet de Gérard, écrit lorsque celui-ci fait route vers l'Orient, est significatif à cet égard :

« Les rêves et la folie, — l'étoile rouge de l'Orion, — l'Europe s'élève, — le rêve se réalise, — les mers, — souvenirs du brouillard à travers, — climat où ma tête repose, — Amours laissées dans un tombeau, — Elle, je l'avais fuie, je l'avais perdue, je l'avais faite grande, — Italie, — Allemagne, — Flandre, — Vaisseau d'Orient, — Amour de Circé, — Rosalie.

Nuit de Vienne, — Peregrinus, — A Vienne ne l'ai-je pas revue dans une fille de l'archid...

Déplacements, — La femme courant les spectacles, — Bruxelles, — Le portrait, — les lettres.

Idées sur les nombres, — Somnambulisme.

Poursuivre les mêmes traits dans des femmes diverses, — Amoureux d'un type éternel.

La fatalité (1). »

(1) Manuscrit appartenant à M. A. Marie ; *livre cité*, p. 190.

Il n'y a rien de très énigmatique dans ces notations : ce sont les mots-repères dont se sert un écrivain pour fixer sa pensée ; il faut voir dans cette page non le signe d'une rêverie encore délirante, mais le plan d'une œuvre littéraire et cette œuvre annonce déjà *Aurélia*. Gérard mêle, comme il le fera plus tard, ses souvenirs personnels et les réminiscences de ses lectures. Tourmenté par l'idée qui naguère lui semblait seulement curieuse, il médite sur l'insensible frontière qui sépare les rêves de la folie. L'étoile d'Orion, l'étoile rouge, astre sacré de la religion égyptienne, image d'Osiris, séjour des Morts, revêt à ses yeux une valeur symbolique : en elle l'inconnu des religions orientales, le mystère de l'au-delà. La vertu des nombres, chère aux occultistes, les phénomènes du somnambulisme qu'on rapproche à cette date du magnétisme, sont associés comme deux aspects d'une même énigme : l'existence et la réalité du monde invisible. Puis apparaît l'idée qui reviendra dans son œuvre comme un leit-motiv : l'amour à la fois un et multiple, un dans son objet, multiple dans les formes qu'il poursuit, le désir éternel de l'homme de s'évader hors de lui-même pour communier avec les démons et les dieux (1), la transmigration des âmes à travers plusieurs corps. Finalement retombent lourdement sur ces rêves inquiets le sentiment d'une fatalité écrasante.

Mêlées à ces pensées si intimement qu'on ne peut les en séparer, des images précises : Jenny qu'il doit fuir jus-

(1) De là l'évocation de *Peregrinus*, le héros du *Peregrinus-Proteus* de Wieland (1791). Wieland a transformé en mystique le Peregrinus hâbleur et cynique de Lucien.

qu'en Italie, jusqu'en Allemagne, la première fois, parce qu'il l'aime, la deuxième, parce qu'elle ne l'aime plus ; ses voyages à travers l'Europe, le souvenir poignant d'une infidélité qu'il fit à Jenny, séduit par une magicienne, une Circé napolitaine, et lié à ce souvenir l'image de la sainte sicilienne, sainte Rosalie, couronnée de roses de Sienne. Vienne, ville douce à son cœur, visage entrevu d'une archiduchesse qui lui rappelle et Jenny et les amies de son enfance (1). Bruxelles, où il revit une dernière fois Jenny et les reliques qui, seules, demeurent : un portrait, des lettres. Et, pour la première fois, Gérard écrit une phrase aussi attendrie que celle-ci : « Amours laissées dans un tombeau. » Gérard reprendra cette expression lorsqu'il décrira sa visite à l'île de Cythère dans l'*Artiste* du 11 avril 1844. Le ton est véritablement plaintif.

« Et moi qui suis descendu dans cette île sacrée que Francesco a décrite sans l'avoir vue, ne suis-je pas toujours, hélas ! le fils d'un siècle déshérité d'illusions qui a besoin de toucher pour croire et de rêver le passé sur ses débris. Il ne m'a pas suffi de mettre au tombeau mes amours de chair et de cendre pour bien m'assurer que c'est nous, vivants, qui marchons dans un monde de fantômes. »

L'allusion est discrète, mais précise ; l'oubli ne se fait pas. La mélancolie gagne et commence à percer dans les œuvres de Gérard. Le souvenir de Jenny est directement évoqué. Pourtant Gérard ne songe pas encore à raconter

(1) Plus explicitement, il écrira dans *Pandora* (1853) : « Pardonne-moi d'avoir surpris un regard de tes beaux yeux, auguste archiduchesse, dont j'aimais tant l'image peinte sur une enseigne de magasin ».

son histoire sous la forme confidentielle. Il cherche un cadre où il puisse l'insérer et qui la démarque assez pour qu'on ne la reconnaisse point. Il abandonne l'idée de faire du chevalier Dubourget le héros de ce roman et il projette d'écrire un *Roman tragique* qui serait la suite du *Roman comique*.

Dans le *Roman tragique*, un personnage inconnu de Scarron, *Brisacier* (1), comédien, représenterait Gérard avec son exaltation voisine par instants de la folie, et Brisacier écrirait comme Gérard des lettres destinées à lui-même plutôt qu'à ses correspondants.

Sans plus attendre, dès son retour d'Orient, Gérard,

(1) Gérard n'a point inventé ce personnage. Les aventures de Brisacier sont racontées dans les *Mémoires de l'abbé de Choisy*, publiés en 1836 dans le tome VI de la 3e série des *Mémoires pour servir à l'histoire de France* (Collection Michaud et Poujoulat). Un jour, un Père carme vient à Varsovie et demande audience à Jean Sobieski. Il présente au roi de Pologne une lettre signée Brisacier, secrétaire des commandements de la reine Marie-Thérèse. Brisacier affirmait être le fils naturel de Jean Sobieski ; une lettre de Marie-Thérèse appuyait cette déclaration et une lettre de change de mille écus l'accompagnait. Jean Sobieski, qui avait eu jadis, en France, des aventures galantes, admit que Brisacier pouvait être son fils, il se fit payer la lettre de change et écrivit à Louis XIV pour le prier de faire duc Brisacier. Louis XIV chargea d'une enquête le duc de Béthune, ambassadeur à Varsovie, la lettre fut reconnue apocryphe et Brisacier embastillé. Libéré comme fou, Brisacier gagna Varsovie, réclama le remboursement de ses cent mille écus, dont il ne recouvra que six cents pistoles, puis passa en Moscovie (*Mémoires de l'abbé de Choisy*, livre IX). Mme de Sévigné fait allusion à cette histoire (*Lettres*. Edition Monmerqué, t. V, p. 78-79).

suivant son habitude, commence à mettre son projet à exécution et il publie, dans l'*Artiste* du 10 mars 1844, le commencement d'un roman dont il n'écrira jamais la suite. L'article, intitulé *Le Roman tragique*, se compose d'une seule lettre de Brisacier. Elle porte le numéro I et est datée d'avril 1692. En tête, une note explicative :

« Cette lettre est l'entrée en matière d'un conte qui fera suite au *Roman comique*, en cherchant à peindre les mœurs des comédiens du temps de Louis XIV. »

Sous le prétexte d'un roman historique, Gérard semble vouloir conter la fin de sa liaison avec Jenny, de même que dans *Un Roman à faire* il en avait raconté le début. La lettre est censée écrite de la prison où est enfermé le pauvre Brisacier. Abandonné par ses camarades, trahi par celle qu'il aimait, il est retenu par un aubergiste qui réclame son dû. Les comédiens, et en particulier La Rancune, ont fait croire à l'hôte que Brisacier était un gage suffisant de la note impayée et Brisacier se plaint à une dame compatissante d'un état auquel il ne voit nul remède. La fable est amusante, curieusement traitée et nous y trouvons une version inattendue de la rupture entre Gérard et Jenny. Brisacier joue *Britannicus* en compagnie d'Aurélia, l'étoile dont il est amoureux. Brisacier est Néron, Aurélia Junie et il y a un Britannicus qui soupire réellement pour l'étoile. Or, voici qu'un spectateur siffle la scène entre Néron et Junie : « Un sifflet, un sifflet indigne, sous ses yeux, près d'elle, à cause d'elle un sifflet qu'elle s'attribue, par ma faute, comprenez bien. » La belle comédienne est outrée contre Brisacier et laisse voir son dépit en accordant à Britannicus ce qu'elle refusait à Néron.

En transposant les faits, est-il interdit de penser que Gérard indique ici, comme une des causes de sa rupture avec Jenny une querelle entre interprète et auteur, et la lettre ironique d'Aurélia à Brisacier où elle lui conseille de « renoncer à un art qui n'est pas fait pour lui et dont il n'a nul besoin », n'est-elle pas l'écho d'une lettre analogue écrite par Jenny à Gérard ?

Cela est loin d'être certain. Le seul indice sérieux en faveur de cette hypothèse est que, toute mythique qu'elle soit, cette version est la *première* que Gérard donne de la rupture avec Jenny. Quoi qu'il en soit, il faut noter ce deuxième état d'*Aurélia,* car bien des détails qui seront ultérieurement développés apparaissent dans *Le Roman tragique.*

D'abord le nom d'Aurélia est acquis ; l'identification se fait entre Jenny et Aurélia. A vrai dire, le nom lui-même n'est pas nouveau. Comme l'a remarqué M. A. Marie, on le rencontre dans *La Nuit du* 31 *décembre*, conte publié par Gérard en 1832. Le conte est inspiré d'Hoffmann dont Gérard connaissait, on le sait, l'œuvre. Hoffmann a donné le nom d'*Aurélia* à un de ses contes : *Le Vampire.* Aurélia, fille d'une femme-vampire, épouse par amour un jeune comte. Malgré elle, la sinistre hérédité apparaît. Innocente et criminelle à la fois, elle dévore les cadavres et quand son mari découvre l'horrible secret, elle se précipite sur lui et le tue à coups de dents. Gérard, en donnant à l'étoile disparue le nom de la vampire d'Hoffmann, a-t-il voulu suggérer une ressemblance symbolique, dire que Jenny, elle aussi, avait été l'instrument fatal de sa ruine ? Peut-être. En tout cas, l'Aurélia du *Roman tragique* est bien Jenny et Brisacier est bien Gérard. Le

portrait d'Aurélia est déjà esquissé. C'est la comédienne, belle, coquette, orgueilleuse et cruelle. Elle a peut-être aimé celui qui l'aimait, « la froide étoile », à force de le voir « combattre ou pleurer » pour elle, mais elle l'a bientôt délaissé « pour un débutant d'amour qui savait son métier ». L'amoureux abandonné lui pardonne et il pardonne aussi à son rival heureux, « pauvre enfant comme lui de l'art et de la fantaisie » et il se plaint à peine. Pourtant un reproche s'élève : « L'ingrate qui est cause de tous mes malheurs n'aura-t-elle pas mélangé tous les fils de satin les plus inextricables que ses doigts d'Arachné auront pu tendre autour d'une victime ? »

Faisons la part du roman et de l'invention. Il reste que l'attitude de Gérard en face du souvenir de Jenny est encore incertaine. Le portrait d'Aurélia, flatté au physique, ne l'est guère au moral. Gérard ne semble point se faire d'illusion sur la grandeur d'âme de Jenny. Loin d'idéaliser son amie, il lui pardonne généreusement. S'il y a un coupable dans la rupture et ses suites, ce n'est point Brisacier-Gérard, mais Aurélia-Jenny.

Du Roman tragique *à* Octavie. — Nous allons assister maintenant à une évolution psychologique ou plutôt à une variation brusque qui va modifier les dispositions affectives de Gérard et colorer tout autrement ses souvenirs. Elle ne survient pas tout de suite. Pendant cinq ans, Gérard observe le plus grand silence sur cet épisode de sa vie. Il se donne entièrement à sa tâche de chroniqueur et d'homme de lettres. Il travaille

beaucoup, rédige ses impressions d'Orient, collabore à plusieurs revues et journaux, compose la série de portraits qui figureront dans les *Illuminés*, traduit les poésies de Henri Heine, donne vers et prose par ci par là, fait jouer les *Monténégrins*, le *Chariot d'enfant*, et assez fréquemment écrit les feuilletons dramatiques de la *Presse* et de l'*Artiste*. Or, pendant cette période, les allusions à Jenny sont extrêmement rares. Ni sous la forme mythique, ni sous la forme confidentielle, Gérard ne reprend les thèmes du *Roman à faire* et du *Roman tragique*. Par instants perce un peu d'amertume qu'on peut, si l'on veut, rapporter à des souvenirs amoureux. Telle cette pensée parue dans l'*Artiste*, le 2 juin 1844, au milieu d'une série de réflexions, intitulée : *Paradoxe et vérité* :

« Qui pourrait dire quel abîme il y a déjà dans le cœur d'une femme de vingt ans ? Que de passions silencieuses y ont déjà vécu et sont mortes ou endormies ? Que de fantaisies étranges ! que de désirs à moitié développés, de trahisons presque écloses, de mauvaises pensées se mouvant comme un nid de reptiles ! Perfide comme l'onde ! Oh ! oui, l'onde calme et dorée, l'onde bleue et profonde qui recouvre tant d'écueils cachés, de poissons hideux, de vaisseaux perdus. » Mais cette misanthropie n'a pas un ton très personnel et dénoterait de la rancune plutôt que de la tristesse.

De même, lorsque le 15 septembre 1848, il donne à la *Revue des Deux-Mondes* la traduction de l'*Intermezzo* de Heine, il termine la notice qu'il met en tête de sa traduction par cette pensée sévère : « La femme est la chimère de l'homme ou son démon, comme vous voudrez ; un monstre adorable, mais un monstre. » Seulement,

c'est le jugement de Heine qu'il formule et, dans la notice, on ne trouve aucune allusion au passé défunt (1).

Bref, au cours de ces cinq ans, de 1845 à 1850, l'en-

(1) Cependant l'idée d'amours étranges, mêlées de rêve et de folies, l'occupe toujours. La preuve en est : *L'Histoire du calife Hakim* qu'il publie dans la *Revue des Deux-Mondes* du 25 août 1847 et qu'il insère plus tard dans le *Voyage en Orient.* Tous les éléments historiques sont empruntés à la *Religion des Druzes* (Vie de Hakim), de Silvestre de Sacy — mais Gérard ajoute à l'histoire plusieurs inventions. Il crée le personnage de Yousouf, le confident, l'ami, puis le rival d'Hakim. Ce Yousouf rencontre Hakim dans une fumerie de haschich et lui raconte que l'image d'une femme lui est apparue :

« A mesure que je parlais, dit-il, je voyais ses grands yeux s'allumer et lancer des effluves ; ses mains transparentes s'étendaient vers moi, s'effilant en rayons de lumière. Je me sentais enveloppé d'un réseau de flamme et je retombais malgré moi de la veille dans le rêve » (*Voyage en Orient*, t. II, p. 64).

Gérard imagine encore que Hakim est enfermé dans la prison du Caire et que son vizir Argésan prend ses traits, sa place, et se fait aimer de Sétalmuc, la propre sœur de Hakim. Gérard reproduit dans cet épisode la chronique sur *Raoul Spifame*, qu'il avait publiée en 1839 dans la *Presse.*

Enfin Hakim s'échappe de la prison, reconquiert le pouvoir, mais un soir, rentrant dans son palais, il trouve les jardins illuminés comme pour une fête, et il aperçoit auprès de Sétalmuc son double.

« Il crut que c'était son ferouer, son double, et pour les Orientaux, voir son propre spectre est un signe du plus mauvais augure. L'ombre force le corps à la suivre dans le délai d'un jour ». De fait, Hakim est assassiné le lendemain par Yousouf qui ne l'a pas reconnu et se tue à son tour.

On reconnait là un certain nombre de traits qui font partie d'*Aurélia.*

semble de la production de Gérard a une allégresse et une bonne humeur qui témoignent en faveur d'un bon équilibre moral.

La crise de 1850. — Mais, pendant l'automne de 1850, éclate la crise affective qui va bouleverser l'imagination de Gérard et agir rétroactivement sur ses souvenirs.

On a peu remarqué, je crois, cette transformation psychologique, car elle ne se rattache pas à un événement qui porte date. Pourtant on pourrait fixer le moment de cette crise avec une certitude presque aussi grande que s'il s'agissait d'un fait constaté par acte authentique.

On se figure communément que la nostalgie de Gérard, son regret du Valois, sa mélancolie, au souvenir des années d'enfance et d'adolescence, n'ont point quitté Gérard durant toute sa vie. Il est cependant frappant d'observer qu'avant l'automne de 1850 il n'existe dans l'œuvre de Gérard aucune évocation un peu attendrie du Valois, et qu'à partir de cette date, tous ses écrits sont remplis d'allusions aux premières années de sa vie.

Que s'est-il donc passé au cours de l'automne de 1850 ? Peu de chose, à vrai dire, presque rien : un voyage dans le Valois, une promenade à Chantilly, Senlis, Chaâlis, Mortefontaine, Montagny, Dammartin, Soissons, mais la splendeur triste de l'automne et la vue de lieux jadis parcourus suffisent à imprégner l'âme de Gérard d'une irrémédiable mélancolie.

Sans doute, la mélancolie préexistait au voyage, mais il paraît improbable que Gérard l'ait entrepris pour bercer

sa tristesse. Son voyage était bel et bien un voyage de documentation. Il avait entrepris un feuilleton pour *Le National*, sur l'abbé de Bucquoy, un aventurier du XVIIIe siècle dont il voulait raconter la vie mouvementée, et pour donner un cadre pittoresque à l'histoire de l'abbé, ou plus exactement à l'histoire d'une prétendue grand-tante de l'abbé de Bucquoy, Angélique de Longueval (1), il était parti visiter les ruines du château de Longueval et explorer la bibliothèque de Compiègne. Il ne s'agit nullement d'un voyage fictif. Les feuilletons qu'envoie Gérard au *National* sont véritablement expédiés de l'endroit d'où il les date. Il est à Compiègne le jour de la Toussaint ; à Senlis, le soir de la Toussaint, et les récriminations de Gérard et de la Direction du *National* sur les lenteurs de la poste sont trop nombreuses pour être seulement des manières d'excuse.

Quoi de surprenant à ce que toute l'enfance de Gérard

(1) Gérard affirme le plus sérieusement du monde que les aventures d'Angélique de Longueval ne sont point de son invention et qu'il reproduit le journal d'Angélique conservé aux *Archives Nationales*. Le pastiche est si habile qu'on se demande par moments s'il n'y a pas quelque chose de vrai dans cette affirmation. En réalité Angélique de Longueval est un personnage imaginaire. — Gérard a probablement consulté le dossier Longueval aux *Archives*, car il a dressé une généalogie fort exacte des Longueval, mais il a donné une fille à Jacques de Longueval, seigneur de Haraucourt, gouverneur de Clermont, qui n'eut en réalité que quatre fils : « Annibal de Longueval, Alexandre-Annibal de Longueval, Jacques de Longueval et Jacques de Longueval. »

Dans le récit que prête Gérard à Angélique de Longueval, il est parlé maintes fois d'Annibal de Longueval auquel Gérard fait jouer un assez méchant rôle.

lui soit remontée au cœur par bouffées, que cet homme de quarante-deux ans, déjà usé par le travail, déprimé par l'échec du *Chariot d'enfant*, soucieux de l'avenir, se tourne avec adoration vers l'adolescence et contemple, émerveillé, le passé ?

Gérard le dit lui-même dans l'histoire de *l'Abbé de Bucquoy*. C'est le contact avec le Valois qui a fait surgir les souvenirs anciens, et non les souvenirs anciens qui l'ont poussé à revoir le Valois. « Les souvenirs d'enfance se ravivent quand on a atteint la moitié de la vie. C'est comme un manuscrit palympseste dont on fait reparaître les lignes par des procédés chimiques », remarque-t-il en entendant des petites filles de Senlis chanter une chanson qu'il a jadis entendue.

L'afflux des souvenirs attendrissants modifie sensiblement l'équilibre affectif de Gérard. A partir de 1850, Gérard est dominé par le regret de ses années d'enfance et de jeunesse, regret qui s'étend chaque jour davantage et contraste plus douloureusement avec le bonheur de jadis.

Or, s'il est vrai qu'entre la vie affective et l'imagination il existe d'étroites relations, une modification aussi importante doit avoir sa répercussion sur l'imagination de Gérard.

De fait, nous allons voir reparaître l'idée d'*Aurélia* sous une forme nouvelle. Au lieu de la forme mythique, Gérard tend à donner à son histoire la forme confidentielle; au lieu de dérouter le lecteur par des inventions de roman, il veut le persuader qu'il lui fait sa confession.

Mais — et ceci est singulier — il ne semble pas que ce soit par évolution que l'idée d'*Aurélia* passe d'une forme

à l'autre. Le *Roman à faire*, devenu le *Roman tragique*, ne dégénère pas. Il subsiste toujours, nous le verrons, à l'état de roman possible. L'idée nouvelle d'*Aurélia* vient par une autre voie. Elle apparaît comme les fibres du papier transparaissent sous la tache d'huile qui se propage. La crise psychologique de 1850 reporte soudain Gérard aux confins de l'enfance. Toute sa vie lui semble désormais orientée vers le petit village du Valois qu'il nomme Montagny et qui, en réalité, est Mortefontaine; toute sa personnalité actuelle avec ses anxiétés, ses mélancolies, ses exaltations, découle à ses yeux des années d'enfance et de jeunesse, s'explique par elles. Il y a transfert du présent dans le passé, irradiation de l'un vers l'autre (1).

Aussi le thème du Valois va-t-il gagner progressivement en intensité et en étendue. Gérard, après s'être reporté d'emblée aux toutes premières années, redescendra le cours de l'adolescence, puis de la jeunesse. Delphine, Célénie, Jenny, *Angélique*, *Sylvie*, *Aurélia*, trois compagnes, trois œuvres de Gérard.

Dans *Angélique*, on entend les premières notes de ce grand lamento et déjà *Sylvie* est enfermé dans *Angélique* (2), comme *Aurélia* dans *Sylvie*. Ne nous en laissons

(1) Ce phénomène de refoulement du présent vers le passé, est bien connu en pathologie mentale. M. Charles Blondel, dans *la Conscience morbide*, l'a étudié spécialement. Il l'appelle *délire émotif*.

(2) Dans le feuilleton du *National* de 1850 on trouve un épisode d'*Angélique* qui fut supprimé par Gérard, lorsqu'en 1854, il inséra *Angélique* dans les *Filles de Feu*. Gérard, guidé à travers le Valois par un camarade d'enfance, Sylvain, cause avec lui du passé et évoque

pas imposer par la bibliographie. De 1851 à 1853, Gérard, qui est malade et déprimé, n'écrit pas grand'chose et ce qu'il écrit est imprégné des souvenirs du Valois. Le *Voyage en Orient*, publié en 1851, n'est que la réunion en volume d'articles parus antérieurement. Il en va de même pour *Lorely* (1852) et pour les *Petits Châteaux de Bohême* (1852) (1). Restent le compte-rendu d'un voyage en Hollande en 1852, — pur reportage de journaliste —

l'image de la sœur de Sylvain, Sylvie. Un jour Gérard tombe dans la rivière, Sylvain s'enfuit.

« Mais ta sœur, ta sœur qui nous suivait, pauvre petite fille, pendant que je m'abimais les mains en me retenant, après mon plongeon, aux feuilles coupantes des iris, se mit à plat ventre sur la rive et me tira par les cheveux de toute sa force. — Pauvre Sylvie, dit en pleurant mon ami. — Tu comprends, répondis-je, je ne te dois rien. »

Voilà, semble-t-il, la première idée de *Sylvie*.

(1) Je parle du contenu même du livre : les poésies et *Corilla*. Quant aux délicieuses pages qui encadrent les trois Châteaux et furent écrites vers 1852, elles sont remplies au contraire d'évocations du passé. Dans la lettre à Houssaye qui sert d'introduction à l'ouvrage, il fait une allusion précise à ses amours malheureuses :

« Mon ami, vous me demandez si je pourrais retrouver quelques-uns de mes anciens vers et vous vous inquiétez d'apprendre comment j'ai été poète longtemps avant de devenir un humble prosateur. Je vous envoie les trois âges du poète. Il n'y a plus en moi qu'un prosateur obstiné. J'ai fait les premiers vers par enthousiasme de jeunesse, les seconds par amour, les derniers par désespoir. La Muse est entrée dans mon cœur comme une Muse aux paroles douces ; elle s'en est échappée comme une Pythie en poussant des cris de douleur. Seulement ses derniers accents se sont adoucis à mesure qu'elle s'éloignait. Elle s'est détournée un instant et j'ai revu comme en un songe les traits adorés d'autrefois ».

et les *Nuits d'octobre* données à l'*Illustration* en octobre et novembre 1852. Mais ces *Nuits d'octobre* sont toutes pleines de souvenirs lointains et de mélancolie présente. A côté des tableaux pittoresques des cabarets de Paris, il y a la première esquisse de « la jeune fille à la voix perlée », cette voix qui n'appartient qu'aux talents vierges encore des leçons du Conservatoire. « O jeune fille à la voix perlée ! tu ne sais pas *phraser* comme au Conservatoire, tu ne sais pas *chanter*, ainsi que dirait un critique musical... Et pourtant, ce timbre jeune, ces désinences tremblées à la façon des chants naïfs de mes aïeules me remplissent d'un certain charme ! » Il y a des peintures de Meaux et de Crépy-en-Valois, il y a, comme dans *Aurélia*, la notation de rêves incohérents, et les derniers chapitres sont remplis par le récit de son arrestation qu'auraient opérée à Crépy des gendarmes soupçonneux (1).

D'ailleurs, au cours des années 1851 et 1852, pendant les répits que lui laisse la maladie, il revient souvent dans le Valois, méditant et composant *Sylvie*. Or, de même que dans *Angélique*, en se laissant glisser au fil des souvenirs, Gérard avait rencontré le visage de la petite sauvageonne dont il fera Sylvie, en assemblant des souvenirs autour de Sylvie, il revoit Adrienne, la sylphide blonde qui dansa un soir au clair de lune. Adrienne évoque à son tour Aurélia, et *Aurélia* prendra le récit où

(1) Dans la *Nuit d'octobre*, il s'attribue cette aventure, mais (notons-le en passant) dans les *Faux Saulniers* ou l'*Abbé de Bucquoy* il l'avait attribuée à un archéologue de sa connaissance. Ce récit fut supprimé par Gérard lorsqu'en 1854 il publia *Angélique* dans *Les Filles du Feu*.

le laisse *Sylvie* et nous avons là, sous la forme de confidences, toute l'histoire des amours de Jenny et de Gérard.

Le mot de confidences ne doit pas nous faire illusion. Il s'oppose seulement à la forme mythique que donne volontairement Gérard à ses aventures, mais les confidences enferment moins de vérité, sans doute, que les romans.

Vouloir retracer l'adolescence de Gérard d'après *Sylvie*, c'est poursuivre des fantômes. Il est probable que pas un fait raconté dans *Sylvie* n'est exact et cela, d'ailleurs, importe peu. Il serait plus intéressant de savoir si Gérard altère la vérité, consciemment ou inconsciemment, comme un poète ou comme un malade. En examinant les deux chapitres qui ont trait à *Aurélia* (I, *Nuit perdue* ; XII, *Aurélia*), on est frappé de voir, que non seulement Gérard brouille les dates et confond les événements, mais aussi qu'il incorpore à son récit des détails empruntés à de précédents romans.

Fable que ce voyage en Allemagne succédant à l'envoi d'un billet anonyme glissé dans un bouquet : Gérard n'a point fait de voyage en Allemagne entre 1835 et 1838 et, à coup sûr, il n'était pas dans les montagnes de Salzbourg au printemps de 1837. Tout au plus se trouvait-il en Bretagne (1).

Fable que ce drame en vers qu'il écrit en Allemagne

(1) L'article de Gérard *L'auberge de Vitré*, publié dans *La Charte de* 1830, (8 mars 1837), contient une description si minutieuse qu'on peut la croire écrite en Bretagne, comme il l'affirme.

sur les amours du peintre Colonna et de la belle Laura, et dont il destine le rôle principal à Aurélia (1).

Fable que cette troupe d'acteurs en tournée à Chantilly, à Senlis, à Dammartin et dont il fait partie en qualité de *seigneur poète* ! Jenny n'a jamais joué à cette époque en province ; et Gérard ne l'a jamais accompagnée dans des chevauchées à travers les forêts de Compiègne et de Senlis.

Gérard ne peut échapper à l'invention du *Roman tragique* dont l'idée le hante toujours : ces acteurs en tournée, ce jeune premier que l'*étoile* préfère au poète, nous les retrouvons dans *Sylvie*, comme nous les retrouverons, tout à l'heure, dans la préface des *Filles du Feu*. Gérard ne semble déjà plus entièrement maître de ses fictions. Si on lit *Sylvie* avec le souci d'y relever les indices d'une conscience morbide, on est surpris de voir combien l'imagination de Gérard, lorsqu'il compose *Sylvie*, est déjà gagnée par la maladie.

Il est vrai que l'enchantement du style voile admirablement cette faiblesse. Emporté par les phrases légères et fluides, on remarque mal que *Sylvie* est un perpétuel recommencement, qu'il y a trois plans de souvenirs superposés, mais si peu différenciés que nous nous apercevons à peine que Gérard passe de l'un à l'autre, si bien qu'il faut une très grande attention pour discerner l'éco-

(1) Ce n'est que beaucoup plus tard, lors du voyage en Orient, que Gérard eut l'idée d'écrire une pièce sur ce sujet, mais il est exact qu'au moment où il compose *Sylvie* (1853), Gérard est en pourparlers avec son ami Hippolyte Lucas et lui demande de collaborer à un livret intitulé *Francesco Colonna*.

nomie de *Sylvie*. On note cependant que Gérard éprouve une certaine difficulté, qui n'est point feinte, peut-être, à distinguer le rêve de la réalité (1). De plus, la succession chronologique se transforme en succession psychologique : la notion de temps s'efface ; les formes féminines, les amours diverses se fondent l'une dans l'autre. Ce qui, naguère, n'était pour Gérard qu'un jeu, devient une certitude. L'ordre des faits n'est plus fortuit, il a quelque chose de fatal. Adrienne et Aurélia s'annoncent, se rappellent l'une l'autre. C'est bien là une imagination au seuil du délire ; les représentations demeurent encore distinctes, mais une affinité les pousse à s'unir. Bientôt toute l'imagination sera débordée par le flot affectif.

Octavie. Artémis. Pandora. — Avec *Octavie*, *Artémis*, *Pandora*, trois œuvres dont la composition précède ou accompagne celle d'*Aurélia*, nous assistons à une fusion de plus en plus intime entre les souvenirs et les images. D'ailleurs, ces trois œuvres ont été composées par Gérard à Passy dans la maison de santé du docteur Blanche, entre septembre et décembre 1853. Gérard, qui est sorti d'une crise de manie aigue, demeure dans un état d'excitation hypomaniaque, caractérisé par une impulsion à parler et à écrire. De fait, Gérard déploie une activité fébrile : il écrit plusieurs fois par jour au docteur Blanche ;

(1) « En me retraçant ces détails, j'en suis à me demander s'ils sont réels ou bien si je les ai rêvés », écrit-il dans *Sylvie*, après avoir raconté qu'il a revu Adrienne jouant un mystère dans l'abbaye de Châalis.

il entre en pourparlers avec l'éditeur Giraud pour réunir une série de nouvelles dans un volume qu'il intitulera : *Les Filles du Feu.* Le volume sera un peu maigre, si l'on n'y ajoute de l'inédit. Gérard doit donc au plus vite (car le temps presse, le livre sortira au début de l'année prochaine) composer au moins quelques nouvelles.

Octavie est la première de ces nouvelles. Ecrite pendant l'automne 1853, elle parut dans le journal le *Mousquetaire* que dirigeait Alexandre Dumas, le 17 décembre 1853, et fut insérée, peu de temps après, dans *Les Filles du Feu.* Elle est si bizarrement bâtie qu'il faut la lire et la relire avant d'en comprendre l'agencement.

Le centre de la nouvelle est formé par la troisième lettre du *Roman à faire*, la lettre à Jenny Colon dont nous avons transcrit l'original : c'est le récit d'une nuit de Gérard à Naples. Cette lettre, Gérard l'avait reproduite dans l'*Artiste* du 6 juillet 1845, sous le titre l'*Illusion*, sans y rien changer (1). Même, avec son insouciance habituelle, il n'avait pas pris garde que la publication de cette lettre sous sa signature permettrait d'identifier l'auteur anonyme de l'article, paru dans *La Sylphide*, trois ans auparavant.

En 1853, il encadre cette lettre par le récit d'une aventure qui lui serait arrivée lors de son premier voyage en Italie. Ce récit est à la fois simple et compliqué, simple en sa substance, compliqué par la façon dont il est conté.

Vers l'année 1832, Gérard, voulant échapper à un amour contrarié, part pour l'Italie. Il s'arrête à Marseille et rencontre aux bains du Château-Vert une jeune An-

(1) Il y a bien trois variantes, mais insignifiantes.

glaise, blonde et affectueuse, qui lui dit s'appeler Octavie. Gérard quitte Marseille, gagne Rome par Gênes, Florence et Pise ; après avoir attendu trois jours le bateau à Civita-Vecchia, et avoir assisté au théâtre de cette ville, à la représentation d'un vaudeville français, il s'embarque pour Naples et rencontre sur le bateau la jeune Anglaise qui accompagne son père à Naples. Pendant la traversée. Gérard se prend d'amitié pour elle. Octavie n'est pas insensible à la cour qu'il lui fait : elle lui donne, en débarquant à Naples, un rendez-vous pour le lendemain, à Portici. A Naples, Gérard est invité par un gentilhomme italien de ses amis, le marquis Gargallo, à passer la soirée chez lui. Il se rend à l'invitation, trouve au palais Gargallo une docte compagnie où la femme et les filles du marquis tiennent la place d'honneur. On dispute assez tard dans la nuit sur des questions d'archéologie et notamment sur la forme de la pierre carrée d'Eleusis. En sortant du palais, Gérard se promène dans Naples et il lui arrive une aventure qu'on peut qualifier de bonne fortune. Cette aventure galante, il ne la raconte pas directement : il interrompt soudain son récit et insère alors la lettre du *Roman à faire* et de l'*Illusion*. La lettre finie, il reprend le récit, en se bornant à ajouter qu'au cours de cette nuit sentimentale, le Vésuve était entré en éruption. Gérard se souvient qu'il a un rendez-vous avec Octavie à Portici, il rejoint la jeune Anglaise, la guide à travers les ruines de Pompéi, lui explique le culte d'Isis, en visitant le temple de la déesse, puis comme Octavie s'étonne de la froideur et de la réserve de son guide, Gérard lui avoue qu'il ne l'aime plus et qu'il ne se sent point digne d'elle. Bref épilogue. A son deuxième

voyage à Naples, lorsqu'il revient d'Orient, Gérard revoit de nouveau la jeune Anglaise. Elle est mariée à un peintre, paralytique et jaloux. En vain Gérard tente de parler à Octavie. Le mari surveille étroitement sa femme et Gérard rentre en France, emportant le regret d'un amour qu'il a jadis laissé échapper.

On voit déjà combien cette nouvelle ressemble peu à une autobiographie. Pas un fait qui ne soit déformé. Gérard, comme à plaisir, mêle les souvenirs de ses deux voyages en Italie, brouille les itinéraires, invente de toutes pièces le personnage d'Octavie.

Car il va sans dire que la jeune Anglaise, accessoire indispensable à un roman d'amour en Italie, depuis *Corinne*, n'a pas existé : c'est une transformation de la jeune femme qui, en décembre 1834, versait du champagne à Gérard, à la table d'hôte de l'hôtel des Princes.

Détail amusant : on peut saisir le moment précis où Gérard naturalise Anglaise sa jeune compatriote. C'est en 1840, lorsqu'il raconte le voyage qu'il fit de Paris à Vienne, l'hiver précédent, récit publié par la *Presse* en feuilletons (1) : Gérard ne se défend pas de broder. Contant son séjour en Suisse, il trouve l'occasion propice d'utiliser l'aventure de Marseille :

« La table d'hôte du *Brochet* est vraiment fort bien servie, écrit-il. La compagnie était aimable et brillante ce soir-là. Je me trouvai placé près d'une jolie dame anglaise dont le mari demanda au dessert une bouteille de champagne ; sa femme voulait l'en dissuader en disant

(1) Feuilleton de la *Presse* du 5 mars 1840. *Lettres de voyage*. Le feuilleton est signé Fritz.

que cela lui serait contraire. En effet, cet Anglais paraissait d'une faible santé. Il insista, et la bouteille est apportée. A peine lui a-t-on versé un verre que la jolie lady prend la bouteille et en offre à tous ses voisins. » L'histoire se poursuit toute semblable à celle que Gérard contait en 1834 : il est plus que probable que c'est la même.

Gérard ajoute, il est vrai, un épilogue dramatique à son histoire : Octavie, mariée à un paralytique et à un jaloux, mais nous reconnaissons sans peine ici le souvenir de « l'Anglais paralytique » qui, en novembre 1843, se faisait porter sur un brancard à Pompéi.

Bien d'autres détails sont controuvés. Il place, vers l'année 1832 (1), son voyage en Italie et nous savons qu'il date de novembre 1834. Il dit s'être arrêté à Marseille d'abord et il n'y séjourna qu'à son retour d'Italie. Il affirme avoir été arrêté trois jours par la tempête à Civita-Vecchia et l'horaire que nous avons établi empêche d'admettre un arrêt d'aussi longue durée. On ne jouait pas de vaudeville français à Civita-Vecchia, et il n'y avait pas même de théâtre (2). Il a bien rendu visite au marquis Gargallo et discuté avec les sœurs de celui-ci sur la forme de la pierre d'Eleusis, mais cette visite date du deuxième et non du premier voyage en Italie. Il raconte

(1) Dans les *Filles du Feu*, il corrige et met : « Au printemps de 1835 » ce qui est également inexact.

(2) Aucun *Guide* de l'Italie ne signale l'existence d'un théâtre à *Civita-Vecchia* à cette date : Voici comment un voyageur français a vu Civita-Vecchia en 1833 : « Ce bourg, établi sur l'emplacement de l'ancienne ville Furia est si laid, si sale, si mal bâti et les deux auberges ont une si triste apparence, que je ne pus me résoudre à y prendre un

qu'après la nuit passée chez l'ouvrière napolitaine, il est monté au château Saint-Elme, s'est dirigé ensuite vers Portici, puis a gagné Herculanum, a visité le temple de Vénus et de Mercure, puis est revenu à Portici, a attendu Octavie, est reparti avec elle pour Pompéi et lui a fait visiter le Temple d'Isis, — et prouve ainsi qu'il n'a plus une mémoire fidèle de la topographie, car il s'attribue une marche de plus de quinze kilomètres, fort inutile, puisque les temples de Vénus et de Mercure ne se trouvent pas à Herculanum, mais à Pompéi (1).

Bien plus, Gérard, pressé de raccorder l'histoire d'Octavie à la lettre du *Roman à faire*, ne prend pas garde à une étonnante contradiction. Après la lettre pathétique qui, on s'en souvient, se termine par le récit du désir qu'éprouve Gérard d'en finir avec la vie, il continue :

« Je n'ai point tout dit sur cette nuit étrange ; un phénomène assez rare s'était accompli. Avant l'aube, toutes les ouvertures de la maison où je me trouvais s'étaient

repas, encore moins à y coucher ». Et il se plaint du consul (Stendhal) qui le fit attendre plus d'une heure !

(*Itinéraire de l'Italie en* 1833, par M. Em. P., docteur ès lettres ancien vicaire général. Paris 1835, in-8).

Par contre, *Le monde dramatique*, en 1835, donne à plusieurs reprises le compte-rendu de *vaudevilles français* joués à *Naples*.

(1) Les souvenirs d'Herculanum et de Pompéi se réfèrent-ils au premier ou au deuxième voyage en Italie ? Il est difficile de le déterminer, d'autant que Gérard a très probablement visité en novembre 1834 les villes mortes. Il pouvait voir à cette date les temples de Vénus, de Mercure, d'Isis qui furent déblayés, respectivement, en 1820-1817 et 1765. — Il n'est pas moins sûr, nous l'avons vu, qu'en novembre 1843, il est retourné à Pompéi.

éclairées, une poussière chaude et soufrée m'empêchait de respirer et laissant ma facile conquête endormie sur la terrasse, je m'engageai dans les rues qui conduisent au château Saint-Elme ; à mesure que je gravissais la montagne, l'air pur du matin venait gonfler mes poumons ; je me reposais délicieusement sous les treilles des villas et je contemplais sans terreur le Vésuve couvert encore d'une coupole de fumée. Alors seulement je songeai au rendez-vous de la veille. Après avoir rafraîchi ma bouche à une de ces énormes grappes que vendent les femmes du marché, je remontai vers la ville et j'allai visiter les ruines d'Herculanum..... »

La distraction était forte, on en conviendra. Dix lignes après avoir raconté (dans la lettre) qu'au sortir de la maison, où il avait reçu une très large hospitalité, il avait voulu se suicider dans un accès de désespoir, Gérard oubliait complètement ce détail (dans le récit), il ne parlait plus que d'une promenade matinale, *délicieuse*, sous les treilles des villas, d'une collation faite de raisins frais et d'un rendez-vous auquel il était allé en musant.

En relisant — la nouvelle avait déjà été imprimée dans *Le Mousquetaire* — cette étrange histoire, Gérard s'aperçut de l'incohérence du récit. Mais il était malade, pressé de remettre la copie à son éditeur Lecou qui le harcelait et il corrigea avec une nonchalante désinvolture. Il glissa une phrase qui reliait tant bien que mal la lettre au récit :

« Je me reposais délicieusement sous les treilles des villas et je contemplais sans terreur le Vésuve couvert encore d'une coupole de fumée.

« *C'est en ce moment que je fus saisi de l'étourdissement*

dont j'ai parlé ; la pensée du rendez-vous qui m'avait été donné par la jeune Anglaise m'arracha aux fatales idées que j'avais conçues. Après avoir rafraîchi ma bouche avec une de ces énormes grappes de raisin que vendent les femmes du marché, je me dirigeai vers Portici et j'allai visiter les ruines d'Herculanum. »

Un accès de désespoir qu'encadrent deux attitudes idylliques a bien encore quelque chose de singulier, mais enfin le lecteur n'est plus déconcerté.

Pourtant, dans cette nouvelle discordante, il y a une véritable unité, non pas logique, mais psychologique. Elle exprime, en effet, sous une forme dramatique, l'anxiété de Gérard, l'idée presque délirante qu'il est le jouet d'une illusion, que son amour pour Aurélia l'a détaché des amours humaines : amour sensuel, amour sentimental, il a été incapable de ressentir l'un ou l'autre, parce qu'il était dans sa destinée de n'aimer qu'Aurélia et de n'en être pas aimé. Peu importent alors les dates, les lieux, les personnages ! Les plans du souvenir, de l'imagination se confondent. Avec *Octavie*, nous sommes aux lisières de l'imagination créatrice. Avec *Pandora* et *Artémis*, nous entrons dans le domaine de la folie.

Pandora. — *Pandora* ne fut jamais publié intégralement du vivant de Gérard. La première partie seule parut dans *Le Mousquetaire* du 31 octobre 1854 mais nous savons de manière certaine qu'elle était écrite en novembre 1853 (1).

(1) *Pandora*, après être demeurée soixante-sept ans à demi inédite a été publiée deux fois de suite à quarante-huit heures d'intervalle: les

Le récit commence par un portrait de l'étrange Pandora, la belle Pandora du théâtre de Vienne, puis au souvenir de Vienne, Gérard s'attendrit, il revoit le *Graben*, les bosquets du *Prater*, il se rappelle le parc de Schœnbrunn et sous cette image, déjà lointaine, en apparaît une autre plus lointaine et plus chère : la côte bleuâtre de Mareil, la terrasse de Saint-Germain, les tours de briques coordonnées d'ardoises : « Les souvenirs de mes belles cousines, ces intrépides chasseresses que je promenais autrefois dans les bois — belles toutes les deux comme les filles de Léda — m'éblouissent encore et m'enivrent. Pourtant je n'aimais qu'*elle alors* !... »

Brusquement, avec la décision d'un homme qui craint d'en avoir trop dit, Gérard reprend son récit. L'aventure se passe à Vienne le jour de la Saint-Sylvestre. La Pandora reçoit Gérard dans son boudoir. Elle joue par instants d'une harpe dont la crosse disparaît sous les enlacements d'une sirène dorée, et se moque de Gérard, qu'elle appelle, en raison du vêtement noir qu'il porte, « son petit prêtre ». Gérard se défend, et la Pandora, rieuse, lui impose un rendez-vous pour le lendemain à condition qu'il garde son habit noir. Après quelques mésaventures et une soirée passée à la taverne des Chasseurs, Gérard retrouve la Pandora au palais impérial, et à propos d'on ne sait quoi (il y a une lacune dans le manuscrit), se querelle avec elle, s'emporte, quitte le palais, écrit à Pandora une lettre assez folle, puis rentré chez lui, est

22-23 et 24 septembre 1921 dans l'*Ere Nouvelle* par M. Pierre Fontrailles et le 24 septembre 1921 dans la *Revue hebdomadaire*, par M. Aristide Marie.

assailli par une sorte de délire onirique qu'il relate dans un récit incohérent. Gérard se sent étranglé, puis décapité ; on le transporte à Rome, où il voit la belle Impéria trôner sous les berceaux fleuris de la treille du Vatican ; il se retrouve à Taïti, sur la rive ombragée de l'île des Amours où trois jeunes filles l'éveillent.

Se jetant hors de son lit, Gérard court chez la Pandora, mais le récit se disloque de plus en plus, Gérard est accueilli par un prince qui lui fait grise mine et parle à mots couverts d'un duel qui mettrait fin à leur rivalité. Pandora sort avec Gérard, va avec lui chez sa modiste et, mécontente, dit en sortant à Gérard : « Je ne suis entourée à Vienne, que de maladroits. — Et moi ? observai-je humblement. — Oh ! vous, vous avez le numéro un. — Merci, répliquai-je. »

Dans une première rédaction, la nouvelle se terminait assez platement après ce court dialogue ; mais Gérard, sans doute en remettant le manuscrit au *Mousquetaire*, a transformé ce final par une magnifique évocation symbolique qui prend un caractère poignant lorsqu'on sait que quelques semaines plus tard on retrouvera Gérard dans la rue de la Vieille-Lanterne.

« Je n'ai revu la Pandora que l'année suivante, dans une froide capitale du Nord. Je traversais la place où tombèrent les têtes des comtes d'Egmont et de Horn. Une voiture s'arrêta tout à coup au milieu de la grande place et un sourire divin me cloua sans force sur le sol.

« — Te voilà encore, enchanteresse ! m'écriai-je, et la boîte fatale, qu'en as-tu fait ?

« — Je l'ai remplie pour toi, dit-elle, des plus beaux joujoux de Nuremberg ; ne viendras-tu pas les admirer ?

« Mais je me pris à fuir à toutes jambes vers la place de la Monnaie.

« — O fils des Dieux, père des hommes, cria-t-elle, arrête un peu. C'est aujourd'hui la Saint-Sylvestre, comme l'an passé. Où as-tu caché le feu du ciel que tu dérobas à Jupiter ?

« Je ne voulus pas répondre : le nom de Prométhée me déplaît toujours singulièrement, car je sens encore à mon flanc le bec éternel du vautour dont Alcide m'a délivré.

« O Jupiter, quand finira mon supplice ! »

L'allusion est claire : cette ville du Nord, avec cette place où tombèrent les têtes des comtes d'Egmont et de Horn, c'est Bruxelles.

La cruelle qu'il revoit, c'est Jenny, qu'il y rencontra en décembre 1840. Mais ce souvenir s'enfle, grandit, devient un mythe redoutable. Jenny s'est muée en Pandora, et Pandora se transforme au cours même du récit : actrice coquette, magicienne cruelle, elle devient finalement Pandore, la fille des Dieux, l'ennemie des hommes, la semeuse de mal, le tourment éternel de Prométhée en qui Gérard se reconnaît.

Ainsi, *Pandora* n'est plus seulement une version mythique de sa propre aventure ; c'est, comme le sera en partie *Aurélia*, un écrit pathologique, où, en dépit de l'auteur, la folie transparaît. Page par page, nous assistons à la progression d'un délire. L'effort d'invention que s'impose Gérard le surexcite et l'épuise : les idées rassemblées s'éparpillent ; les personnages subissent des métamorphoses, le style devient de plus en plus incohérent jusqu'à la page finale où brusquement la souffrance s'exhale en un cri de détresse tragique.

Les Chimères. Artémis. — Dans le même moment qu'il composait *Pandora*, Gérard écrivait les plus étincelantes des huit pièces de vers qu'il ajouta aux *Filles du Feu* sous le titre : *Les Chimères*. Ces huit poèmes : sept sonnets et la série des cinq sonnets intitulée : *Le Christ aux Oliviers*, ne furent pas tous écrits à Passy.

Le Christ aux Oliviers, de Jean-Paul Richter, avait été publié dans l'*Artiste* du 31 mars 1844 ; aussi bien, aucune trace de désordre mental ne s'y remarque. Les deux sonnets : *Vers dorés* et *Delfica* avaient déjà paru, le premier dans l'*Artiste* du 16 mars 1845 : le second, dans l'*Artiste* du 20 décembre 1845 (1). Or, si *Vers dorés*, commentaire de ce mot de Pythagore : « Eh ! quoi ! tout est sensible ! » n'est qu'une très belle affirmation de panthéisme et d'animisme universel, dans *Delfica* on relève déjà une singulière erreur. Ce sonnet est daté, en effet, de *Tivoli*, 1843. Il contient bien une évocation de Tivoli. Le poète espère en la résurrection de la sibylle, la sibylle de Delphes, la première des sibylles, et il demande à un personnage qu'il nomme Daphné :

Reconnais-tu le Temple au péristyle immense
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,
Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?

(1) Il est à remarquer que le sonnet *Vers dorés* s'intitulait primitivement : *Pensée antique* et le sonnet *Delfica* : *Vers dorés*. Dans les *Filles du Feu*, Gérard a modifié les titres de ces deux sonnets.

Or, il s'agit évidemment du Temple de Vesta, qu'on appelait aussi temple de la Sibylle et de la grotte des Sirènes où s'engouffrent les eaux du Teverone (1). Mais Gérard n'a pas été à Rome en 1843 ; il s'est arrêté seulement à Naples pendant une douzaine de jours. C'est donc un souvenir de novembre 1834 auquel se rapporte *Delfica*. Comme il est difficile de croire qu'en 1845 Gérard se trompe involontairement sur un fait qui remonte à deux ans au plus, on est obligé d'admettre qu'il prend plaisir à parsemer son œuvre de fausses précisions (2).

Des cinq autres poèmes : *Horus* et *Antéros* sont deux sonnets mythologiques écrits dans une forme déjà parnassienne et ne se rattachent point à *Aurélia*. *Myrtho*, évocation de la divine enchanteresse qui, sous les treilles du Pausilippe, apparut à Gérard, ses tresses d'or mêlées aux raisins noirs, n'a également qu'un faible lien avec *Aurélia*. Au contraire, les sonnets célèbres *El Desdi-*

(1) Il n'est pas facile de faire l'exégèse des *Chimères*, car les souvenirs de Gérard se fondent sans qu'on puisse toujours les distinguer. Ainsi il est possible qu'au souvenir de la grotte des Sirènes à Tivoli se mêle celui de la grotte de la Sibylle près de Cumes. De même Gérard identifie, de sa propre autorité, la sibylle de Tibur et la sibylle de Delphes. « L'antique semence du dragon vaincu » est, semble-t-il, une périphrase qui désigne la sibylle de Delphes (*Delfica*) : on sait que, d'après la légende, Phébus tua le dragon qui interdisait l'accès de l'antre où il dictait ses prophéties à Thémis. Phébus s'empara du sanctuaire et la sibylle de Delphes hérita du don prophétique du dragon vaincu.

(2) A moins qu'il n'y ait là qu'une erreur matérielle et une interversion de chiffres : 1834 écrit pour 1843.

chado, et surtout *Artémis* sont comme une esquisse de l'œuvre dernière de Gérard.

Les thèmes qui, depuis 1840, hantent l'imagination du poète s'y trouvent ramassés, enchevêtrés et se transforment l'un en l'autre à la manière des phrases musicales. Les images, les souvenirs ne s'échelonnent plus sur la ligne du temps : leur *qualité* importe seule à Gérard. Plus d'associations où puisse se reconnaître la logique ; le symbole est maître du jeu et les images s'assemblent autour d'un mystérieux chorège ; chaque mot est le centre d'une constellation qui se relie à d'autres constellations et l'exégèse ne saurait épuiser la richesse de ces grappes de symboles.

Dans *El Desdichado* (1) les idées de grandeur émergent :

(1) Pour plus de clarté citons :

El Desdichado

Je suis le ténébreux, — le veuf — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie,
Ma seule *étoile* est morte, et mon luth constellé
Porte le *soleil noir* de la *Mélancolie*.

Dans la nuit du tombeau toi qui m'as consolé
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ? *Lusignan* ou *Biron* ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la syrène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

Gérard n'est-il pas le descendant des Labrunie, chevaliers d'Othon, empereur d'Allemagne, dont le château aux trois tours se dresse encore sur les rives de la Dordogne (1) ; n'est-il pas doublement l'allié des Biron dont le souvenir est si vivace dans le Valois et dont les domaines s'étendent aux confins du Périgord et de l'Agenais ? N'a-t-il pas, parmi ses ancêtres, Lusignan, pour qui la fée Mélusine construisit un château en Agenais ? Et comme Biron, traître à sa patrie, comme Lusignan, jouet d'une merveilleuse sirène, n'est-il pas à la fois coupable et abandonné ? *Sirènes* ! cette image, ce mot ont un retentissement sans fin : grotte des sirènes où dort encore la sibylle de Tibur, grotte de la sibylle qui s'enfonce près de l'Averne, jusqu'au pays des morts, grottes du Pausilippe ; Pausilippe aux treilles mêlées de pampres et de *roses*. Rose de Sienne, qui fleurit violette, symbole de l'amour en deuil ; rose trémière, forme éphémère de celle qu'il a mise au tombeau, reflet terrestre de l'*étoile* disparue. L'étoile est morte et le ciel vide ; le *soleil* apparaît *noir* comme dans la *Mélancolie* d'Albert Dürer ou comme le jour où, pour la troisième fois, il est descendu aux Enfers (2). Déjà à deux reprises, il a tra-

(1) Cf. une note généalogique dressée par Gérard et qui a tous les caractères d'un écrit pathologique. Elle fait partie de la collection Spœlberch de Lovenjoul. M. Aristide Marie en donne un fac-similé à la p. 388 de son livre.

(2) Dans *Aurélia*, 2e Partie IV, Gérard, décrivant les symptômes qui précédèrent la crise de mars 1853, dit : « Les étoiles brillaient dans le firmament. Tout à coup il me sembla qu'elles venaient de s'éteindre à la fois comme les bougies que j'avais vues à l'église. Je crus que les temps étaient accomplis et que nous touchions à la fin du monde

versé l'Achéron, il a pénétré dans le monde des rêves et du délire, mais chaque fois il s'est dégagé des ombres de la folie et il a chanté au retour du sombre voyage celle qui fut en même temps sainte et fée. Maintenant il est redevenu le malheureux, *el desdichado.*

Et dans *Artémis* (1) voici d'autres harmonies secrètes. La succession des êtres, l'écoulement du temps sont des apparences : sous des formes diverses, c'est toujours la

annoncée dans l'*Apocalypse* de Saint Jean. Je croyais voir un *soleil noir* dans le ciel désert et un globe rouge de sang au-dessus des Tuileries. » On peut croire que le détail est exact : l'idée que le soleil est mort, que le soleil n'est qu'un fantôme, s'observe fréquemment chez les mélancoliques.

(1) *Artémis*

La Treizième revient... C'est encore la première,
Et c'est toujours la seule, — ou c'est le seul moment :
Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ?
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amant ?

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière.
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement,
C'est la mort — ou la morte... O délice ! ô tourment !
La rose qu'elle tient, c'est la *Rose trémière*,

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule,
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?

Roses blanches, tombez, vous insultez nos dieux :
Tombez, fantômes blancs de votre ciel qui brûle,
La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux.

même idée, comme c'est le seul moment. D'Isis à Aurélia, de la reine de Saba à la Vierge, rose mystique, celle qu'il aime demeure identique. La mort n'interrompt rien, elle est aussi la forme que prend l'amante éternelle. Et de nouveau le symbole de la rose apparaît : rose au cœur violet, fleur de Sainte-Rosalie, vénérée à Naples, fleur de Sainte Gudule (1), sa patronne de Bruxelles, toutes les roses meurtries s'unissent. Et brusquement la colère contre les roses blanches, les roses heureuses et candides qui insultent à la colère des roses violettes. Qu'elles tombent d'un ciel qui brûle, comme une pluie ; la sainte de l'abîme, la sirène, la fée, est plus sainte que ces vierges pâles.

Le poète, le malade qui écrivait les *Chimères*, qui emmêlait inextricablement les images et les souvenirs autour des symboles, était-il capable de discerner le réel, le souvenir et l'imaginaire ? De plus en plus dominé par une seule idée, envahi par un sentiment unique, mélange d'angoisse et de remords, de tendresse et de colère, Gérard tourne, comme il le dit, « dans un même cercle ». Il veut constamment exprimer l'anxiété présente, se confesser, s'accuser pour se sentir un instant plus léger.

Un moment il songe à revenir à la forme mythique qui

(1) Gérard fait sans doute une confusion : aucune des statues de sainte Gudule ne donne à la sainte pour emblême la rose violette, ni même la rose. A moins qu'il ne fasse allusion à certains couchants tragiques, illuminant la cathédrale de Bruxelles. « Sainte Gudule, écrivait-il dans la *Presse* du 18 février 1841, s'avance à gauche sur une montagne escarpée, comme une femme agenouillée au bord de la mer et qui lève les bras vers Dieu. »

voila jadis ses premières confidences, à reprendre le *Roman tragique* dont il n'a jamais écrit qu'une lettre, à narrer sa propre histoire sous le nom de Brisacier. Parmi les projets qu'il rédige à Passy on en trouve un qui porte le nom d'*Aurélia* (1) et dont la teneur est curieuse.

AURÉLIA

Vers le milieu du siècle dernier, le roi Louis XV créa dix charges de duc à brevet. Il s'en trouvait neuf de distribuées, et la dixième vacante était l'objet de beaucoup de sollicitations. Le duc de Richelieu espérait l'obtenir, lorsqu'un compétiteur ignoré parut tout à coup, s'appuyant de la protection de Marie Leczinska. C'était un nommé Brisacier, simple secrétaire de la Reine, qui, à l'étonnement général, produisit des titres de filiation qui auraient fait remonter sa race à la branche des Valois : « Si bien, disait Louis XV, que si je n'en fais pas un duc en brevet, il est capable de réclamer la couronne de France. »

On ne supporta pas une telle prétention. Brisacier fut sommé de remettre ses parchemins au Sceau des titres, et, sous quelque prétexte, se vit ensuite enfermer à la Bastille d'où il ne sortit que quelques années plus tard, pour être conduit à la frontière. Il se réfugia près de Sobieski, auprès duquel il fut quelque temps en grande faveur et, ayant pris du service contre les Turcs, on n'entendit plus parler de lui. J'avais fait de ce personnage mystérieux le héros d'un *Roman par lettres* que je n'ai

(1) A. Marie, *livre cité*, p. 110, 111.

pas continué et qui devait être, en quelque sorte, une suite du *Roman comique*. J'en détache ici la lettre suivante, où je développais la situation de l'aventurier Brisacier, qui s'est engagé, par amour, dans une troupe de comédiens de province et qui, à la suite d'une scène de jalousie, se voit abandonné de ses camarades, au milieu des circonstances que l'on va lire. Quelques passages retraçaient dans ma pensée le portrait idéal d'Aurélie, la comédienne esquissée dans *Sylvie*. Ce rapport seul peut donner quelque valeur à un fragment incomplet.

(*Suit un blanc avec ces seuls mots : la lettre* (1)).

C'est bien là l'histoire de Brisacier, telle que Gérard l'avait lue dans les *Mémoires* de l'abbé de Choisy, mais une singulière erreur prouve que ses souvenirs étaient alors bien confus. Quelle raison Gérard aurait-il eu de situer cet épisode au milieu du XVIIIe siècle, de substituer Louis XV à Louis XIV et Marie Leczinska à Marie-Thérèse ? Aucune sans doute, et la modification paraît d'autant plus bizarre que Gérard conserve parmi ses personnages, Sobieski, datant ainsi l'aventure du XVIIe siècle.

Mais ces ornements, ces voiles, aussi légers qu'ils soient, pèsent à Gérard. Il ne saurait se tenir à la forme mythique ; il brûle de se mettre lui-même en scène, de crier à tous : « Voilà mon histoire, voilà mes fautes, voilà

(1) Ce projet est très vraisemblablement de l'automne 1853, puisqu'il contient une allusion à *Sylvie* parue en août 1853. Je pense que cette page formait une introduction à la lettre du *Roman tragique*, publiée jadis dans l'*Artiste*. Gérard aurait songé à l'insérer, précédée de cette note, dans les *Filles du Feu*, puis il serait revenu sur sa décision, se contentant de l'introduire dans la *Préface* du livre.

ma folie », et insensiblement, il glisse du mythe à la confidence.

Dans la préface qu'il écrit pour les *Filles du Feu*, entre le 15 décembre 1853 et le 15 janvier 1854 (1), Gérard insère, en effet, la lettre du *Roman tragique* après avoir expliqué en plaisantant à Dumas que sa folie est née de ce qu'il s'était identifié avec son héros, Brisacier. Il le prie, en badinant, de continuer le roman inachevé et de trouver un dénoûment. Comment, du reste, achèverait-il lui-même le roman ? Il est tout entier à *Aurélia*, il vit tout entier replié sur ses souvenirs. Comment se plairait-il à broder un roman sur sa vie quand sa vie est devenue pour lui le plus passionnant, le plus émouvant des romans. Il n'a plus le cœur de jouer avec le lecteur, il s'offre lui-même au public, il se frappe la poitrine et il s'accuse.

La fusion des deux formes, mythique et confidentielle, est nettement marquée par l'enchaînement des phrases qui conduisent du *Roman tragique* à *Aurélia*. Après avoir reproduit la lettre de Brisacier, Gérard poursuit : « Que faire maintenant de ce héros abandonné de sa maîtresse et de ses compagnons ? N'est-ce, en vérité, qu'un comédien de hasard, justement puni de son insolence envers le public, de sa sotte jalousie et de ses folles prétentions ? Comment arrivera-t-il à prouver qu'il est le propre fils du khan de Crimée, ainsi que l'a proclamé l'astucieux récit de La Rancune ? Comment de cet abaissement inouï s'élancera-t-il aux plus hautes destinées ?

(1) Gérard en effet répond à l'article de Dumas du 10 décembre 1853 et les *Filles du Feu* ont paru vers le 10 janvier 1854.

Voilà des points qui ne vous embarrasseraient nullement sans doute, mais qui m'ont jeté dans le plus étrange désordre d'esprit. Une fois persuadé que j'écrivais ma propre histoire, je me suis mis à traduire toutes mes émotions, je me suis attendri à cet amour pour une *étoile* fugitive qui m'abandonnait seul dans ma destinée, j'ai pleuré, j'ai frémi des vaines apparitions de mon sommeil. Puis un rayon divin a lui dans mon enfer ; entouré de monstres contre lesquels je luttais obscurément, j'ai saisi le fil d'Ariane et, dès lors, toutes mes visions sont devenues célestes. Quelque jour j'écrirai l'histoire de cette « descente aux enfers » et vous verrez qu'elle n'a pas été entièrement dépourvue de raisonnement, si elle a toujours manqué de raison ». N'ajoutons nulle foi à cette explication ingénieuse. Nous savons que Gérard n'a point glissé du *Roman tragique* à *Aurélia* par une rêverie lente. *Aurélia* ne continue pas le *Roman à faire* et le *Roman tragique*, mais bien *Angélique*, *Sylvie*, *Artémis*. Seulement, il est vrai que le grand courant de tendresse et de mélancolie qui roule depuis cinq ans, toujours plus rapide et plus fort, après avoir arraché souvenirs d'enfance, d'adolescence et de jeunesse, entraîne avec lui les œuvres passées, les romans esquissés, les nouvelles ébauchées : tout se mêle, tout se confond, tout est aspiré par l'émotion envahissante.

Arrêtons-nous au seuil d'*Aurélia*. Notre dessein n'est point d'analyser les éléments qui entrent dans la dernière œuvre de Gérard, d'en indiquer l'origine, d'en montrer les métamorphoses (1). Il nous suffit d'avoir essayé

(1) Cette tâche appartient d'ailleurs à l'éditeur d'*Aurélia*, dans les

d'en retracer la « biographie », de l'avoir accompagnée vivant dans la pensée de Gérard jusqu'au moment où elle va s'exprimer et, si j'ose dire, mourir.

Peut-être cette « biographie » sera-t-elle utile à l'analyse ? Peut-être évitera-t-elle à l'historien littéraire de négliger ce « lien intellectuel » que Méphistophélès reproche aux logiciens d'enlever aux œuvres vivantes ? Bornons-nous à quelques conclusions modestes.

Quand on a suivi, même de très loin, en trébuchant, et en se heurtant trop souvent aux obstacles, Gérard de Nerval, créant lentement son œuvre, il devient impossible de considérer *Aurélia* comme un livre, une pensée cristallisée. Le texte s'anime et comme si l'on se penchait au-dessus d'une source, on aperçoit la vie sourdre et s'épanouir, mouvante, dans un ruissellement que ni les mots ni la mort n'ont réussi à glacer. Un cri d'angoisse y retentit encore, venu de très loin, de l'adolescence inquiète, de la jeunesse blessée, de l'âge mûr nourri d'une souffrance imaginaire. Un appel s'échappe des feuillets ouverts : désir insatisfait, vert paradis où joua son enfance, remords chéris, expiation délicieuse, tourments adorables, Gérard chante tout cela dans *Aurélia*, et ce chant, pareil aux vieilles chansons du Valois, monte du passé et l'évoque.

Œuvres complètes de Gérard de Nerval, dont M. E. Champion prépare l'édition.

Dans ces pages, des traînées noires stagnent lourdement sur les eaux qui coulent profondes.

Qui discernera jamais les courants entrelacés, tour à tour désunis, confondus, se perdant, se mêlant aux eaux voisines ? Lectures, souvenirs, images, inventions se pénètrent, se disjoignent, s'enchevêtrent ; des vortex se creusent et dans ces cônes frémissants, une œuvre s'engouffre sans qu'une goutte d'eau soit perdue, sans que rien ait été distrait de l'œuvre future.

C'est pourquoi la méthode historique et la méthode psychologique échoueraient, semble-t-il, l'une et l'autre, à rendre compte d'une œuvre comme *Aurélia*. On pressent, on devine les contre-sens qu'elles commettraient fatalement si, se dédaignant réciproquement, elles s'attaquaient, seules, au reflet d'une pensée presque insaisissable.

On conçoit fort bien une édition critique d'*Aurélia* où chaque phrase et presque chaque mot auraient, épinglée à son dos, la référence qui les autorise. Des *Niebelungen* aux romantiques, une notable partie de la littérature fantastique et hermétique s'entasserait dans des bas-de-page importants et ce que Gérard lui-même donne pour le plus intime de sa vie intérieure, le plus personnel de ses délires apparaîtrait sans doute comme des réminiscences.

Pourtant, une telle méthode aurait-elle atteint la vérité si elle négligeait des faits aussi évidents que l'état mental de Gérard, la mélancolie morbide qui crée une enfance et une adolescence merveilleuses, en contraste avec le présent douloureux, si elle ne tenait pas compte de l'impulsion qui porte les mélancoliques et les anxieux à s'accuser de fautes ou de crimes imaginaires, si elle

ignorait quelles idées délirantes accompagnent ordinairement l'excitation maniaque ?

Et l'on aperçoit aussi les erreurs qui guettent le psychiatre étudiant *Aurélia* comme on examine un malade. Avec quelle désinvolture il traiterait l'histoire littéraire ! Avec quelle assurance il rattacherait les délires de Gérard à des formes connues ! Les souvenirs les plus nets de *Faust* ou d'Hoffmann lui paraîtraient peut-être pareils aux délires du confus mental qui, dans la crise d'intoxication voit, lui aussi, des formes féminines, des jardins féériques et des ruisseaux de feu multicolores.

Si l'une et l'autre de ces méthodes apparaissent comme insuffisantes et d'autant plus périlleuses qu'elles laissent échapper la vérité au moment qu'elles croient la saisir, c'est sans doute que la réalité est plus difficile à atteindre. Un livre n'est point un assemblage d'images coordonnées par l'esprit ou une création *ex nihilo* de l'imagination, c'est plutôt un système en mouvement, où des échanges incessants entre l'auteur et son œuvre, modifient à chaque instant la substance de l'une ou de l'autre. En retraçant la genèse ou, pour mieux dire, la « biographie » d'*Aurélia*, n'avons-nous pas assisté à une transformation réciproque de l'œuvre par l'auteur et de l'auteur par l'œuvre ? Jetés dans la vie personnelle de Gérard, les documents, qu'ils soient arrachés à la vie même ou détachés des livres, se transmuent rapidement en des éléments nouveaux qui fondent dans la personnalité de l'écrivain. Et Gérard, sous le coup de cet enrichissement imprévu, change. L'homme qui a écrit le *Roman tragique* ou *Octavie*, n'est plus le même que celui qui, en Italie, ou à l'Opéra-Comique, en recueillait à son insu les données. Et de cette

personnalité nouvelle surgissent des œuvres imprévues et ces œuvres à leur tour... Ainsi une chaîne sans fin s'établit, une spirale monte, emportant Gérard et son œuvre vers un gouffre de ciel.

Ce schéma est encore trop simple : la difficulté que nous avons éprouvée de suivre dans ses métamorphoses l'idée d'*Aurélia*, la complication, sinon le désordre de cette étude, sont les signes que la vie mentale de Gérard est d'une complexité redoutable à qui prétend la pénétrer. A peine oserait-on distinguer en elle quelques plans, mais distinguer des plans, n'est-ce pas déjà fausser la réalité, puisque la vie mentale se distribue simultanément sur tous les plans à la fois ? Qui braverait ce reproche dirait peut-être qu'il faut discerner le plan du réel, le plan du mythe et le plan du rêve.

Sur le plan du réel apparaîtraient : événements qui ont traversé l'existence de Gérard, lectures qui ont laissé une trace en sa mémoire. Le plan du mythe comprendrait ces mêmes faits transformés par l'imagination et ce plan coexisterait avec le plan du réel sans se substituer à lui. Mais il y aurait un troisième plan, le plan du rêve, plan hybride, tenant à la fois du réel et du mythe. Car les rêves de Gérard — et il faut entendre non seulement les rêveries, mais les délires — sont des faits qu'on peut situer et dater, qui marquent l'esprit de Gérard aussi profondément que la réalité. Gérard ne se trompe pas, Gérard ne nous trompe pas, quand sous la poussée de la mélancolie morbide il nous fait confidence de ses amours pour Aurélia. Si ces confidences sont à la fois sincères et fausses, pourquoi s'en étonner ? En 1853, Gérard peut-il redevenir le Gérard de 1834 ? Quel écrivain, quel homme

peut s'arracher à lui-même et se rajeunir par le seul désir d'étreindre le passé ?

D'ailleurs, nous n'avons eu d'autre ambition que de répondre à une question beaucoup plus simple. Nous nous étions demandé : l'idée d'écrire *Aurélia*, cette idée, en apparence si unie, d'où vient-elle, à quoi tend-elle et la réponse s'est formée, au fur et à mesure que nous descendions, en compagnie de Gérard, le cours de sa vie. Nous la voyons naître, semble-t-il, d'images brillantes et d'émotions violentes : images chatoyantes d'Italie, émotions tumultueuses d'un amour malheureux. De très bonne heure, au lendemain de la mort de Jenny, elle tend à s'exprimer. Gérard souffre d'un besoin de confidences et cette histoire, dont il n'a jamais dit un traître mot à ses amis les plus intimes, il brûle de la confier au public. Il la conte et la raconte en deux séries d'œuvres : œuvres mythiques et œuvres confidentielles. Ces deux séries ne se prolongent pas exactement ; s'il est vrai que les œuvres confidentielles succèdent aux œuvres mythiques, les œuvres mythiques ne s'arrêtent point pour céder le pas aux confidences ; elles les doublent. Or, c'est ici l'uniqus réflexion qui peut donner à cette brève étude quelque portée, les œuvres mythiques paraissent enfermer plus de vérité psychologique que les œuvres confidentielles. Les romans nous renseignent peut-être mieux sur l'histoire de Jenny et de Gérard que les confidences. A la fois, parce qu'il est plus près des faits et parce que, dénaturant les détails matériels, il se sent plus libre pour narrer sa vie sentimentale, Gérard, on peut le croire, nous rapporte plus fidèlement dans le *Roman tragique* que dans *Aurélia*, ce qui fait l'objet même d'*Aurélia*. Excellent document pour

l'étude de Gérard en 1853, *Aurélia* n'est guère qu'une source limpide d'erreurs pour le biographe.

Ce n'est pas seulement parce qu'il est malade que Gérard déforme involontairement l'histoire, lorsqu'il l'écrit ; c'est aussi parce qu'il est artiste, et c'est encore parce qu'il est homme.

On a dit, cherchant le paradoxe, que *René* peint mieux Chateaubriand à vingt ans que les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Cela pourrait être vrai. Le juge et le critique doivent se tenir sur leurs gardes, lorsqu'ils entendent ces mots, avant-coureurs presque certains de fausses confidences : « Et maintenant, je vais vous dire la vérité. »

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

#21 8809

438004

PQ 2260.G36 1926 App. cen
L'Aurhelia de
3 0081 004 077 248